

Sophie -Sufireh pour l'état civil est ce
qu'on appelle une belle
plante. Son prénom exotique lui vient
de son père, diplomate turc, et ses
yeux étincelants de monarques
irlandais.
des g
Un p
on n
les d
min
une
chev
fusel
mus
l'hiv
l'été
lacée
mini
écha
bonh
bas
l'atta
deux
étroi
sant d'or s'enfonce dans un ventre de

RÉMY DE BORES

PLAISIRS DE DAMES



vingt
à que
nter-
ibes :
s, des
gs et
aux
leur
les et
plats
une
ment
avec
s et si
ment
s
le
cros-

ROMAN



PLAISIRS DE DAMES

NÉREÏAH Éditions

...et la machine à écrire
devient machine à rêver...

DU MÊME AUTEUR

MEURTRE AU HOHNECK (NÉREÏAH ÉDITIONS — 2012)

PARANOSCOPIE (REBELYNE — 2011)

2047 LES LARMES DES ANGES (REBELYNE — 2010)

MEURTRE À HAROUÉ (REBELYNE — 2009)

NÉREÏAH (REBELYNE — 2008)

RENCONTRES DU 27^E TYPE (REBELYNE — 2006 - ÉPUISÉ)

AVEC ELVIRE DE BORES

AU NOM DU PÈRE, DE LA FILLE ET DU MAUVAIS ESPRIT (REBELYNE — 2010)

RÉMY DE BORES

PLAISIRS
DE DAMES

ROMAN

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, ou des événements, serait pure coïncidence.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1 de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du code pénal.

© 2004 - Jeux de Dames - Rémy de BORES - Les éditions Rebelyne

© 2012 - NÉREÏAH Éditions

Illustrations — RdB-com

ISBN 978-2-9540030-5-4

À sylvie qui l'a corrigé

*À Suzy qui n'a pas pu le lire
À Virginie qui a eu du mal à le lire
À Layla qui rêvait de le lire*

*Toute passion, en effet, quelque apparence éthérée qu'elle se donne,
a sa racine dans l'instinct sexuel, ou même n'est pas autre chose
qu'un instinct sexuel plus nettement déterminé, spécialisé
ou, au sens exact du mot, individualisé.*

Arthur SCHOPENHAUER (1788-1860)

AFIN DE FAIRE PLUS AMPLEMENT CONNAISSANCE...

Loin de moi l'idée de me justifier ou d'expliquer ma conduite.

Pour les faits de débauche et d'incitation à la sensualité, je plaide coupable ; pour mon impiété, je plaide coupable ; pour mon imagination torturée, je plaide coupable.

Et d'abord, ce roman est-il érotique ou pornographique. Sur ce point, mes grands amis Robert (dit le Petit) et Larousse (dit l'Illustre) ont des avis concomitants.

Le Petit définit l'érotisme comme « *un goût marqué pour le plaisir sexuel. (voir sensualité)* » et la pornographie comme « *la représentation (par écrits, dessins, peintures, photos) de choses obscènes destinées à être communiquées au public* » L'Illustre, quant à lui, écrit que l'érotisme est « *la description et exaltation par la littérature, l'art, le cinéma, etc., de l'amour sensuel, de la sexualité* » et la pornographie comme « *la présence de détails obscènes dans certaines œuvres littéraires ou artistiques ; publication, spectacle, photo, etc.* » La palme revenant, selon moi, aux sages du CSA qui n'y notent qu'une différence de deux courtes années et de la présence ou non d'un organe sexuel masculin en érection. Il faut reconnaître que le mâle est généralement plus démonstratif.

Comment se retrouver dans ce pathos consensuel et démêler ce qui, dans ce roman, relève de l'un ou de l'autre ? Ai-je insisté trop crûment sur certaines scènes ? Oui, je l'avoue, mais seulement quand cela pouvait servir l'histoire.

Après tout, j'ai parfois vu, à vingt heures trente et en 40 ", des films mercantiles dédiés aux crèmes glacées, bien plus torrides que certains chapitres de mon livre. Et que dire des pubs parfumées ! Alors, qui donc va me jeter la première pierre ?

J'ai volontairement édulcoré mes propos, limitant mon vocabulaire aux termes scientifiques, médicaux ou lyriques. Si çà et là subsistent quelques grossièretés, c'est toujours intentionnellement pour renforcer un passage particulier. Il est vrai que le dictionnaire est assez prolixe en mots pour qualifier les endroits situés au-dessous de la ceinture et les turpitudes observables dans la pénombre des pièces fermées. Je n'ai eu qu'à me servir avec, je le reconnais, certain délice.

Pour sortir de ce seul contexte qui, s'il occupe la majeure partie des pages suivantes, n'en reste pas moins comme une sorte de fil rouge liant des propos bien plus riches de sens, pour en sortir, disais-je, il faut laisser de côté le croustillant pour aborder le moelleux, le suave.

Car, que décrit en réalité cet ouvrage ? Une magnifique et édifiante histoire d'amour, même si elle n'est pas conventionnelle, une saga aussi valorisante que Roméo et Juliette (pardon William), un mélo jubilatoire aussi profond que les plus grandes tragédies antiques qui, elles non plus, ne faisaient pas dans la dentelle.

Que Sophocle, Euripide ou Sénèque viennent me faire la morale, que La Fontaine, Chateaubriand ou Flaubert m'abreuvent de leur opprobre.

Au dix-neuvième siècle on appelait ce type de littérature le libertinage et il était couru dans les salons d'en lire quelques larges extraits entre gens de bonne compagnie. Choderlos de Laclos, Roger Peyrefitte ou Pierre Louÿs, pour ne parler que des auteurs fréquentables, ont élevé l'écrit érotique au rang d'œuvre d'art. J'ai moi-même, par ma modeste contribution, désiré m'inscrire dans cette fabuleuse dynastie.

Les quelques lectrices qui m'ont fait l'honneur de bien vouloir

déguster mon travail en avant-première, y ont trouvé leur comptant d'émotions. Les hommes, pour la plupart, sont restés très discrets. Peut-être y ont-ils soupçonné la misandrie que j'y ai glissée.

Quant à l'homosexualité dont je fais l'apologie dans ce roman, j'aimerais rappeler quelques dates. Jusqu'en 1789 les sodomites avaient droit au bûcher. On a brûlé les derniers en 1750. En 1804, Napoléon, ce grand démocrate, institua la majorité sexuelle à 15 ans pour les hétéros et à 18 pour les homos. En 1940, la germanisation de la loi envoya au moins 63 Français en camp d'extermination et en 1942 repoussa l'âge des rapports à 21 ans toujours pour les survivants. En 1960, Charles de Gaulle, cet autre grand démocrate, fit déclarer cette déviance comme fléau social. De 1968, année bénie de la libération sexuelle, à 1981, sur les conseils éclairés de l'Organisation Mondiale de la Santé, on classa l'homosexualité parmi les maladies mentales. Pourtant en décembre 1978 un sénateur avait envisagé d'abroger les dispositions légales à l'encontre de ces pauvres gens. Mais il fallut attendre le 4 août 1982 pour que ce soit chose faite. Malheureusement, ce n'est toujours pas le cas dans de nombreux pays.

À l'heure où il est devenu quasi consensuel de trouver normal le mariage entre personnes de même sexe, mais que néanmoins une partie de l'opinion dénie cette éventualité au nom d'on ne sait quelle morale judéo-chrétienne, rappelons-nous le tollé déclenché à l'automne 1999 par la création du PACS, qui entre parenthèses profita surtout aux hétéros adeptes du mariage à l'essai. C'est pourquoi j'ai pensé salutaire d'ajouter l'amour et la passion dans ce débat purement politique.

J'espère sincèrement que vous m'en saurez gré.

Je vous ai suffisamment fait perdre de temps... place aux plaisirs, place aux dames !

Il était une fois...

PROLOGUE

*L'objet du désir d'un humain n'est pas de jouir une fois seulement,
et pendant un instant,
mais de ménager pour toujours la voie de son désir futur.*

Thomas HOBBS (1588-1679)

SOPHIE...

Sophie —Safireh pour l'état civil— est ce qu'on appelle communément une belle plante. Son prénom exotique lui vient de son père, diplomate syrien, et ses yeux étranges de sa mère, passionaria irlandaise, pensionnaire à mi-temps des geôles de Sa Gracieuse Majesté.

Un peu plus d'un mètre quatre-vingt on ne remarque de prime abord que les deux extrémités : ses jambes interminables et son visage. Les jambes : une envolée de courbes gracieuses, des chevilles fines, des mollets longs et fuselés et des cuisses rondes aux muscles lisses, qu'elle met en valeur l'hiver par de hautes bottes souples et l'été par des sandales aux talons plats lacées très haut. Toujours une minijupe ou un short tellement échancré qu'on découvre avec bonheur la base de ses fesses dures et si bas de ceinture qu'on voit nettement l'attache du string de dentelle et les deux fossettes soulignant sa taille étroite. Un nombril orné d'un croissant d'or s'enfonce dans un ventre de danseuse orientale enchâssé dans des hanches bien galbées. En remontant, on ne peut ignorer ce qui tend son caraco de soie brillante dont elle ne peut fermer qu'un bouton sur trois. Elle avoue, qu'à l'origine, elle ne présentait qu'un confortable 90 C nécessitant un soutien, mais qu'une opportune rencontre avec un ami de son père, chirurgien de renom et quelques câlineries « pas plus, s'insurge-t-elle » ont transformé en un magnifique 95 D ferme à souhait autorisant toutes

les audaces vestimentaires. Puis viennent un cou long et gracile et le visage, composé autour d'un nez droit, délicatement retouché lui aussi par l'ami de papa, des joues aux pommettes hautes et saillantes, une bouche pulpeuse, un menton arrondi et, éclairant le tout, des yeux pervenche, profonds, brillants et aguicheurs rehaussés d'un fard à paupières pourpre et d'un trait de khôl. Tout autour de ce visage et tombant sur ses épaules charnues, une abondante chevelure noire et bouclée.

Depuis sa première expérience sexuelle, elle a appris à se méfier des hommes, ce qui fait d'elle une femme sensuelle, qui, dans ses rares moments d'abandon, ne cherche que son plaisir...

LAURA...

Beaucoup moins grande que son amie, pas tout à fait un mètre soixante-dix, elle compense cette différence en portant en permanence « même au lit, dit-elle » des talons vertigineux qui lui donnent une démarche ondulante. Ses pieds sont petits et attachés aux mollets ronds par des chevilles minuscules soulignées de chaînes d'argent. Au-dessus de genoux lisses, les cuisses longues vont en s'évasant vers des hanches à peine esquissées. La cambrure exagérée de ses reins accentue ses fesses fermes et rebondies, généralement remarquées par les mâles, qui lui font se plaindre d'avoir un cul de négresse et à Sophie dire qu'il est un hymne à la sodomie « bien que Laura proteste qu'elle est vierge de ce côté-là ». Le bassin s'étrécit en une taille mince et le ventre est parfaitement plat. Ensuite, le corps s'épanouit à nouveau vers deux seins plantés très haut, ronds comme des pommes aux mamelons pointus. Les épaules graciles, aux clavicules légèrement saillantes, portent des bras fins et souples de danseuse, aux mains longues, aux doigts dépourvus de tout bijou, excepté un étroit jonc d'or. Le cou mince et flexible est surmonté d'un visage de poupée, ovale, illuminé par d'immenses yeux bleus pétillants et étonnés, et encadré par des cheveux blond clair courts et ébouriffés découvrant des oreilles minuscules dont une seule est percée d'un clou de diamant.

Ce physique de jeune fille sage, démenti par sa grande bouche sensuelle peinte de rouge vif, cache un tempérament fougueux et des désirs intenses.

Autour de sa taille s'enroule son plus précieux bijou : une guirlande de quinze boutons de rose pâle prenant naissance près du nombril, courant bas sur la hanche gauche, se poursuivant dans le creux au-dessus des fesses, inclinant sa course sur la hanche droite et finissant par une rose rouge épanouie, gravée au ras du pubis. C'est le cadeau qu'elle prétend avoir tenu à offrir à son mari lors d'une escale de leur voyage de noces. Les 16 fleurs représentant leur différence d'âge.

Elle se souvient de la souffrance endurée, assise des heures durant sur un haut tabouret de rotin, dans la moiteur tropicale à peine rafraîchie par le climatiseur grinçant et le ventilateur de cuivre tournant au plafond, nue des pieds jusqu'à la taille, n'ayant gardé pour tout vêtement que son bustier de dentelle. Elle se souvient surtout du désir qui s'était emparé d'elle dès que Ricardo, le tatoueur, avait posé ses mains sur sa peau, imaginant son regard d'homme sur son corps de femme, et de sa fébrilité lorsqu'il avait dessiné la dernière rose, effleurant sans cesse sa vulve et la mettant au supplice chaque fois qu'un doigt frôlait son intimité ou que l'haleine chaude soufflait sur son fin duvet doré. Ensuite, Ricardo avait recouvert le tatouage de bandes trempées dans un liquide frais et apaisant. Elle était restée encore longtemps dans la cabine déserte, frémissante et brûlante de fièvre, immobile sur son tabouret, jusqu'à ce que son mari vienne la chercher. Il lui avait enfilé avec toute la douceur possible, un vaste boubou de soie écarlate et noué très haut, l'écharpe brodée de fils d'or en guise de ceinture. Pendant ce lent cérémonial, elle lui couvrait le visage et les mains de baisers ardents en murmurant des mots d'amour. Dès leur arrivée au bungalow, elle s'était offerte pour expier ses ardeurs inassouviées de l'après-midi, il l'avait prise avec tendresse, mais seule la douleur des chairs tuméfiées lui avait servi de jouissance.

ET LUDO

Ludo —seuls sa mère et son banquier l'appellent Ludovic— est un ancien *french-doctor* qui a baroudé quelques années en Afrique avant de reprendre le cabinet de son père, nouvellement retraité, puis trop vite disparu. Il a échangé sans remords sa vie d'aventures contre le calme d'un gros bourg de province et quelques conférences caritatives. Il a encore le physique de l'emploi : un teint éternellement bronzé, trahissant ses origines latines, un visage buriné aux rides viriles, des épaules carrées, des bras puissants terminés par des mains fines et soignées, un torse velu, des cuisses sculptées dans le marbre et des jambes de marathonien. Un renflement avantageux de son pantalon capture inmanquablement le regard des femmes. Il est très conscient de cet attrait et n'ignore pas que la plupart des clientes ne regrettent plus son père.

C'est le cas de la Comtesse Eugénie. Perché sur une colline et surplombant la ville se trouve le château des Beaumont de Clairinge, grosse bâtisse en forme de U du XVIIIe flanquée de quatre tours pointues couvertes d'ardoises autour d'une cour pavée et close d'une grille ouvragée, dans un parc de quinze hectares de bois feuillus et de jardins à la Française. Seule l'aile gauche est habitée, la partie centrale est meublée et visitable. L'aile droite est perpétuellement en cours de réfection. Pour mener à bien les travaux, l'aristocrate, célèbre aquarelliste des années cinquante, muse et

égérie de Montparnasse, outre les visites guidées, monnaye son talent à prix d'or en donnant quelques cours de peinture fort appréciés des bourgeoises oisives du canton, que la fréquentation des particules émoustille. La vieille dame porte bien haut ses soixante-dix ans, mais nécessite de temps à autre les soins du médecin et elle aussi, malgré ses cheveux blancs et son arthrite, lorgne la protubérance.

C'est au hasard d'un de ces rendez-vous que Ludo aperçut Laura pour la première fois. Lorsque la porte s'ouvrit pour laisser entrer la Châtelaine, un jeu de miroir permit un instant à sa curiosité de pénétrer dans le salon. Il y avait là cinq femmes devant des chevalets, crayon ou pinceau à la main, scrutant avec attention le fond de la pièce. En suivant leurs regards, Ludo vit une jeune fille allongée sur le ventre, nue à l'exception d'un foulard translucide jeté sur son derrière galbé. On ne discernait pas son visage dissimulé par un coussin, excepté quelques mèches blondes. Le corps crémeux tranchait sur le velours cramoisi du sofa. Lorsque la porte se referma, il resta un instant sans voix pendant que la vieille dame baissait les yeux vers son pantalon.

Il ne revit la belle que la semaine suivante lors d'une conférence sur la malnutrition en zone de guerre qu'un de ses amis, membre d'une ONG, l'avait supplié d'organiser. Elle était de dos, contemplant une série de photos terribles affichées au mur. Elle portait une jupe évasée, très courte, un boléro outrageusement décolleté de la même teinte que le sofa de l'atelier et de hauts escarpins rouges. Il la reconnut à la nuance crémeuse de sa peau, un de ces épidermes fragiles, à l'éclat de l'enfance, qui ne supporte pas le soleil. Il fut tenté de l'approcher et de lui avouer combien son apparition dans le double miroir l'avait troublé, mais il rejoignit son pupitre sans se retourner. À la fin de la

conférence, il sentit les yeux brillants de la jeune fille sur sa nuque. Il la chercha et leurs regards se croisèrent, restant longtemps rivés. C'était la première fois depuis la fin de son adolescence qu'une femme le regardait dans les yeux.

À la sortie, pendant que ses admiratrices le félicitaient chaleureusement, elle lui glissa un billet : « Docteur, je vous aime ». Un numéro de téléphone servait de signature.

Il attendit deux semaines avant de se rendre au château. Laura en personne vint ouvrir, dès son premier coup de sonnette, en kimono de soie orné de grandes fleurs. Elle lui prit la main et l'entraîna dans un dédale de couloirs et d'escaliers de pierre jusqu'à une chambre tendue de tissu rose fané où Marquis et Marquises déjeunaient, devisaient, déambulaient ou s'embrassaient sous de printanières frondaisons. Le lit bas était couvert de peluches. Laura dénoua hâtivement la ceinture qui retenait son vêtement et s'affaissa, nue, parmi les ours, les chats et les lapins. Il rabattit délicatement les pans de soie sur la poitrine ronde, le ventre plat, les cuisses lisses et le sexe doré. Il se pencha sur elle en prenant garde de ne pas la toucher, lui ferma les yeux du bout des lèvres et lui ouvrit la bouche à petits coups de langue. Elle noua ses bras autour du cou musclé et accepta le baiser.

LA GENÈSE

*Quand les deux Anges arrivèrent à Sodome sur le soir,
Loth était assis à la porte de la ville.
Dès que Loth les vit, il se leva à leur rencontre et se prosterna,
face contre terre.
Il dit : « Je vous en prie, Messieurs ! Veuillez descendre chez votre
serviteur pour y passer la nuit et vous laver les pieds, puis au matin vous
reprendrez votre route »,
mais ils répondirent : « Non, nous passerons la nuit sur la place ».
Il les pressa tant qu'ils allèrent chez lui et entrèrent dans sa maison.
Ils n'étaient pas encore couchés que la maison fut cernée par les
hommes de la ville, les gens de Sodome,
depuis les jeunes jusqu'aux vieux, tout le peuple sans exception.
Ils appelèrent Loth et lui dirent :
« Où sont les hommes qui sont venus chez toi cette nuit ?
Amène-les-nous pour que nous en abusions. »
Loth sortit vers eux à l'entrée et, ayant fermé la porte derrière lui, il dit :
« Je vous en supplie, mes frères, ne commettez pas le mal ! »
Écoutez : « j'ai deux filles qui sont encore vierges, je vais vous les
amener : faites-leur ce qu'il vous semble bon, mais, pour ces hommes, ne
leur faites rien, puisqu'ils sont entrés sous l'ombre de mon toit. »*

Genèse 19 : 1 à 19 : 8

LES JEUNES FILLES

Sophie et Laura se sont connues dans un pensionnat pour jeunes VIP à côté de Genève. Le grand bâtiment fin XIXe, cosu et confortable, abrite cent vingt demoiselles en chambres individuelles ou à deux lits. Les installations scolaires, plus récentes, sont réparties dans le vaste parc. Sophie avait un peu de moins de seize ans et Laura un peu plus de quinze. Rien ne les destinait à se rencontrer. D'un côté une Orientale à la peau sombre, délurée et agressive, de l'autre une frêle blonde diaphane, timide et introvertie. Les parents de Sophie avaient divorcé juste après que la bouillante Maureen ait rejoint les rangs de l'IRA et le diplomate, en poste à Genève, avait placé sa fille adorée près de lui. Les parents de Laura avaient disparu lors d'une croisière à la fin du printemps, laissant à la Comtesse la charge d'élever la fillette. La vieille aristocrate l'avait naturellement mise dans le seul établissement qu'elle connût : celui qu'elle, sa sœur et nombre de ses cousines avaient fréquenté.

Sophie raconta sa mère, qu'elle n'appelait jamais autrement que Maureen, les frasques d'icelle, les amis irlandais, les pubs de Belfast. Elle raconta aussi le désert, les vents de sable, le soleil blanc, le thé brûlant sous la tente. Laura raconta le château, le cabriolet sport de son père, le cheval de sa mère, le bal de la Saint Hubert, la chasse à courre, l'odeur des bois en automne. Sophie raconta son premier baiser et Laura rougit. Et cela les rendit complices à jamais.

Elles choisirent donc d’emménager dans une des chambres du deuxième étage assez vaste pour accueillir deux jeunes filles et leur garde-robe. Ni l’une ni l’autre n’étaient portées sur la fanfreluche, mais le strict nécessaire occupait six grandes valises. Elles se partagèrent les penderies et les lits : près de la fenêtre pour Sophie et à côté du balconnet pour Laura. Un petit cabinet de toilette, avec WC, douche et lavabo, et un espace de travail complétaient leur domaine. Un épais rideau brun permettait de séparer le coin chambre en deux, ménageant l’intimité de chacune. Elles se jurèrent de ne jamais rien se cacher et de laisser la tenture ouverte, quoi qu’il arrive. Pour sceller ce pacte, Sophie ôta avec grâce et délices tous ses habits et fit quelques pas dans la pièce, tournant sur elle-même pour bien montrer sa nudité puis s’assit au bord de son lit. Laura rougit et se dévêtit avec plus de lenteur. Lorsqu’elle fut en sous-vêtements, elle supplia du regard sa cothurne, mais celle-ci ne cilla pas, alors la blonde dégrafa son minuscule soutien-gorge, implora à nouveau, puis fit gravement glisser sa culotte le long de ses jambes. Elle resta un moment debout indécise, les bras ballants, entre les deux lits. Sophie se leva et fit très lentement le tour de sa compagne examinant chaque recoin de son corps, s’attardant surtout sur ce que Laura aurait tant voulu cacher : sa poitrine à peine naissante, ses fesses trop rebondies et le duvet clairsemé au creux de son aine. L’inspection sembla durer une éternité. Elle fit elle-même l’inventaire de Sophie : le teint mat, les cônes massifs des seins, les longues cuisses et le triangle de poils noirs et bouclés... La brune cessa enfin de graviter autour de la blonde et dit dans un souffle :

— Que tu es jolie !

Laura chercha les yeux mauves de Sophie et répondit encore plus bas :

— Tu es belle !

Elles s'allongèrent côte à côte sur un des lits, main dans la main, et restèrent silencieuses, méditant leur complicité.

Passée cette débauche de sensualité du premier soir, chacune prit ses marques : Sophie continua de se montrer nue dans la chambre, et Laura s'habilla et se déshabilla dans le cabinet de toilette en enviant secrètement l'audace de son amie, aucune ne reprochant à l'autre sa façon de vivre.

Une fois par semaine, le mercredi après le déjeuner, deux autocars venaient chercher les pensionnaires souhaitant se rendre en ville. Pendant quelques heures, les jeunes filles en tailleur bleu marine, chemisier blanc et souliers plats, chaperonnées par quatre enseignantes, étaient autorisées à sillonner Genève. Il y avait deux destinations favorites : les pâtisseries et les fringues.

Sophie et Laura avaient trouvé, un peu à l'écart, un magasin de lingerie dont la seule vitrine leur aurait valu une interdiction de sortie pour le reste de l'année. Heureusement pour elles, l'attrait des gâteaux crémeux et du chocolat onctueux était plus fort que le devoir pour les cerbères suisses et les enseignes Chanel, Saint-Laurent ou Dior trop chatoyantes pour les jeunes aristocrates. Les deux filles pouvaient donc se glisser impunément dans ce lieu de perdition tenu par Olga, une immense Allemande vêtue de cuir court et décolleté, de talons aiguilles démesurés, d'une natte blonde cascading jusqu'à sa croupe proéminente et maquillée comme au théâtre. Il ne lui manquait que le casque d'acier ailé et la hache à deux tranchants ou les menottes et le fouet.

La première fois que l'intrépide Sophie poussa la porte, Olga resta interdite : jamais deux gamines en uniforme n'avaient pénétré son magasin. Sa clientèle se composait

surtout de messieurs d'un certain âge accompagnés de nièces improbables, ou de dames exerçant le plus vieux métier du monde, après celui d'agriculteur. Ces deux jeunes fleurs égarées dans l'ancre de la perversion l'amusèrent. La walkyrie eut un instant des yeux de mère protectrice, puis de grande sœur complice. Le choix eut été limité si les deux filles n'avaient eu en tête que candeur, mais ce n'était pas le cas. Le salon d'essayage était assez vaste pour elles deux. Elles prenaient les articles plus ou moins osés que leur proposait Olga et couraient à l'abri du rideau en riant d'avance. Sophie jouait alors à la poupée, déshabillant Laura, avec des lenteurs excessives, recoiffant ses cheveux, lui effleurant la nuque ou la taille, lui enfilant des strings aguichants, des soutiens-gorge translucides, des bustiers pigeonnants, des tops décolletés devant et derrière puis s'attifait elle-même de lingerie coquine, de corsets découpés aux endroits stratégiques qu'elle demandait à Laura de serrer bien fort, de porte-jarretelles mousseux, de culottes de soie amples. Elles s'admiraient ensuite dans le miroir, la grande faisant virevolter la petite, toutes deux riant en prenant des poses prétendument érotiques. Elles essayaient beaucoup, mais n'achetaient guère. La boutiquière ne leur en voulait pas d'apporter un peu de joie et de fraîcheur dans son magasin, leur consentant même des rabais et distribuant des rubans rouges « pour mettre autour du cou », des jarretières « les messieurs aiment beaucoup » ou de minuscules flacons de parfum « aphrodisiaque..! Ya ! »

Le soir, dans le secret de leur chambre, elles enfilèrent leurs emplettes et s'admiraient, Laura posant parfois brièvement ses lèvres humides sur la bouche de Sophie en murmurant « merci ». Puis elles s'endormirent dans leurs dessous neufs en rêvant du prochain mercredi dans l'odeur affolante d'une goutte de parfum « aphrodisiaque..! Ya ! » tombée entre les seins.

LA SÉPARATION

Vint le mois de juillet. Les deux filles boudèrent la soirée d'adieu —dîner, musique, spectacle et danse— organisée dans le grand salon, préférant l'intimité de leur chambre. Elles avaient acheté des bougies multicolores, des assiettes en carton, des couverts en plastique et dérobé un peu de nourriture à la cuisine. Il avait suffi d'un baiser humide, lèvres entrouvertes, mais dents serrées, de Sophie sur la bouche de l'aide-cuisinier, pour obtenir de la galantine de volaille, du saumon fumé, du gigot d'agneau, deux gâteaux crémeux et une demi-bouteille de vin blanc sucré. Le jeune homme boutonneux et un peu niais avait rangé le tout dans un panier et offert de la raccompagner à l'étage. Sophie l'avait gratifié d'un autre baiser léger et murmuré « Plus tard, peut-être ! », puis elle avait tourné les talons et regagné la sortie en exagérant le balancement de ses hanches.

La chambre est sombre, éclairée par une seule bougie. Le vaste bureau a été vidé des livres et cahiers et deux couverts sont dressés sur une nappe de papier décorée de cœurs au feutre rouge. Sophie se débarrasse de son panier et ferme la porte à clef, violant un des interdits du règlement. Laura sort de la pénombre, entièrement nue, et rejoint Sophie. Elle avance la main et dégrafe un à un les sept boutons du chemisier qui quitte lentement les épaules, tire le zip de la jupe qui tombe mollement, enlace son amie pour la libérer

de son soutien-gorge qu'elle enlève doucement en déposant un baiser sur chacun des mamelons, puis s'agenouille pour ôter la culotte de coton blanc. Elle risque un léger effleurement sur la toison noire et impénétrable, humant au passage des effluves acides qui font battre son cœur un peu plus vite. Sophie n'a pas fait un geste, ni prononcé un mot. Elle tend les bras à Laura pour qu'elle se relève. Elle sent les petits seins acérés de la blonde rouler sur ses cuisses puis sur son ventre. Leurs corps se collent et elle attire le visage blanc où brillent les yeux bleus implorants. Les lèvres s'ouvrent, puis les dents pour laisser place aux langues avides. Sophie soulève Laura et la porte jusqu'au lit le plus proche où elles s'allongent lentement, doucement, et échangent les caresses les plus tendres dans un silence habité de halètements et de soupirs. Les doigts et les lèvres, les mains et les langues se croisent pour ne pas oublier une seule parcelle de peau lisse et chaude, mais épargnant mutuellement leur dernière intimité, chacune appelant, attendant et redoutant à la fois cet ultime abandon qui n'a pas lieu. Elles restent enlacées un long moment communiant sans un mot dans leur corps, conscientes de leur péché, mais repues de leur amour. Laura rompt le silence et murmure dans un souffle :

— Nous serons toujours amies, maintenant.

Sophie l'embrasse derrière l'oreille, là où l'artère bat au rythme du cœur.

— Nous ne serons plus jamais des amies, mais ce sera pour toujours.

Deux larmes coulent des yeux bleus que Sophie recueille du bout de la langue.

Plus tard, alors que tout était calme, elles allumèrent les bougies et dévorèrent leurs victuailles. Le vin liquoreux les

avait un peu grisées, elles s'endormirent dans le même lit, nues, serrées, épanouies, libérées.

Le lendemain matin, Laura partit rejoindre sa grand-tante sur la côte et Sophie s'envola pour l'Irlande du Nord où sa mère venait d'être relaxée. Elles n'échangèrent aucune adresse, aucun numéro de téléphone, juste un dernier baiser qui signifiait « Je ne te quitte pas, je garde ton odeur sur moi et ton goût en moi ».

Aucune n'osa murmurer « Je t'aime », mais, dans leurs yeux, il y avait tout l'amour du monde.

LE CAVALIER NOIR

Début août, des soldats de *Sa Gracieuse Majesté* investirent le bungalow où résidaient Sophie et sa mère. Maureen avait, fort opportunément, fui la veille avec un de ses complices. Sophie rentra à Genève accompagné d'un jeune secrétaire du consulat syrien qui ne cessa de lui faire la cour, sans que la belle fasse un mouvement pour le décourager. Son prétendant dû se contenter d'un unique baiser avant de regagner les îles britanniques. Elle s'installa dans l'hôtel particulier de la légation, avec son père. Elle lui servit de cavalière lors de plusieurs fêtes protocolaires. C'est là qu'elle fit la connaissance de Nikos, l'Alexandrin, seize ans, neveu du Consul d'Égypte, grand, beau, musclé, le teint foncé, le cheveu et l'œil noirs, les mains virevoltantes, s'exprimant dans un français châtié, avec fougue et passion.

Elle porte une robe de débutante longue et souple avec un haut, sagement décolleté devant, retenu par deux fines bretelles croisées sur son dos nu. Ils dansent une valse puis un tango particulièrement langoureux. Elle a aimé les mains caressant sa taille, elle a aimé les doigts décoiffant ses lourdes boucles, elle a aimé le souffle chaud sur sa nuque, elle a aimé le baiser léger sur sa bouche, elle a aimé la puissance de l'étreinte. Ils quittent, enlacés, la piste pour le balcon surplombant le lac. Les bateaux de croisière illuminés sont à l'ancre, au loin la rive française scintille. Nikos

l'entraîne loin de la porte-fenêtre contre la balustrade, il se colle à elle et cherche ses lèvres. Elle le sent haleter, la bouche se plaque et la langue s'insinue, elle cède à regret, une main fait glisser la bretelle gauche de sa robe, rampe sous le tissu et broie son sein. Elle gémit dans le souffle du garçon, ce qu'il prend pour un encouragement, il continue son œuvre et le plastron tombe. La poitrine comprimée n'attendait que cela pour s'épanouir. Nikos progresse maintenant le long de ses cuisses. Elle a mis, ce jour-là, une des culottes achetée chez Olga, en soie blanche, trop ample sur les hanches. La main trouve le passage et bientôt des doigts fourragent la toison brune. Alors le jeune homme au comble du désir hurle dans son oreille :

— Prends ma queue, prends ma queue.

Elle est effrayée par ce vocabulaire indigne d'un futur diplomate. Il lui martèle le ventre de coups de boudoir qui résonnent douloureusement dans son dos plaqué au marbre du balcon. Elle n'aime pas la façon dont il lui pince les mamelons, elle n'aime pas le souffle rauque sur son visage, elle n'aime pas la main insidieuse qui a progressé dans la soie et trouvé la vulve. Le doigt effleure son clitoris, elle frissonne, l'index inquisiteur trouve l'entrée du vagin et pénètre la moiteur. Elle sent un ongle qui la blesse, elle crie.

— Tu aimes ça, hein, ahane le séducteur.

Deux Anglaises, enrubannées de rose pâle à la recherche d'un peu de fraîcheur et de calme, la délivrent de ce calvaire. Nikos s'écarte et se recoiffe en sifflotant, Sophie remonte en hâte le plastron de sa robe et rajuste ses bretelles, dont l'une est rompue, elle noue à la hâte les deux tronçons en espérant que ses cheveux abondants voileront l'asymétrie engendrée et elle lisse le tissu, devant et derrière. Les jeunes gens s'absorbent un instant dans la contemplation

du lac puis s'éclipsent en saluant les deux ladies. Sophie est au bord des larmes. Au lieu de regagner le salon de danse, ils longent un couloir désert, Nikos pousse une porte et la propulse dans un boudoir sombre meublé d'un bureau, d'un fauteuil et d'un large sofa. Il ferme le verrou, quand il se retourne, ses yeux sont rouges, ses lèvres sont humides. Il tire le zip de sa braguette. Sophie voit la verge sombre et tendue jaillir vers elle, comme un long doigt accusateur, elle sait déjà ce qui va se passer. Maureen lui a enseigné très jeune ce qu'elle appelait élégamment « *le processus de reproduction des mammifères* », ne lui ménageant rien, ne lui épargnant aucun détail sur les perversions ou sur les plaisirs éprouvés, allant même jusqu'à lui confier un gros livre sur le sujet, illustré de dessins et de photos très explicites. La petite fille avait feuilleté les premières pages et traité les images de dégoûtantes. Maintenant qu'elle se retrouve au cœur du problème, elle ne sait plus si elle doit craindre, redouter ou désirer. Sa tête est vide, elle ne voit plus que ce sexe qui approche, elle choie harmonieusement sur le sofa et remonte soigneusement sa robe. C'est curieusement son seul souci : sauver ce qui reste de sa première tenue de soirée déjà bien malmenée. Le garçon est sensible à l'invite, qui pourtant n'en est pas une, il se penche sur elle et l'embrasse tendrement avec une passion retenue, ses lèvres se font douces et sa langue caressante. Il se couche sur la jeune fille et cherche l'entrée des délices. Sophie sent d'abord le gland, à peine engagé qui se retire puis revient, elle pousse un cri, puis la verge pénètre douloureusement à l'intérieur d'elle, ardente, dérangement. Elle est brutalement écartelée. Elle a l'impression que son sexe ne pourra plus jamais se refermer et restera béant, comme une blessure. Elle a senti un déchirement en elle, elle hurle, sa vulve, son vagin, son ventre, même le haut de ses cuisses, tout est en

feu, tout brûle en elle, elle crie sa détresse, elle voudrait se sauver, mais son partenaire est trop massif, il l'écrase, la plaque sous elle. Une main brutale enserre ses fins poignets, une autre s'insinue entre ses fesses, un doigt pèse sur son anus, révoltant, des dents acérées lui mordent les tétons, elle souffre de tout son être. Nikos ahane au-dessus d'elle, la pilonnant à grands coups de reins rageurs. Il crie, lui aussi, la bouche grande ouverte et soudain c'est la fin, dans un dernier grognement de triomphe, il se retire d'elle, inonde son ventre de deux ou trois jets brefs et roule sur le côté. Entre deux respirations, il demande

— C'était bien, hein... Tu as aimé ?

Elle ne sait que répondre, se contente d'un son inarticulé. La semence gluante dégage une odeur désagréable, mêlée à celle de la sueur. Elle utilise sa culotte de soie pour nettoyer son ventre et ses cuisses du mélange de sperme et de sang qui les macule. Elle roule le tissu en boule et le jette loin d'elle dans la pénombre. Elle se lève, rajuste sa tenue chiffonnée et quitte la pièce sans un regard pour son séducteur.

Elle courut jusqu'à l'entrée pour chercher son chauffeur. Elle pleura silencieusement pendant que la voiture traversait le port de plaisance et rejoignait son hôtel. Dans le calme de sa chambre, elle abandonna enfin la robe de soirée qu'elle ne mettrait plus jamais et se précipita sous une douche brûlante et bienfaisante. Tout son bas-ventre n'était qu'une plaie vive et souillée qu'elle savonna longuement, à de nombreuses reprises sans se sentir vraiment propre. Elle s'écroula, prostrée dans le receveur, les mains en coquille entre ses cuisses serrées sous la pluie tiède et pleura bruyamment sur la méchanceté des hommes, sur leur perversion, sur sa naïveté, sur elle-même.

Dans la semaine qui suivit, l'histoire d'un trophée de soie blanche taché de sang et de sperme courut le microcosme de la jeunesse des ambassades, aucun nom ne fut, heureusement, prononcé, mais Sophie profita de la valise diplomatique pour s'enfuir vers Damas. Cette fois, le courrier était un vieux monsieur très digne qui prit à cœur de surveiller et protéger la jeune fille. Lui aussi fut remercié d'un baiser léger près des lèvres. Elle choisit d'éviter l'agitation de la ville et de confier au vent et au soleil du désert le soin de purifier son corps.

Elle regagna son collège suisse au début de la semaine précédant la rentrée. La chambre avait été nettoyée, le papier décoré de cœurs et les bougies du dernier soir avaient disparu. Elle déballa ses valises, et s'étendit quelques minutes sur son lit. Des larmes lui vinrent aux yeux, la pièce était trop vide, il y manquait un esprit, une lumière. Elle dégrafa les boutons de son chemisier. Elle eut soudain très froid et referma le vêtement de ses deux bras serrés. Au matin elle s'éveilla encore habillée, le visage humide avec un goût amer dans la bouche. Elle passa dans le cabinet de toilette et là, sous le ruissellement bienfaisant, elle pensa aux lèvres de Laura, aux yeux de Laura, au parfum de Laura, à la peau de Laura, à la douceur de Laura... à Laura.

LE CHEVALIER BLANC

Le majordome de la Comtesse vint chercher Laura à Nice, le jardinier de la villa s'occupa des bagages pendant qu'elle s'installait à l'arrière du vieux break noir, ressemblant un peu à un taxi londonien. La voiture abandonna l'autoroute un peu avant la ville pour rejoindre la corniche. La jeune fille admirait le paysage bien qu'elle n'aimât pas particulièrement la Méditerranée, ennemie de sa peau trop pâle. Elle se souvenait de son enfance et de la torture du soleil, des grandes plaques rouges couvrant ses bras, ses jambes et son dos, des taches de rousseur disgracieuses sur son nez et ses épaules et surtout de ses cousins qui se moquaient de la crème dont elle s'enduisait le corps. Lorsque la famille prenait ses quartiers d'été, elle préférait la terrasse nord, derrière la villa, face aux vignes, ombragée par les oliviers et les hauts cyprès. Elle s'y tenait pendant les heures chaudes à lire ou rêver sur les ruines d'une vieille tour coiffant la colline attendant qu'en surgisse un Prince charmant.

Son père et sa mère, épris de voile, ne restaient jamais très longtemps au domaine. Laura les soupçonnait parfois d'avoir choisi la mer et le soleil pour se débarrasser d'elle, mais elle-même se délectait de sa solitude. Elle ne détestait pas ses parents autant que ses cousins, mais les trouvait trop égoïstes, trop préoccupés de leur carrière, de leur position sociale, de leurs amis hauts placés. De leur amour, aussi, un amour si grand qu'ils en avaient exclu le fruit. Laura abhorrait

les cris que poussait sa mère la nuit et les grognements de bête de son père. Elle restait éveillée dans le noir même après que le bruit ait cessé, les imaginant vautrés l'un sur l'autre. Elle les avait aperçus ainsi une fois dans le jardin, attirée par les gémissements. Elle n'avait pas osé s'approcher, mais avait bien vu sa mère, nue, accroupie, le derrière tendu, les seins ballottant entre ses bras écartés, la tête entre les cuisses de son père tout aussi nu qui geignait. Elle avait trouvé ce spectacle à la fois immonde et fascinant. Elle s'était enfuie juste au moment où sa mère s'asseyait sur le ventre de son père en poussant des soupirs rauques. Elle mit longtemps à faire la part entre la douleur apparente des partenaires et le plaisir qu'ils semblaient en retirer. C'est Ludivine, surnommée Divine, la plus jeune sœur de sa mère, son aînée de cinq ans seulement, qui sut répondre à ses questions. Les révélations furent encore plus effrayantes pour elle que les soupçons. Elle jura solennellement de ne jamais se livrer à de telles pratiques et de trouver une autre méthode, plus hygiénique, pour faire des enfants. Sa tante eut un sourire entendu et leva les yeux au ciel en soupirant. Jamais plus, elle n'épia ses parents et se réfugia sous son oreiller les nuits où sévissaient les amants. Au fil des années, Laura apprit à vivre seule auprès de parents défaillants, sans amis, fuyant la société et s'enfermant dans son mutisme. Paradoxalement, la disparition de ses géniteurs, suivi de son adoption par la vieille Comtesse, fut une période ensoleillée dans cette vie trop terne. Elle pensait surtout que sans cette tragédie, elle n'aurait jamais rencontré Sophie.

Elle salua sa grand-tante, pendant que le jardinier montait ses valises dans la petite chambre en soupente surplombant les vignes. Elle l'avait choisie au fil des ans parce qu'elle était éloignée des autres, tout au bout de la grande maison et précédée d'un long couloir qu'elle était seule à emprunter. Cette zone tampon faisant office de frontière invisible et

inviolable. Nul ne lui avait disputé cet endroit, bas de plafond et ne donnant pas sur la mer. Peu à peu, elle l'avait aménagée à son goût et seule Marinette, la femme du jardinier, était autorisée à y entrer pour le ménage. Une fois ici, elle n'entendait plus personne crier ou gémir.

Elle pénétra dans la pièce tiède et s'empressa d'ouvrir les deux fenêtres basses pour y apporter un peu de fraîcheur et l'odeur de la garrigue. Elle rangea soigneusement ses affaires dans les deux commodes et le pétrin de bois massif.

Des appels venaient des vignes, des échafaudages métalliques étaient dressés sur la face sud de la tour en ruine. Laura pensa, en souriant, que le Prince charmant s'était enfin décidé à refaire sa demeure et soudain, elle le vit.

Il descendait entre les ceps avec un jerrican vert dans une main et un jaune dans l'autre, blond, bronzé, torse nu, avec un short de toile et chaussures de montagne. Il se dirigeait vers la maison d'un pas pressé. Il n'avait ni cheval blanc, ni armure brillante, mais le cœur de petite fille se mit à battre la chamade. Elle recula sans le perdre des yeux et, quand il disparut, elle en fut un peu malheureuse. Quelques minutes plus tard, il remonta la pente avec ses deux récipients pleins. Elle admira les épaules musclées, les biceps tendus par l'effort, les jambes robustes, les cheveux longs et bouclés retenus par un ruban rouge vif. Elle suivit la silhouette jusqu'aux ruines, puis dévala l'escalier. Marinette préparait une soupe de poisson sur l'immense table de la cuisine

— Qui est-ce ? demanda Laura.

La cuisinière leva à peine les yeux.

— Le chantier de jeunesse : quatre gars, deux filles, un vieux maçon et un architecte de Grasse, qui vient de temps en temps.

Elle essuya ses mains sur son tablier blanc avant d'ajouter :

— Lui, c'est Jan, un hollandais, il parle pas bien français, mais on comprend quand même. Ça, il peut me demander ce qu'il veut, dans la langue qu'il veut, peuchère !

Elle retourna à ses casseroles, laissant la jeune fille rêveuse. Laura observa le porteur d'eau pendant huit jours du haut de son pigeonnier avant d'oser monter jusqu'au chantier dans la fraîcheur du crépuscule.

Le soleil rouge allonge son ombre sur sa droite, des rires et des voix planent au-dessus. Elle est vêtue d'un bermuda pâle et d'un débardeur de coton blanc serré sur le cou, mais échancré sur les épaules et percé d'une découpe en forme de cœur rapiécé de dentelle, entre les seins. Elle n'aurait jamais osé porter cela en pleine lumière, mais la pénombre rose autorise toutes les audaces et surtout, elle se veut séduisante. Elle a coiffé ses longs cheveux raides en une queue-de-cheval et légèrement maquillé ses yeux, comme Sophie lui a appris à le faire. Le chantier apparaît enfin : trois tentes orange, un brasero, deux fauteuils de toiles, une table et un réchaud de camping posé sur le sol à côté d'une baraque. Ils sont six : quatre garçons et deux filles qui se disputent les ustensiles de cuisine. Jan, qui n'ignore pas l'observation quotidienne dont il est l'objet, salue la visiteuse et l'invite à prendre place près du feu. Pendant un instant tous les regards se tournent vers elle et elle se sent rougir. Jan emploie un sabir mêlant français, anglais, allemand et beaucoup de gestes pour présenter les membres de l'équipe. Il y a là toute l'Europe, ou presque, tous étudiants. Guido, l'Italien, vingt-cinq ans, l'aîné, est aux Beaux-Arts ; Luis le Portugais, futur ingénieur ; Loïk le Breton, à l'école navale ; Marina la Polonaise, en littérature ; Aneke la Néerlandaise, en architecture ; Jan, en droit. Ces deux derniers sont frère et sœur. Laura embrasse

chacun et s'assied. Elle accepte une saucisse enfichée sur une baguette et s'emploie à la faire griller au-dessus du brasero. Guido et Luis entourent Aneke, Loïk et Marina sont collés l'un à l'autre, Jan serre de cavalier à Laura, l'approvisionnant en victuailles. L'Italien est grand, souple avec un visage d'ange sous ses cheveux bruns, il rit sans cesse et débitant de longues tirades dans le même sabir trilingue auquel l'accent du sud donne une note plus suave. Le Portugais est plus petit, râblé, tout en muscles, une tête ronde, de courts cheveux noirs, des yeux perçants et une bouche sensuelle. Lui aussi s'esclaffe de bon cœur aux plaisanteries de Guido, mais surtout aux siennes. Entre les deux, Aneke est un soleil blond et rose, faite toute de rondeurs, les bras, les épaules, la poitrine, les hanches, les fesses, les jambes, le visage, les joues, la bouche, les yeux. Elle ne sera jamais mannequin, mais s'en fiche comme de sa première saucisse à la crème. Quand elle rit, c'est tout son corps qui participe, ses seins lourds roulent et tressautent sous son sweater et son rire, frais comme une cascade, enfle et s'achève en coups de poing généreusement distribués dans le dos et les côtes de ses comparses. Loïk sourit, mais ne rit pas. Il est grand, mince, châtain clair avec un visage sculpté au couteau. Dans son regard, on peut lire la souffrance d'une enfance trahie ou de l'abandon d'une femme trop aimée. Il serre contre lui la fragile Marina, aussi filiforme qu'Aneke peut être ronde, des yeux bleus tristes, des cheveux roux sombre, une bouche minuscule ouverte en un sourire rêveur. Avec ses dix-neuf étés, Jan est le benjamin et, à ce titre, écope des corvées : les courses au village, le chargement de la bétonnière ou les jerricans d'eau potable. Il ne proteste pas, mais espère que lors du prochain chantier, il y aura un garçon plus jeune que lui. Pour l'heure il est fasciné par Laura et elle est éblouie par lui. Il voudrait caresser la

peau blanche et baiser les lèvres roses. Elle voudrait sentir les bras musclés autour de son corps ou les longs doigts dénouer ses cheveux. Aucun ne se risque à faire le premier geste. Ils restent assis, immobiles, à s'observer du coin de l'œil. Elle a à peine touché aux aliments qu'il lui a offerts, lui-même n'a pas mangé. Aneke les regarde entre deux fous rires et jette quelques mots en flamand à son jeune frère. Celui-ci rougit, du moins c'est ce qu'il imagine, mais heureusement le crépuscule a fait son œuvre. La redoutable Batave traduit pour toute la société :

— Love... Amour... Beaucoup liebe pour jolie demoiselle.

Elle s'esclaffe, distribuant force coups à ses deux chevaliers servants. Même la réservée Marina et le taciturne Loïk rient de bon cœur. Cette fois, c'est Laura qui rougit et n'ose plus regarder personne. Jan lui saisit la main, elle sursaute, mais ne la retire pas. Elle frissonne. Le jeune homme lui pose une couverture sur les épaules, elle le remercie du bout des yeux. Aneke rit de plus belle, entraînant toute la troupe. Jan sourit et soudain Laura s'esclaffe aussi, elle plaque un baiser sonore sur la joue du garçon qui se joint au concert. Luis prend sa guitare et fredonne une mélodie mélancolique qu'il dit être un air de Fado retraçant l'histoire d'amour d'une aristocrate française et d'un maçon hollandais, l'hilarité devient générale et Jan en profite pour conforter ses positions en passant un bras possessif autour des épaules de la belle. Laura se blottit contre lui, ce qui lui vaut un baiser sur le front. Le ciel est noir et la lune est haute. Aneke subtilise la guitare et entonne d'une voix claire des standards des sixties et seventies. Tous reprennent en chœur les chansons de Bob Dylan, Joan Baez ou John Lennon. La cloche du village sonne douze coups et Laura se lève. Embrassades générales. Jan se propose pour raccompagner

la jeune fille chez elle, déclenchant une nouvelle vague de rire. Ils partent, enlacés, entre les ceps de vigne odorants, retardant l'instant de leur séparation. Dans l'ombre de la maison, il la tourne vers lui et la serre entre ses bras. Elle sent enfin les doigts derrière sa nuque, elle se hisse sur la pointe des pieds pour que leurs lèvres se joignent. Le baiser est comme elle l'a rêvé toute la soirée, tendre, doux, profond et très long. Une main remonte sous son boléro le long de sa colonne vertébrale déclenchant quelques délicieux frissons. Ils se désunissent un bref instant pour reprendre leur souffle. Laura noue ses deux bras autour du cou de Jan, son ventre en partie découvert se plaque contre celui du jeune homme. Leur deuxième baiser est encore plus troublant. Elle sent des désirs inconnus naître en elle, une boule douloureuse croît dans ses entrailles et sa poitrine. Elle veut que les mains du garçon se fassent plus pressantes, plus précises, elle veut les sentir partout sur son corps. Elle est à bout de souffle, au bord de l'évanouissement. Elle entend que ce baiser ne finisse jamais et mourir entre ces bras si forts. Et puis, soudain, elle se souvient du mépris qu'elle avait pour sa mère, les fesses offertes, les seins brinquebalants, les grognements obscènes. Elle met fin à leur étreinte enivrante et se blottit contre le torse musclé. Jan caresse ses cheveux. Il lui murmure des mots qu'elle ne comprend pas, mais qui sont pour elle autant de mots d'amour. Ils se quittent sur un dernier baiser qui est un au revoir brûlant. Elle le regarde s'éloigner à reculons dans la pénombre, puis court se réfugier dans sa chambre. Son corps est apaisé, elle se sent légère, un peu ivre, chancelante. Elle s'étend et croise les bras sur sa poitrine pour retrouver un peu de la chaleur perdue. Elle s'endort et rêve de son beau chevalier.

Ce bel amour, fait de chastes étreintes et de tendres promesses dura tout l'été, avec quelques moments d'abandon intense couchés au cœur des vignes ou blottis dans une des tentes, des moments où certaines caresses côtoyaient l'irréparable, où la boule d'angoisse et de passion brûlait trop fort dans les entrailles secrètes de la jeune fille. Alors elle se forçait à s'apaiser et cette quiétude imprégnait le garçon. Jan ne demandait pas plus à son amie que cette tendresse, toute de gestes doux, de baisers et de chaleur. Bien sûr, quand d'aventure sa main frôlait une fesse ronde, un sein dur ou un ventre chaud, son désir exacerbait l'érection latente qui ne le quittait plus. Bousculer une Batave complaisante dans un champ de tulipes, comme il l'avait fait parfois, était une chose, mais aimer une trop jeune et trop adorable adolescente était bien différent. Il voulait garder d'elle le souvenir de ces étreintes retenues et qu'elle garde de lui l'image de galant homme. Même sa sœur l'avait exhorté à ne pas profiter de l'innocence de la jeune fille.

La veille de son départ, ils allèrent ensemble à la fête du 15 août au village voisin, stands forains, majorettes, bal musette et feux d'artifice. Ils dansèrent longtemps, ignorant parfois les rythmes pour tourner inlassablement enlacés, les yeux dans les yeux, les lèvres sur les lèvres. Tard dans la nuit, ils traversèrent lentement les vignes échangeant une promesse contre un baiser, une caresse contre un aveu.

Au pied de la maison, elle ne voulut pas le laisser partir et l'entraîna dans sa chambre. Là, sous les lambris bas, dans la moiteur de cette soirée d'été, elle lui offrit ce qu'il refusait de prendre. Il hésita un instant devant ce corps crémeux aux courbes à peine esquissées étendu sur le couvre-lit sombre, se coucha près d'elle et la serra contre lui en murmurant tous les mots les plus doux qu'il connaissait. Elle s'assoupit dans la chaleur de ses bras, une main reposait sur son sein

et l'autre sur son ventre, c'était tout son bonheur.

Il veilla sur son sommeil et, lorsque le premier rayon de soleil éclaira la colline, couvrit la belle endormie, se gavant de son image une dernière fois, griffonna quelques mots, sans doute son adresse, au dos d'une enveloppe qu'il plaça sur l'oreiller, puis quitta la maison sans bruit. Laura s'éveilla presque aussitôt, il grimpait rapidement vers la tour, elle s'enroula dans la couverture et attendit la fin de l'ascension. Le chevalier blanc disparut sans se retourner, alors, elle déchira l'enveloppe sans lire ce qu'il avait écrit et pleura son amour perdu.

LA MALLE

Laura passa les huit jours suivants dans le souvenir de ce mois d'étreintes, revivant chaque baiser, chaque caresse, chaque désir. Il y avait dans le grenier jouxtant sa chambre, une malle contenant les livres de sa mère. Plusieurs fois, cette éternelle amoureuse l'avait exhortée à chercher là-dedans les réponses que pourrait réclamer son corps. Elle se plongea dans cette littérature pleine d'espoirs et de crainte. Elle trouva, mélangés, des ouvrages quasiment médicaux, d'autres libertins, certains encore frisant la pornographie. Elle en tira quatre fascicules : une encyclopédie des années soixante-dix intitulée « *Le corps secret de la femme* », une autre, presque aussi épaisse, « *Sexualité et Plaisir* », un gros volume richement relié et abondamment illustré au titre étrange « *Kama-Sutra* » et enfin un roman dont la couverture glacée représentait une femme nue à la poitrine opulente devant un homme dans le même appareil, tous deux tendus et la bouche ouverte criant d'extase. Elle s'enferma dans la chambre et se reput d'étreintes torrides, de pénétrations variées, d'orgies sexuelles, de fessées exquis. Elle se sentait fiévreuse et honteuse d'avoir aimé relire certains passages, resserrant chaque fois le nœud brûlant au fond de son ventre. Elle retourna en hâte dans le grenier cacher cette œuvre malsaine, mais en chercha un autre. Celui qu'elle choisit portait, sur la couverture, le dessin de deux femmes enlacées. Elle l'emporta, mais n'osa

pas l'ouvrir. Elle l'aurait même sûrement jeté si un regard n'était pas apparu dans sa tête : mauve, brillant, ardent. Elle rangea au fond de sa valise les deux encyclopédies, l'ouvrage richement illustré et le roman interdit puis entassa dessus ses pulls d'hiver. Le soir, elle rechercha le livre et contempla la couverture tapageuse. Les filles étaient très jeunes. L'une était blonde et mince, l'autre grande et brune. La brune caressait la blonde. Elle ne pensa plus à rien, le bouquin serré contre son corps fébrile.

Elle s'envola le vendredi vers sa pension suisse avec un cinquième livre, pioché au hasard dans la malle, dont la jaquette représentait un homme et une femme allongés tête-bêche sur une peau de tigre. La douleur dans son ventre était plus présente que jamais, mais elle connaissait le médicament qui la guérirait, une potion aux yeux d'améthyste et à la peau d'ambre soyeuse et au nom figé sur ses lèvres entrouvertes : Sophie.

L'ÉDUCATION SENSUELLE

Depuis son arrivée, Sophie avait investi le salon de lecture, et traîné un fauteuil devant le balcon dominant le perron. Elle sursautait pour toute voiture faisant crisser le gravier de la cour d'honneur et son cœur s'affolait chaque fois qu'il en descendait une blonde. Elle avait soudoyé Mimi la standardiste, d'un sourire, pour qu'elle l'avise de chaque message de Laura. Depuis presque une semaine, elle dormait seule, d'un sommeil agité, dans la chambre trop vide. Chaque matin, l'espoir renaissait. Enfin, dans l'après-midi, la navette avait démarré pour recueillir cinq élèves à l'aéroport. Mimi, lui avait fait un signe depuis sa cabine vitrée et maintenant, Sophie faisait les cent pas dans le grand hall encombré de valises.

Le minibus pénètre dans le parc et décrit un vaste cercle pour se présenter en marche arrière face au perron. Sophie a bondi. Elle aperçoit, au fond, les longs cheveux blonds de son amie retenus par un chouchou jaune vif, cette fois, son cœur s'affole, elle est devant la porte de la voiture. Laura l'a vue, elle aussi, son visage pâle semble fondre et des larmes d'émotions font briller les grands yeux bleus. Elle a eu tellement peur que Sophie ne soit pas là pour l'accueillir. Elle sort enfin et les deux filles s'étreignent. Elles voudraient se couvrir de baisers, mais n'osent pas se livrer en public. À des yeux profanes, ce sont juste les

retrouvailles de deux collégiennes au retour des vacances. Elles ont des milliers de choses à se dire, des millions de questions à poser, pourtant elles restent silencieuses se parlant du bout des yeux, s'exprimant du bout des doigts. Le ciel est menaçant et l'automne est déjà arrivé au cœur des montagnes, mais elles préfèrent le calme du parc à la chaleur du hall. Elles chassent les feuilles flétries tombées sur le banc d'un cabinet de verdure et se risquent à un baiser qui les enflamme, leurs mains se cherchent, se trouvent, puis s'égarant au hasard des corps consentants. Non loin, un merle pousse son trille qui les sort de leur hébétéude. Elles rejoignent à pas lent le bâtiment en se tenant bien serrées. Mimi, dans sa cage, les trouve touchantes. Les valises de Laura sont encore dans le hall, les deux factotums ont fort à faire avec toutes ces nouvelles arrivantes. Elles attendent donc silencieusement dans le salon de lecture. Elles restent main dans la main, les yeux dans les yeux et se sourient en savourant d'avance l'instant où elles seront seules dans la tiédeur de leur chambre. Les bagages sont montés et c'est presque cérémonieusement qu'elles prennent l'escalier vers le deuxième étage comptant chaque marche. Le va-et-vient des autres pensionnaires ne leur permet pas l'intimité et le recueillement qu'elles souhaiteraient. Enfin, elles franchissent le seuil et ferment la porte sur l'agitation extérieure. Les trois valises de Laura sont empilées contre l'armoire. La rouge, celle qui ne contient pas que ses vêtements d'hiver, est au-dessus. Elle voudrait parler de ses trésors, elle voudrait les montrer à Sophie, elle voudrait les lire avec Sophie. Mais quelque chose de plus impérieux l'en empêche. Elles sont debout face à face. La blonde est obligée de lever la tête pour regarder les yeux de la brune. Elles sont habillées toutes deux d'une robe toute simple, serrée au cou et à la taille et zippée dans le dos pour Laura,

décolletée en carré et boutonnée devant pour Sophie. Les mains s'affairent, fébriles, empressées. La robe de Laura tombe la première, révélant son corps nu ; ni soutien-gorge, ni culotte. Tant d'impudeur surprend un peu Sophie qui perd elle aussi sa robe, aussi nue que sa compagne que cela n'étonne pas. Elles se contemplent un instant puis elles échangent un long baiser tendre où chaque partie du corps participe peu ou prou. La cloche du dîner retentit, mais elles n'en ont cure. Elles ont la fièvre, une fièvre vieille de deux mois, une fièvre qu'elles ont entretenue patiemment, passionnément. Cette fois encore, les bouches et les mains s'arrêtent au seuil de l'interdit dans un mélange de bonheur, de soulagement et de contrition. Lorsqu'elles s'endorment, longtemps après, c'est dans le même lit, lovées, emboîtées, emmêlées, si étroitement serrées qu'elles n'occupent même pas tout l'espace.

Au matin, elles s'éveillèrent baignées de sueur avec une faim de loup. La douche était trop exiguë pour leur permettre de la prendre en commun, ce qu'elles regrettèrent un peu, mais cela n'empêcha pas la grande de savonner la petite et réciproquement, faisant surgir de nouveaux désirs. Elles s'habillèrent enfin pour se rendre à la salle à manger. À quatre jours de la rentrée, seule une cinquantaine de jeunes filles étaient présentes, à peine la moitié ayant enfilé l'uniforme. Sophie et Laura étaient de celles-ci. Les aréoles violacées de la brune dessinaient deux taches sombres sur le tissu blanc du corsage, trahissant son absence de sous-vêtements, ni l'une, ni l'autre n'ayant vu l'utilité d'en porter. Cette tenue provocante fit au moins un heureux, l'aide-cuisinier, doté d'un pantalon et d'une chemise propre, promu serveur en salle, qui ne quitta pas un instant des yeux la poitrine magique de l'Orientale. Elle dégrafa même

le bouton situé entre les seins à son intention. La blonde ne voulut pas être en reste en remontant honteusement sa jupe, très haut sur ses blanches cuisses et en les écartant tout autant, espérant offrir au pauvre garçon un aperçu de sa toison d'or. Les autres filles babillaient, se racontaient leurs vacances ou leurs flirts en beurrant leurs biscottes. Les deux amies demeuraient silencieuses, dévorant leurs tartines sans jamais se quitter des yeux. Le serveur faisait le tour de la salle, cherchant l'angle de vue lui permettant d'apprécier à la fois le galbe et l'ampleur d'un sein, et le miroitement présumé des boucles dorées. Les pensionnaires réclamaient en vain plus de thé ou de café, le garçon n'était déjà plus là.

Les retrouvailles des deux amies furent gâchées par le règlement dès le lundi suivant quand la directrice de l'établissement les avisa que toutes deux atteignant ou ayant dépassé l'âge de seize ans, il n'était plus possible qu'elles cohabitent, les chambres doubles étant réservées aux jeunes adolescentes. Elles eurent beau protester que cela ne les dérangeait nullement ou qu'elles s'étaient très bien arrangées de la promiscuité, Laura arguant même qu'elle avait peur toute seule, rien ne fit plier le protocole édicté par des générations d'éducatrices helvétiques élevées par des générations de nurses anglaises. « *Rule Britannia, Rule Helvetica* ». Elles emménagèrent séparément au premier étage, dans deux chambres contiguës, au bout du couloir, la proximité étant due, là encore, au charme ravageur d'une poitrine entrevue, qui contribua également à leur procurer une burette d'huile rendant les portes totalement silencieuses. Les pièces étaient spacieuses, avec un bureau plus grand, un lit plus large et (ô délices !) dans celle de Laura, à l'angle du bâtiment, une douche plus vaste, permettant de réaliser un de leurs phantasmes. Laura aida Sophie à

s'installer, puis la brune fit de même pour la blonde. La valise rouge fut la dernière ouverte. Laura rangea ses pulls et ses gilets dans la penderie et dévoila triomphalement ses trésors à Sophie. Elles cachèrent les encyclopédies au fond de l'armoire, l'ouvrage d'art dans une commode et gardèrent les deux romans. Sophie contempla un instant les couvertures criardes.

— Tu les as lus ?

— Non, pas ceux-là, mais j'en ai lu un.

— Avec des filles ?

— Avec des femmes et des hommes.

Sophie resta un moment interdite : elle avait été très surprise de découvrir que son amie voyageait nue sous sa robe, mais apprendre qu'elle lisait les romans pornographiques la stupéfia. Décidément, la petite avait beaucoup grandi en deux mois. Elle posa sa main sur le ventre de son amie

— Tu es encore vierge ?

Laura rougit

— Oui.

Sophie baissa les yeux et une larme coula, que son amie s'empressa de recueillir du bout des doigts.

— Ce fut terrible, humiliant, sale.

Laura couvrit le sombre visage de petits baisers en murmurant :

— C'est fini, nous sommes deux, maintenant, rien ne peut nous arriver.

Sophie conta sa soirée, sa douleur, sa honte. Laura voulait tout savoir, réclamant des détails. Elle se fit répéter à plusieurs reprises l'instant de la pénétration, la sensation d'écartèlement, la présence de chair étrangère dans le ventre. Elle voulait, disait-elle, ressentir la souffrance qui avait dévoré son amie. Elle la perçut enfin sous la forme de

la même boule de désirs qui l'avait traversée pendant son mois d'errance langoureuse. C'est sûrement à ce moment-là, pendant que la petite, plus tout à fait innocente, berçait la grande, mûrie prématurément, dans la chambre de Laura, qu'elles résolurent de faire l'amour pour la toute première fois, avec pour seul mode d'emploi un roman de quatre sous, arraché au fantôme d'une adolescente attardée. Elles jouirent toutes les deux au paroxysme de leurs caresses hésitantes et maladroités, puis dormirent, enfin apaisées. Le lendemain, elles portaient en guerre.

L'ESCLAVE

L'institut Féminin Elfrida de Saxe-Mareuil, du nom de sa fondatrice au siècle dernier, n'est pas un collège au sens administratif du terme, mais plutôt une école surannée ne préparant à aucun diplôme et n'ouvrant sur aucune université. On pourrait dire que s'il existait un BTS de Jeune Femme accomplie, ce serait ici qu'il serait présenté. Outre quelques rudiments de sciences et de mathématiques indispensables, les cours sont surtout constitués de musique, peinture, littérature, philosophie, danse. On y apprend à jouer d'un instrument ainsi que la cuisine et la couture. Mais surtout, on y apprend à tenir une maison. Les enseignants sont tous recrutés sur concours et eux, sont porteurs de titres universitaires ou honorifiques. Ils comptent dans leurs rangs un Prix de Rome, une ex-danseuse étoile, trois premiers Prix de Conservatoire, un poète de renom et ancien Professeur à la Sorbonne. Les deux filles ajoutèrent à tout ceci une matière supplémentaire : l'hédonisme sexuel, et c'est dans cette discipline qu'elles se révélèrent les meilleures. Pendant les quinze premiers jours, elles s'attaquèrent au « *Corps secret de la femme* », un volume épais, agrémenté de planches en couleur, où étaient décrits, de façon clinique, les différents points sensibles du corps féminin, ainsi que les méthodes pour les exciter avec le maximum d'efficacité. Des dessins précis, de face, de haut ou en coupe, de ces vingt et un endroits magiques les laissèrent pantoises. Elles avaient

résolu d'étudier les livres exclusivement habillées et d'attendre la dernière page avant de passer aux épreuves pratiques. Elles restèrent donc chastes pendant tout ce temps, limitant les attouchements au visage et aux épaules et dormant chacune dans leur chambre. Elles s'accordèrent ensuite du temps pour vérifier les hypothèses du livre et profiter des leçons. Les doigts et les lèvres partirent à la découverte des vingt et une maisons du plaisir. C'est au cours d'une de ces explorations quasi scientifiques que Laura remarqua une différence dans son anatomie. Alors que le clitoris de Sophie se présentait sous la forme d'un minuscule bouton de rose, niché sous son capuchon, au sommet de la vulve, celui de la blonde, plus volumineux, s'épanouissait au bout d'un pédoncule d'une quinzaine de millimètres. En le caressant, Sophie parvint même à faire dresser ce membre inattendu de plusieurs centimètres au-dessus des lèvres, au travers des poils.

— Mais tu es un vrai petit mec, s'écria-t-elle

Elle saisit ce mini-pénis entre ses lèvres recevant un soupir d'extase en retour. L'explication prosaïque du phénomène figurait dans le livre au chapitre consacré aux malformations et autres anomalies. Sophie considéra plutôt cette particularité comme un don du ciel et compta bien en profiter pour combler son amante.

Ce n'est que fin novembre qu'elles ouvrent la deuxième encyclopédie « *Sexualité et Plaisir* ». Là, peu d'illustrations, juste quelques photos de monuments cambodgiens et Thaïlandais représentant des frises de gens enlacés, emmêlés ou imbriqués. Les textes sont très clairs, pragmatiques, exempts de sensationnel. Un tiers est consacré à l'anatomie féminine. Elles y retrouvent l'essentiel du premier ouvrage, traité encore plus scientifiquement. Un autre tiers

est dédié à l'homme avec une description exhaustive de l'appareil génital et son mode d'emploi. La fin du bouquin est plus sulfureuse. On y enseigne, avec force détails, les pratiques, des plus classiques aux plus déviantes. Elles s'attachent un long moment aux relations homosexuelles, ayant peine à imaginer deux garçons se caressant dans le même lit, mais retrouvant au gré de ces lignes beaucoup de leur propre expérience et découvrant avec intérêt les pénétrations par objets variés. Elles regrettent un instant d'avoir brûlé toutes leurs bougies et se demandent si elles ne pourraient pas aller subtiliser quelques carottes en cuisine. Elles apprennent également, dans cette ultime partie le tantrisme, le sadomasochisme, la sodomie, les partenaires multiples et tant d'autres dérives. Elles mettent à profit ces nouvelles connaissances pour trouver en elles des sources de jouissance inespérées, mais il devient évident qu'elles ne progresseront plus sans un élément mâle.

Elles pensent tout naturellement au petit cuisinier, victime habituelle de leurs turpitudes, tout désigné pour leur servir de cobaye. Il semble jeune, mais suffisamment déluré, et elles sont prêtes à devenir ses professeuses particulières. Il faut un lieu de rencontre, neutre et éloigné. Laura songe à la salle de billard derrière le réfectoire du rez-de-chaussée, à l'opposé des chambres. Elle n'est utilisée qu'une ou deux fois par an, quand les pères de ces demoiselles s'y retrouvent pour fumer un cigare et parler politique autour d'une partie en cinquante points, pendant que les mères s'entretiennent avec les enseignants des progrès de leur progéniture. Cette pièce est fermée en dehors de ces périodes et c'est Mimi, la standardiste trop sensible aux petites filles, qui détient la clef. Sophie envisage d'exhiber une nouvelle fois ses charmes magiques, mais Laura propose un autre plan. Dès sept heures du matin, alors que tout

dort encore, elle descend à la réception. Mimi est déjà à son poste, le casque posé sur ses cheveux teints en roux. Elle est un peu fanée, mais il reste sur son visage les traces d'une beauté ancienne, le corps est svelte, l'absence de poitrine la fait paraître presque maigre, son maquillage se résume à un trait de rouge sur ses lèvres minces. Laura s'avance, pieds nus, vêtue seulement d'une chemise lui arrivant à mi-cuisse. Mimi sourit, Laura sourit.

— Mimi, je voudrais la clef du billard.

— Que voulez-vous faire ?

Laura s'approche, frôle la standardiste de tout son corps et murmure dans un souffle :

— J'ai besoin d'un lieu de rendez-vous tranquille.

Elle dépose un baiser perfide sur l'oreille.

— Mais je n'ai pas le droit !

Laura saisit la main de la femme et la place sur son petit sein pointu. La fausse rousse rougit plus qu'une vraie, pousse un léger cri, referme les doigts un instant et laisse retomber sa main sur le bureau. Elle prend une clef chromée dans son tiroir. Laura se permet un long baiser sur la bouche mince. Le rouge à lèvres sent la framboise. Laura sort le bout de sa langue et lèche brièvement le maquillage :

— Tu as bon goût, Michelle !

Puis elle tourne les talons en chantonnant la vieille chanson des Beatles « *Michelle, ma belle, sont deux mots qui vont très bien ensemble...* », le précieux sésame au creux de son poing serré. La standardiste regarde s'éloigner les jambes fines, la croupe arrondie et les cheveux blonds. Elle a le velouté des jeunes lèvres sur sa bouche, la soie de la peau douce au creux de la main et elle se sent coupable. Laura rejoint rapidement sa chambre en brandissant son trophée :

— Si tu as besoin de quelque chose, demande !

Sophie essuie le rouge sur les lèvres de son amie. Elles ont le lieu, il faut capturer le mâle. La parade du matin ne suffira pas pour le convaincre de les retrouver.

— Peut-être un petit mot, propose la brune.

Laura tire son écritoire et suce la plume de son stylo

— Je ne sais même pas comment il s'appelle !

— Nono, je crois.

— C'est trop vague... Bruno, Jeannot, Noël... nous l'appellerons...

Elle écrit :

« Cher inconnu, bel être illuminant mon matin, chaque jour, je ne vois que toi et pourtant tu ne me remarques même pas.

Je me meurs pour toi, je fonds d'amour.

Ne veux-tu pas être l'astre de mes nuits, puisque tu es déjà la douceur de mes jours ?

Rejoins-moi ce soir à minuit dans la salle de billard.

Signé : Celle qui te désire secrètement... »

Sophie admire le style

— J'espère au moins qu'il sait lire.

Laura relit sa prose et reprend son stylo

— Tu as raison, c'est un peu trop littéraire.

« Tous les matins, je te regarde et j'ai envie de toi.

Je voudrais te sucer et que tu mettes ton gros sucre d'orge dans ma petite chatte.

Si tu veux me baiser, viens ce soir à minuit dans la salle de billard.

Signé : Miss gros nichons... »

Sophie relit

— Mais, où as-tu appris de tels mots, s'insurge-t-elle ?

— Je lis beaucoup, ma chérie

— En plus, il va croire que c'est moi qui suis mal élevée... Miss gros nichons... ce n'est pas vrai, ils ne sont pas si gros que ça...

Laura saisit à pleines mains les objets en question.

— Tu as raison, ils sont parfaits...

Elle embrasse goulûment les tétons

— Mimi a beaucoup apprécié les miens, même s'ils sont tout petits.

Sophie soulève la nuisette et caresse tendrement les ébauches aux pointes roses acérées.

— Ils deviendront magnifiques... Ils le sont déjà...

La cloche du déjeuner retentit. Elles passèrent en vitesse sous la douche et enfilèrent leur uniforme. Elles étaient en retard et le serveur fut soulagé de les voir rejoindre la table du fond. La brune avait dégrafé deux boutons, mais la blonde gardait les genoux serrés, dommage. Quand enfin, elle croisa, bien haut ses jambes, il ne put qu'apercevoir la boîte à délices. Du coup, la poitrine exposée perdit son charme au profit de l'invisible. La brune referma son corsage, comme pour se venger de son dédain, il se promit de ne plus avoir de mauvaises pensées. En débarrassant, il découvrit le papier roulé serré et enfoncé dans une mie de pain façonnée en forme de sein. Il eut un peu de mal à déchiffrer l'écriture racée et dut relire plusieurs fois pour se persuader de son bonheur. Il voulait bondir sur sa mobylette et montrer le message à tous les gars du village, qui se moquent de lui parce qu'il n'a pas de copine. Il voulait leur prouver qu'il fait de l'effet à une nana de la haute, gaulée comme une reine avec les jambes de Claudia, les seins de Brigitte et les yeux d'Élisabeth. Mais il savait déjà qu'il ne dirait rien, il avait trop peur que personne ne le croie. La seule à laquelle il aurait pu se confier, c'était Josy, qu'est un peu drôle, comme on dit, mais qui est amoureuse de lui. Toutefois, il craignit de lui faire de la peine. À midi, son patron dut le rappeler à l'ordre, car il n'était bon à rien.

Sa mystérieuse adoratrice avait dégrafé trois boutons et sa copine découvrait ses cuisses jusqu'en haut, croisant et décroisant ses jambes blanches, faisant scintiller son or pâle. Il eut un doute : et si elles se moquaient de lui, toutes les deux... et s'il trouvait porte close ce soir... et si en arrivant, il y avait toutes les filles du collège à le traiter de dégoûtant... et si ces deux salopes voulaient le sucer ensemble. Il médita cette dernière possibilité. Au dîner, il fut cloîtré à la cuisine, trop inutile en salle où il multipliait bourdes et maladresses. Les deux amies furent très sages, les jambes serrées, le chemisier impeccable, les bretelles de soutien-gorge apparentes sous le coton, le dessin de la culotte visible sous la jupe étroite, les cheveux tirés et attachés : deux adolescentes de bonne famille dans un pensionnat bien tenu. Elles saluèrent même la standardiste d'un respectueux :

— Bonne soirée, Madame Michelle, à demain.

Et gagnèrent leurs chambres à pas lents, claquant ostensiblement les deux portes. Vers vingt-trois heures, les deux filles descendirent silencieusement l'escalier d'honneur. Tout était parfaitement calme, un rayon de lune leur permit de traverser la salle à manger sans heurter aucun meuble, la clef tourna librement dans la serrure et la porte matelassée du salon s'ouvrit sans aucun bruit. Les volets étaient clos. Sophie tâtonna contre le mur pour trouver l'interrupteur. Le lustre à quatre lampes s'illumina au-dessus du billard, dessinant un halo vert autour de la pièce, laissant des zones dans l'ombre et conférant à l'ensemble un climat intime. La brune se prépara pour sa parade de séduction. Elle enleva son kimono noir, qu'elle plia soigneusement sur un fauteuil. Dessous, elle était vêtue d'une chasuble rouge vif très large et échancrée à grands coups de ciseaux, afin que, lorsqu'elle s'accroupirait, le garçon puisse voir à la fois sa poitrine, son

ventre et son pubis. Un nu érotique du plus bel effet ! Laura avait gardé son uniforme auquel, suprême raffinement, elle avait ajouté des bas blancs et un porte-jarretelles. Elle s'assit dans l'ombre tandis que son amie restait devant le billard, la lumière dessinant les courbes de son corps.

À minuit moins dix, la porte s'entrouvre et la tête de Nono apparaît. L'enivrante vision de Sophie, magnifiée, nimbée de vert l'enhardit. Il franchit le seuil et se rue vers sa proie. La fille l'arrête net :

— Attends, ne sois pas pressé, on a toute la nuit.

Elle tend la main vers la ceinture du jean, il veut s'emparer d'un des cadeaux entrevus dans leur emballage rouge. Elle lui tape sèchement sur le bras.

— Attends, je te dis, laisse-moi faire.

Elle desserre la ceinture, dégrafe le bouton, baisse le zip. Elle sent le sexe bouger sous ses doigts. Elle fait glisser le pantalon sur les hanches étroites, entraînant le slip kangourou effiloché. Une odeur qu'elle reconnaît monte dans ses narines. Elle a un doute : serait-ce déjà fini ? Elle écarte la chemise et la verge apparaît encore un peu molle, mais en partie érigée. Sophie s'accroupit, ressentant dans sa main le résultat de son stratagème. Le cuisinier a les yeux exorbités, fixés sur l'échancrure providentielle. Il a du mal à reprendre son souffle. Laura entre dans la lumière.

— Et moi, je ne suis pas belle ?

Le garçon relève la tête : c'est sa dernière hypothèse qui prend vie. Laura commence un lent strip-tease, qui a déjà rendu folle Sophie. La brune gifle le serveur sur les fesses.

— Pour l'instant, tu es à moi !

Elle connaît l'attrait que peut exercer la blonde, elle doit dominer le mâle, après la nuit sera longue. Elle dégage brutalement le gland en tirant le prépuce vers l'arrière. Sa bouche

est à quelques centimètres de la chair pourpre, suintante. Elle fait glisser ses doigts vers l'arrière, revient vers l'avant, repart. Derrière elle, la blonde a ôté son chemisier et sa jupe, elle s'est tournée pour exhiber sa croupe ronde. Le garçon serre les dents, souffle rapidement et essaie de regarder simultanément le derrière de la blonde, la poitrine de la brune et la main métronome qui bat la mesure : avant... arrière... avant... arrière... La blonde, toujours de dos, fait glisser sa culotte, écarte ses cuisses gainées de nylon blanc et se penche ; les fesses ouvertes encadrées par le porte-jarretelles mousseux dévoilent un orifice rose et plus loin, une touffe de poils qu'il devine humides. La brune a accéléré le mouvement de sa main, avant... arrière... avant... arrière... de plus en plus vite. La blonde s'est retournée, ses seins pointus crèvent la dentelle, elle saisit une queue de billard et en frotte son sexe, le manche devient luisant. Cette fois, le jeune homme n'en peut plus. La brune a ressenti une tension supplémentaire dans sa main, elle serre très fort la hampe entre ses doigts au ras du gland, le garçon crie de douleur, mais c'est trop tard, il hoquette et la verge tressaute plusieurs fois dans la main de Sophie, inondant chaque fois son décolleté. Le sperme chaud roule lentement entre ses seins jusqu'à son ventre. Laura avance un doigt vers la gorge de son amie et recueille un peu de semence, elle renifle, pose une langue prudente, puis suce délicatement son doigt. Elle soulève le vêtement souillé et sèche les traces sur le corps de Sophie. Le garçon, les bras ballants, regarde son sexe se dégonfler à portée de ces deux femelles en chaleur, qui se lèchent et se pourlèchent sur le billard. Sophie, que sa manipulation a excitée, jouit bruyamment sous les baisers et les doigts insidieux de Laura. Elles laissent une demi-heure au garçon pour récupérer, lui offrant la table tiédie pour s'étendre. Il s'endort même un peu, mais une main froide serre ses testicules à le faire hurler.

— Et alors, beau brun, faut pas roupiller, on a encore besoin de toi.

La blonde est à califourchon au-dessus de lui, le sexe ouvert et humide tout contre sa verge qui se déplie brusquement. La fille saisit le membre et le presse contre sa vulve, il sent la cavité brûlante. Laura a les yeux brillants, elle courbe douloureusement le pénis tendu pour que le gland violacé rejoigne le haut de la touffe de poils. La chaleur se fait plus mordante. Les iris bleus semblent s'éteindre un court instant, comme on souffle une bougie, et un râle rauque monte en elle. Des ongles coupants entrent dans la verge qu'elle frotte très fort et très rapidement contre sa chair humide. Elle pousse un dernier cri qui sonne comme un aboiement étouffé. Les doigts se relâchent, elle serre les mâchoires, il aperçoit ses petites dents de carnassière entre les lèvres souriantes et elle le masturbe vite, violemment, douloureusement, en poussant des cris et des encouragements.

— Vas-y, jouis, fais-la cracher ta grosse queue, arrose-moi avec ton foutre...

Il sent monter l'orgasme, chaque parole est comme un aiguillon

— Jouis, inonde-moi, vite, j'ai soif...

Il éjacule sur le ventre blanc, une seule fois. Elle s'abat sur lui, inanimée. Il n'a même pas la force de passer ses bras autour d'elle. Sophie relève Laura et l'assied dans un fauteuil. Elle reprend rapidement des couleurs et s'exclame : « waouh ! » puis entoure le cou de son amante.

— Ne me laisse plus jamais faire ça ! Je t'aime trop !

Elles ranimèrent le garçon comateux et reprirent les ébats, une fois la brune, une fois la blonde, sans jamais plus s'impliquer, juste une main, mécaniquement avant...

arrière... avant... repos... avant... arrière. Elles le quittèrent un peu avant le jour. Il ne savait pas combien de temps cela avait duré, il ne savait plus combien de fois il avait éjaculé entre les doigts bruns ou blancs. Il avait la tête vide, il était épuisé, il gagna à tâtons l'arrière-cuisine où il s'écroula sur un sac de farine.

Le lendemain, les filles profitèrent du samedi pour faire une grasse matinée bien méritée. Elles ratèrent le petit-déjeuner. Au déjeuner, elles traînèrent à table dégustant un sorbet en buvant leur thé à petites gorgées. Les yeux du serveur étaient cernés de gris, il avait du mal à marcher. Quand il passa à sa portée, Laura lui prit la main qu'elle enfouit profondément entre ses cuisses serrées.

— À ce soir, grand fou...

Il retira vivement sa main en rougissant et s'éloigna, avec une vigueur retrouvée, de ses belles tortionnaires. À minuit, elles se rendirent en vain dans leur repaire. Le mâle ne fut pas au rendez-vous.

Le lendemain matin, Sophie s'approcha de lui, sous un prétexte fallacieux.

— Tu n'es pas venu, hier ?

Le garçon pâlit en contemplant ses chaussures.

— Comment t'appelles-tu ?

— Bruno, Mademoiselle

— Et bien, Bruno, si tu n'es pas là ce soir à minuit, je vais me rendre chez Madame la Directrice et lui dire que tu m'as violée. Elle sera forcée de me croire quand elle verra ce que tu as fait sur mon t-shirt, et toi, tu iras en prison. Tu ne veux pas aller en prison, n'est-ce pas ?

— Non, Mademoiselle, pas en prison.

Sophie caressa d'une main légère la braguette, jusqu'à ce que ses doigts y décèlent un signe de vie.

— N'oublie pas, mon cœur, à minuit

— Je viendrai, Mademoiselle, je viendrai !

La jeune fille chipa deux croissants dans la corbeille :

— Merci Bruno, dit-elle tout haut en souriant.

Il vint au rendez-vous, ce soir-là, et tous les autres soirs et chaque matin, il s'écroula sur son sac de farine, vidé, tremblant de fatigue et le sexe douloureux.

LA FIANCÉE

Un peu avant Noël, elles profitèrent d'une sortie en ville et d'une visite à leur vieille amie Olga, pour faire un double de la clef. Laura restitua l'originale tôt le matin à Mimi, vêtue d'un déshabillé scandaleux. La standardiste, rouge d'émotion, ne dit aucun mot, ne fit aucun geste, les yeux fixés sur tant d'impudeur et honteuse d'y prendre autant de plaisir. Elle fut tellement stupéfaite qu'elle ouvrit la bouche sous la caresse des lèvres tièdes et rendit le baiser. En regardant la blonde s'enfuir en riant, son cœur s'arrêta et elle souhaita mourir. Cela donna quelques idées à la perfide :

— On devrait inviter Mimi, un soir, je suis sûr que ça lui ferait du bien.

Sophie caressa la joue de son amie en songeant

— Non, trop fragile, elle irait se dénoncer et notre cachette serait découverte.

La venue des pères pour les fêtes perturbait un peu leurs ébats. Elles décidèrent de donner congé à leur esclave, le temps que leur salon redevienne un havre de paix. La femme de ménage s'était plainte de tâches inexplicables sur la moquette, sur les chaises et même sur le drap du billard. La standardiste tremblait et un air de reproche voilait son regard chaque fois que les filles la croisaient, imaginant bien des turpitudes. Elles libérèrent donc Bruno et le sommèrent de revenir début janvier avec sa fiancée, sinon... La menace non exprimée l'empêcha de protester qu'il n'avait jamais eu

aucune femme dans sa vie, en dehors d'elles, si toutefois on pouvait qualifier de possession leurs rapports obscènes.

Il chercha vainement comment échapper à ce nouveau piège. Sa seule issue s'appelait Josy, mais comment la convaincre de venir se livrer aux jeux pervers des deux collégiennes ? Beaucoup de gens, au village, la disaient attardée, ce qui ne dissuadait pas certains garçons de profiter d'elle dans les granges et autres meules de foin. Elle était beaucoup plus âgée que lui. Il l'aimait bien et surtout il la respectait. Et même s'il avait remarqué combien ses yeux brillaient quand ils se voyaient, jamais il n'avait osé lui demander ce que d'autres prenaient sans vergogne. Il tenta plusieurs approches : dans la rue, au Café des Sports, même à la supérette. Il l'invita à la messe de minuit, mais la neige qui tombait dru ne se prêta pas à la promenade romantique qu'il avait espérée. Deux jours avant la rentrée, il parvint enfin à trouver un stratagème : deux filles de la haute voulaient les rencontrer secrètement à l'institut. Ce fut le côté mystérieux qui emporta la décision, quand il lui fit jurer sur son Missel de ne jamais rien dire, sous peine de damnation. La fascination de l'école bourgeoise et l'attrait pour l'inconnu l'emportèrent sur le peu de raison de la jeune femme. Elle mit donc ses plus beaux atours, son plus chaud manteau et grimpa sur la mobylette de Bruno.

Leurs deux hôteses sont là pour les accueillir, habillées uniquement de leur veste de tailleur et de bas, blancs pour Laura, noirs pour Sophie. Le garçon tente de faire les présentations, mais la voix impérieuse de la brune coupe ses effets.

— Déshabillez-vous !

Bruno, qui a perdu l'habitude de contester, ôte ses vêtements sans un mot, mais garde son slip. Josy n'a fait aucun

geste, elle ouvre de larges yeux, regardant alternativement son compagnon et les deux danseuses de cabaret.

— À poils ! hurle Laura en appliquant une claque sonore sur le postérieur de la femme.

Bruno retire son slip. Josy sent les larmes monter dans ses yeux. La blonde lui caresse la joue

— Ne pleure pas. Déshabille-toi gentiment, on ne te veut pas de mal.

La voix câline, juste après la douleur, a raison des dernières réticences. Laura la débarrasse de son manteau. Dessous, elle porte une tenue sortie tout droit d'un délire acide des seventies ; veste moutarde, pantalon fuchsia extra large, corsage à jabot mauve. Sophie étouffe un rire. Josy hésite à retirer ses sous-vêtements d'un autre âge achetés en solde à un boutiquier peu scrupuleux. La blonde lui vient en aide avec des gestes caressants.

— J'suis pas une gouine ! proteste la jeune femme de sa petite voix aiguë et fragile au débit haché.

— Moi non plus ma chérie, mais j'aime faire plaisir, susurre Laura.

Les filles contemplent leurs deux cobayes de la soirée : Drôle de couple. Lui est au-delà de la maigreur, des membres sans aucun muscle, des hanches creuses, des fesses plates, des côtes saillantes, un cou décharné, un visage ascétique couvert d'acné, des cheveux châtain ternes et mal coupés. Elle est toute rose, en forme de pot à tabac, des jambes et des cuisses potelées, des hanches larges, un fessier ample, une taille empâtée, une poitrine volumineuse aux aréoles pourpres, des épaules et des bras épais, un visage rond marqué de coupe-rose, un front bas, des yeux gris atones derrière d'énormes lunettes de myope et des cheveux rouge orangé, assortis à la toison bouclée couvrant une grande partie du ventre. Laura la débarrasse de ses verres et le visage devient doux.

— Si tu faisais un petit régime, je suis sûr que tu serais jolie, plaide Laura et effleurant les mamelons jusqu'à ce qu'ils se dressent.

— Arrête de me peloter ! proteste Josy en balayant la main caressante.

— Ne parle pas comme ça à Mademoiselle ! s'insurge le garçon, elles veulent notre bien.

Laura sourit et Sophie reprend son rôle de maîtresse de cérémonie.

— Tu n'es pas vierge, n'est-ce pas ? demande-t-elle.

— Ça te regarde pas ! crie l'intéressée.

Cette fois, Bruno intervient d'une gifle cinglante qui surprend les filles

— Réponds à Mademoiselle.

La rousse éclate en sanglots, bercée par la blonde qui fustige le garçon du regard. Il se répand en excuses, protestant de sa bonne foi, et finit par prendre une claque sèche de la brune qui essaye de remettre de l'ordre. La jeune femme s'apaise et ravale bruyamment ses dernières larmes. Sophie profite de l'accalmie pour expliquer les règles du jeu :

— Vous allez vous mettre face à face et vous masturber en vous regardant dans les yeux.

Bruno, encore plus docile que d'habitude, commence le va-et-vient prescrit sans grande conviction, déçu de ne pas sentir une douce main féminine à la place de la sienne. La femme reste interdite, les bras ballants. Laura se penche à son oreille

— Tu ne t'es jamais caressée ?

Elle glisse sa main dans le maquis orange entre les cuisses et cherche l'entrée. La chair rose saumon apparaît entre ses doigts. La rousse ne proteste plus, les yeux mi-clos, elle attend. L'index blanc trouve un point sensible ; la bouche

maquillée s'entrouvre sur une plainte ; le doigt descend vers la chaleur et pénètre l'ancre humide, cherchant l'autre centre de plaisir enfoui. Le cri vient des profondeurs de la gorge, Laura retire sa main lentement. Sophie prend le poignet du garçon, lui allonge l'index et joint le sien en une verge bicéphale pour remplacer Laura. Ensemble, les doigts réunis trouvent l'endroit sensible et la brune sert de guide ; la plainte basse enfle. Laura saisit les doigts de la rousse et les referme sur le pénis durci de Bruno, imprimant le mouvement. Cette fois, le garçon unit son souffle court au cri bas de sa compagne. Sophie retire lentement son doigt et pose le pouce du garçon sur le clitoris découvert. La rousse ouvre grand la bouche et halète. Elle ondule du bassin. Sa main se crispe sur la verge, son autre main capture celle du garçon et l'écrase contre son sexe brûlant ; les doigts pénètrent plus profondément en elle. Le garçon ferme les yeux, pousse un dernier râle et son sperme inonde les jambes de la femme. En elle, tout est ardent, elle agite frénétiquement la main qui tient le sexe vide, mais encore raide, et celle qui couvre les doigts, source de souffrance et de jouissance et, soudain, tout explose dans son ventre. Laura étouffe de sa paume ouverte le hurlement qui monte de la rousse. Elles choient toutes les deux sur les genoux, au ralenti. Josy n'a pas lâché la verge dure et douloureuse, ni la main dévastatrice de Bruno qui l'accompagne dans sa chute. Un sourire béat éclaire sa face lunaire, elle desserre ses doigts paralysés par le spasme et replie ses bras sur sa poitrine. La blonde la berce en murmurant des mots d'apaisement puis reprend une position verticale, laissant les deux amants par procuration retrouver leur souffle. Elle s'approche de son amie adossée contre le billard et embrasse sa bouche. La brune rend le baiser et désigne leurs pitoyables cobayes affalés l'un contre l'autre

— Ils ne sont pas mignons Roméo et Juliette ?

Elles quittent la pièce, étroitement enlacées, laissant derrière elles le couple assoupi. Au milieu de l'escalier, Laura se retourne :

— Zut, on a oublié de fermer la porte.

Sophie hausse les épaules.

— Baste, ce salon a peut-être fait son temps, il faut savoir tourner la page.

— Je l'aimais bien notre nid d'amour.

La brune serre la blonde un peu plus fort.

— Ce n'est pas nous qui y avons fait l'amour, cette nuit, je n'ai même pas aimé ce que nous y avons fait.

Laura plonge ses yeux clairs dans les yeux mauves.

— Tu as léché ton doigt ?

Sophie pose ses lèvres sur le front pâle.

— Même pas !

— Dommage, soupire Laura.

Elles reprennent lentement leur ascension, double silhouette confuse éclairée par un rayon de lune.

— C'est mon anniversaire, dit Sophie, sans émotion.

Laura déboutonne sa veste.

— Tu veux goûter ton cadeau maintenant ?

Sophie embrasse la peau tiède et referme le vêtement.

— Pas tout de suite, je préfère te déguster en pleine lumière.

LA CLIENTE

Les deux fiancés revinrent le lendemain soir. Ils se déshabillèrent et attendirent dans la pénombre. Leurs initiatrices ne virent pas. Un peu déçus, ils firent l'amour, sur le billard, mais Josy ressentit du plaisir sans parvenir à l'orgasme. Bruno se servit de ses doigts et de sa langue, mais rien n'y fit, il ne retrouva pas les points brûlants enseignés la veille. Ils se rhabillèrent silencieusement et il accompagna la jeune femme dans la nuit glaciale. Il revint seul, les deux soirs suivants. Chaque fois, il s'en alla, le froid au ventre et le sexe douloureux. Le quatrième jour, il ferma la porte et déposa la clef sur le plateau parmi les croissants de ses deux maîtresses. Sophie l'empocha sans un regard vers le garçon, qui sentit des sanglots de frustration monter dans sa gorge.

Le sport n'est pas banni de l'école, mais les disciplines sont choisies afin de transcender la féminité. Point de football, ou même de basket, jugés trop virils ! Pas d'athlétisme ou de musculation, non plus. Par contre, on trouve, sur le domaine, trois courts de tennis, neuf trous de golf, une piscine chauffée, mais découverte, une salle de danse et une enceinte de squash, sport dont la violence a dû échapper aux redoutables enseignantes. Il y a peu d'adeptes, il est vrai, une dizaine de filles à peine se partage le parquet. Sophie est de celles-là. Laura l'accompagne pour compter

les points, encourager son amie et pour taper quelques balles, juste pour sentir la sueur et justifier la douche finale prise en commun. Elle n'a pas honte d'avouer que cette promiscuité des corps nus dans la chaleur moite l'excite et que la présence de Sophie exposée aux autres regards exacerbe ses sentiments. Marie Joséphine, fille d'un riche négociant français, fait partie du petit cercle. Elle est une des plus âgées de l'établissement. Avec ses membres trop courts, comme tassés sur eux-mêmes, elle a des allures de naine, des hanches puissantes, un peu de ventre et des seins tombants. Le visage est carré et osseux avec une bouche mince et un front haut. Seuls ses opulents cheveux châtain aux reflets cuivrés, longs et bouclés, sauvent l'ensemble de la laideur. Elle n'est pas dans le même cours que les deux amies et traîne dans son sillage une réputation de méchanceté. Sophie vient de la battre, haut la main, et cela l'a rendue furieuse. Elle se plante devant la brune et la harangue à haute voix

— Alors, la bougnoule, il te baise bien Nono ? .

Sophie hésite à relever l'insulte raciste et c'est Laura qui la sauve avec l'espoir d'être aussi choquante, si ce n'est plus.

— Et surtout, il encule divinement, susurre-t-elle, en plantant durement un doigt raidi très bas entre les fesses épaisses.

Marie-Jo s'écarte vivement de la caresse importune.

— Si tu veux l'essayer, on peut te le prêter, ajoute Sophie en avançant une main vers la poitrine de son adversaire, il adore peloter les gros nichons et défoncer les gros culs.

La fille recule, butant sur la blonde qui plaque ses mains sur les cuisses courtes.

— On devrait pouvoir s'entendre, conclut Laura en glissant un doigt vers les poils sombres.

Sophie s'est approchée et Marie-Jo se retrouve prise en sandwich, dans la chaleur troublante des corps. Les lèvres pleines de la brune, penchée vers elle, effleurent sa bouche mince et les mains de la blonde caressent le bas de son ventre avec trop de hardiesse. Laura souffle dans son oreille :

— Tu sais où se trouve la salle de billard. Ce soir, à minuit !

Le sexe de Sophie est contre son ventre et celui de Laura en haut de ses fesses, sa tête enfouie dans la poitrine de la brune. Elle murmure :

— Arrêtez, vous m'étouffez !

Un doigt vient de franchir la barrière de son intimité

— Tu n'es plus vierge, vilaine fille, proteste la blonde.

L'index remonte ; Marie-Jo ferme les yeux et pousse un gémissement étouffé.

— Tu viendras, vilaine fille, tu aimes les caresses et tu veux la grosse bite de notre Nono dans ton gros cul.

La fille rue des pieds et des mains et s'enfuit vers les vestiaires pendant que Laura lèche son doigt, lovée contre Sophie.

Pendant le service, la brune captura la main de l'aide-cuisinier pour la poser sur son ventre.

— Ce soir !

Le garçon fut heureux de cet ordre tellement attendu et voulut un instant laisser sa main là, sur la chair souple et chaude. Laura testa du bout des doigts la réponse écrite dans le pantalon

— C'est bon, tu peux le lâcher, il est à point.

Le serveur s'éloigna, l'œil vague. Au milieu de la salle, Marie-Jo regardait de tous ses yeux le manège des deux amies. Elle accrocha, elle aussi, le garçon, et testa à son

tour la rigidité retrouvée. Bruno, dans tous ses états, gagna à la hâte les toilettes pour contrôler la situation ; il aspergea son visage d'eau froide. Trois femelles brûlantes... Cette fois, il se vit perdu.

Lorsqu'il pousse la porte du salon, elles sont là, nues. Sophie à gauche juchée sur un tabouret, ses longues cuisses croisées, adossée au bar désert ; Laura à droite dans un fauteuil-club assise en un lotus érotique, le sexe rose entrouvert, les mains derrière la nuque ; la troisième, celle qui l'a tripoté également ce matin, sur une chaise droite, dans la pénombre, la tête penchée en avant, ses cheveux couvrant le haut de son corps, ses jambes trop courtes pendant dans le vide.

— Princesse, je te présente Bruno l'étalon, scande Laura sans bouger, montre-lui ton gros cigare, mon grand.

Le garçon s'exécute. Quand il est nu, le pénis dans un fragile équilibre entre repos et érection, la troisième fille sort de l'ombre. Bruno apprécie la plénitude de la poitrine dévoilée et la largeur des hanches. Son appétit monte d'un cran. Bien sûr, ses deux maîtresses sont sublimes et attirantes, mais celle-ci a un pouvoir animal qui transcende sa médiocrité. Même sans ce jeu pervers, il aurait envie de lui faire l'amour.

— La princesse voudrait être sodomisée. Tu es prêt Étalon, demande Laura, toujours immobile, puis à Marie-Jo, tu peux toucher Princesse, c'est de la belle viande, bien dure.

Cette fois, elle se lève et pose la main de la fille sur la verge tendue.

Marie-Jo n'avait connu que deux hommes dans sa courte vie sexuelle : un copain de son frère avec qui elle avait

longtemps joué au docteur et qui avait passé son diplôme le soir de ses quinze ans. Il l'avait déflorée de son minuscule instrument sans même lui retirer sa culotte et avait arrosé ses vêtements d'un sperme épais et malodorant. Ils n'avaient jamais plus joué au docteur. Elle l'avait rencontré l'an dernier par hasard, à Paris ; ils avaient fait l'amour dans une chambre d'hôtel minable et elle avait simulé pour se débarrasser de lui : son instrument n'avait pas grandi. Son deuxième amant, un ami de ses parents, élevait des chevaux. Il lui avait enseigné très jeune à monter, à dresser et à soigner. Elle était bonne élève et impressionnée par la stature de son professeur. Son rêve secret de petite fille était de l'épouser, malheureusement, il lui avait préféré une Nordique, mannequin, grande et belle. L'été dernier, l'hétaïre blonde retournée en Suède pour deux mois, Marie-Jo tenta sa chance. Elle se fit plus câline que d'habitude, passa plus de temps avec son mentor, s'habilla un peu plus sexy. Elle désespérait quand, au retour d'une promenade, l'étalon de son professeur revint excité d'avoir suivi de longues heures une jument en chaleur. Le sexe énorme tremblait entre ses jambes, la jeune fille entoura un instant le membre de ses deux mains, faisant courir ses doigts sur la peau tendue. Un bruit de vêtement dans son dos, un zip descendu en hâte, deux bras la soulevèrent et, tandis qu'elle se suspendait au pommeau de sa selle, elle fut sommairement déculottée et sentit une verge aussi raide que celle qu'elle caressait la pénétrer. L'étreinte malaisée dura peu, son séducteur s'assouvit sur ses cuisses avant qu'elle n'atteigne l'orgasme. Elle recueillit les dernières gouttes du bout de la langue et garda dans la main la verge mollissante. Plus tard, dans la chambre conjugale, elle put monter son fringant coursier et l'amener jusqu'au bout de sa jouissance.

Sans être de la taille du cheval, le pénis de Bruno est plus épais et plus long que ses deux autres connaissances. Elle décalotte et porte à ses lèvres le gland déjà suintant. Sous cette caresse impromptue, le garçon a failli s'abandonner, mais ces quelques semaines lui ont enseigné la patience et la retenue. Il prend la tête de la fille dans ses mains et lui enfonce sa verge dans la bouche, au risque de l'étouffer. Elle gémit, éructe, mais ne lâche pas un centimètre de sa prise. Les fesses larges et blanches font envie au garçon, il voudrait les toucher, les pétrir. Laura a parlé de sodomie, il connaît ce mot, c'est comme enfiler le petit bout, passer par-derrrière... La fille suce sa verge avec application, il a beaucoup de mal à se retenir, maintenant. La blonde vient à son aide.

— T'es venu pour le bouffer ou pour te faire enculer ?

La fille lèche une dernière fois le gland et se relève. Elle doit se hisser sur la pointe des pieds pour embrasser Bruno ; son baiser a un goût amer avec quelque chose d'animal. Laura se couche sur le billard, les fesses au ras du bord, les jambes pendantes.

— Allez, vient Princesse, ton matelas est prêt !

— Si tu crois que je vais me coucher sur toi, espèce de gouine, s'écrie Marie-Jo.

— Pas de matelas, pas d'étalon ! C'est une condition non négociable.

En maugréant, la fille s'allonge sur le corps blanc, ventre contre ventre, cuisses contre cuisses, sexe contre sexe ; les cheveux châains couvrant les cheveux blonds, les poils foncés se fondant dans les poils clairs. Laura joue des hanches jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement ajustées. Marie-Jo est un peu lourde, mais la chaleur et le souffle de la fille dans son oreille augmentent son désir. Elle place ses mains sur les hanches larges, écarte les cuisses, entraînant celles de Marie-Jo, prête à la manœuvre ; tout est paré.

Sophie enseigne silencieusement à son élève les caresses anales, du bout des doigts et du bout de la langue. Bruno, au comble de la convoitise, approche son visage et lèche lentement l'orifice brun, ajoutant de la salive, puis, de l'index, il éprouve l'élasticité ; la fille gémit. La langue, l'index, gémissement. Sophie, pendant ce temps, enduit la verge raidie du produit contre les gerçures qu'elle a dérobé à l'infirmerie. Elle n'a pas eu le temps de fouiller à la recherche de vaseline et espère que ça aura les mêmes vertus. Elle tend le tube au garçon qui aboute la canule à l'anus et presse, un flot de crème translucide reflue, qu'il étale fermement, s'attirant de nouveaux soupirs. Il joint le majeur à l'index pour faire pénétrer le produit à l'intérieur ; cette fois, un cri de surprise s'élève. Il réitère la manipulation, entrant et sortant les doigts jusqu'à ce que la fille émette une plainte basse continue ; elle est prête. Sophie se place derrière lui, plaque son corps. Il sent les cônes durs contre ses omoplates et la fourrure douce sur ses fesses. Elle guide la verge luisante vers l'anus et y introduit le gland. Marie-Jo a crié, Sophie pose ses mains sur les hanches du garçon et appuie fermement ; le pénis a pénétré. Marie-Jo redresse le buste et hurle. La verge est ressortie à demi, a failli refluer, mais plonge plus profondément encore. La fille est tétanisée, tout en elle est douleur, elle voudrait que ça s'arrête maintenant, elle refuse ce membre étranger à l'intérieur de ses entrailles, elle honnit le corps pâle qui lui sert de reposoir, elle abhorre cette cérémonie impie, ce viol consenti. Et puis soudain, presque à son insu, sa libido prend l'initiative, son bassin remue en cadence. Elle a toujours aussi mal, mais la révolte s'est apaisée, supplantée par cette envie contre nature. Laura est surprise par les mouvements de la fille, mais apprécie et les accompagne. Sophie guide la main du garçon vers les sexes emmêlés.

Il craint un instant ne pas pouvoir engager ses doigts, un soulèvement providentiel permet le passage. Le pouce atteint la cavité brûlante du vagin et l'index cherche le point sensible plus haut. Il reconnaît l'excroissance durcie au bout de son doigt et une autre, symétrique, sous son ongle. Les gémissements de souffrance sont maintenant mêlés de jouissance. Sophie imprime un mouvement brusque qui fait disparaître la verge entièrement. Avec ce pénis de substitution, c'est elle qui pénètre la fille et au travers d'elle, c'est Laura qu'elle pénètre. Elle accélère. Le râle sourd s'amplifie, elle sait que la douleur seule n'engendrera pas l'orgasme. Il est temps de modifier la position. La verge quitte l'anus et remplace le pouce aguicheur. La fille change de registre, ses halètements enflent, elle cherche la bouche de Laura, ses mains se crispent sur les épaules de la blonde, ses mouvements de hanches deviennent plus violents. Laura pousse un seul cri qui se prolonge. Le corps de Marie-Jo se soulève en un arc douloureux, les muscles de son vagin se resserrent, Bruno sent la fin proche et voudrait se retirer, mais il est prisonnier, il explose, déclenchant un séisme. La fille semble sur le point de se briser en deux et soudain, dans un hurlement étouffé, elle se détend, relâche tout et respire enfin. Le garçon se redresse. Il dépose un baiser sur chaque fesse en murmurant :

— Merci, Mademoiselle.

Laura se dégage en faisant basculer la masse inerte de Marie-Jo sur le côté. La fille tend ses mains au garçon, l'attire sur elle, l'embrasse goulûment. Il en profite pour peloter les seins lourds aux pointes encore hérissées. Laura console Sophie, seule perdante de la soirée en lui prédisant des caresses délicieuses dans la tiédeur de leur chambre, mais celle-ci exige ses récompenses sur le champ. Elle s'allonge au côté du couple enlacé comme Laura tout à l'heure et reçoit

les douceurs promises. La langue et les mains de la blonde virevoltent sur la peau brune, visitant dans le désordre chaque maison des plaisirs. Sophie ronronne, miaule, griffe la nuque et le dos de sa partenaire, avoue sa vision de l'avoir prise par personnes interposées, réclame encore plus de tendresse ; ses yeux se ferment, ses hanches battent la mesure.

— Moi aussi, je vais te pénétrer, ce sera merveilleux, murmure Laura entre deux baisers.

Elle tire Bruno de sa somnolence :

— Va te laver !

Il s'arrache des bras épais, fait couler l'eau dans l'évier du bar, utilise un reste de liquide vaisselle et revient la verge froide et contractée. Laura s'agenouille, prend le membre à pleines mains et le porte à sa bouche, le miracle s'opère comme chaque fois. Elle se place derrière lui et le pousse entre les cuisses ouvertes de Sophie. Le garçon ressent la même sensation du corps chaud dans son dos, des mains sur ses hanches, du souffle tiède sur sa nuque, de son sexe guidé vers la porte des délices. La brune est fébrile, les caresses ont cessé juste au moment où elle allait trouver son bonheur et soudain une émotion nouvelle la submerge. Elle ouvre les yeux et découvre la double silhouette au-dessus d'elle. En un instant de panique, elle revit l'étreinte de Nikos, violente, frustrante. Mais elle sait ce que prépare son amie, alors elle se détend. La blonde devine le sourire, l'abandon, elle pousse doucement la verge. La brune soupire. Relâchement, pression, soupir... La blonde impose le rythme ; le garçon laisse faire, prend la part qui lui revient. Il a conscience de n'être qu'un instrument, un godemiché humain, mais il n'est ni humilié, ni contrit. Ses maîtresses lui ont enseigné l'obéissance. Laura lit la progression du plaisir dans les yeux de Sophie, l'iris mauve disparaît peu à peu, mangé par la pupille qui se dilate ; il est temps d'accélérer. La brune gémit, le garçon halète. La

blonde sent son pseudo pénis se dresser entre les fesses du garçon. Marie-Jo sort de son coma pour se joindre au trio, couvrant Laura de ses formes abondantes, la blonde aime ce contact et le fait savoir d'un petit soupir. Sophie crie maintenant, l'iris est réduit à un mince anneau. Elle pompe du bassin réclamant son dû. Laura accélère, plus fort, plus vite, Marie-Jo l'encourage. Le garçon est ballotté entre les trois filles déchaînées, il sent l'orgasme venir, il ne respire plus, bande tous ses muscles, serre les fesses emprisonnant l'appendice de la blonde dont il prend soudain conscience. Laura crie, Sophie crie, Marie-Jo se presse fortement contre la blonde, broie ses hanches, baise sa nuque. Bruno ne peut plus attendre, il veut se retirer, mais, cette fois encore, la blonde l'en empêche, le retient au fond de la brune qui elle aussi tend son sexe vers lui. Alors, il éjacule et ils poussent ensemble le même long soupir d'extase. Laura l'arrache de son amie et se jette sur elle.

— Je t'ai fait l'amour, j'ai joui en toi, c'est ma semence qui est en toi.

Du plat de la main, elle couvre le sexe pour y emprisonner le sperme, elle lèche la sueur qui inonde le visage et la poitrine de Sophie qui murmure inlassablement :

— Merci mon amour, merci mon amour.

Bruno est happé par Marie-Jo qui déverse sur lui son trop-plein d'excitation.

Les deux amantes restèrent longtemps enlacées. Elles quittèrent le salon sans même se rhabiller et montèrent l'escalier dans leur nudité apaisée. Elles avaient confié la clef à Marie-Jo en lui souhaitant d'en faire bon usage. Au moment de refermer la porte, les prémisses bruyantes d'une nouvelle union éclatèrent et elles furent certaines que cet endroit demeurerait un temple d'amour.

LE SCANDALE

Fin février, une rumeur courut qu'une ou peut-être deux pensionnaires étaient enceintes. Certains bruits évoquaient des réunions nocturnes où de pauvres innocentes étaient déshonorées. La direction apeurée ignora les ragots avec dédain. Certaines langues se délièrent, parlant de garçons, puis d'hommes, mariés sans doute, s'étant constitué un harem de jeunes tendrons, en usant et en abusant à loisir.

Sophie et Laura n'entendirent rien, enfermées dans leur amour magnifié par les expériences ambiguës des mois passés, y ayant puisé paix et équilibre. La brune avait appris à plonger délicatement son long index au cœur de la blonde sans en abîmer le précieux hymen. Cette caresse, interdite jusqu'à présent, mais qu'un peu d'habileté et beaucoup d'application avaient rendue possible, complétait, avec bonheur, l'éventail des délices disponibles. L'accès à l'orgasme était devenu un acte inestimable, sérieux, une cérémonie sacrée à laquelle les deux prêtresses attribuaient un pouvoir quasi divin, bien loin des turpitudes triviales dans lesquelles leurs coreligionnaires se complaisaient. Quand elles s'endormaient enlacées, après l'amour, c'était encore de l'amour, comme le silence qui suit une pièce de Mozart est encore du Mozart.

Bruno avait perdu une grande partie de son acné et gagné un teint plombé de forçat. Devant la demande sans cesse croissante, il avait enrôlé des jeunes du village, ceux-là mêmes qui se moquaient précisément de sa solitude, et

était cogérant d'une entreprise florissante. Marie-Jo, dans la plus pure tradition familiale, avait décidé de commercialiser l'accès au salon et tarifé les prestations de ses esclaves. Elle participait parfois aux ébats, surtout quand la cliente était trop fébrile ou trop inexpérimentée, mais la plupart du temps, se contentait de tenir la caisse de son lupanar privé. Il y eut bien sûr quelques bavures et certaines filles eurent lieu de se plaindre, mais la plupart sortaient ravies et nombreuses étaient celles qui reprenaient rendez-vous. Bruno était promu grand maître de la sodomie, les autres s'étant révélés trop violents ou trop impulsifs. Toute exigence était satisfaite, ce qui valut au salon le surnom de Palais des Phantasmes. Un catalogue des spécialités était disponible sur simple requête et le personnel restait ouvert à toute proposition complémentaire. Malgré les rumeurs ou plutôt à cause d'elles et du spectre de la fermeture, les demandes redoublèrent autour de Pâques et l'abbé attaché à la maison dut faire des heures supplémentaires pour entendre les adolescentes en confession. Le saint homme s'en retourna contrit dans son ermitage pour s'abîmer en prière pour le salut de l'âme de ses jeunes paroissiennes. Mais, le secret sacerdotal aidant, il ne put mettre fin au trafic.

Mi-mai, l'administration de l'établissement ouvrit enfin les oreilles, à défaut des yeux, et diligenta une enquête interne. Marie-Jo, dont le corps massif s'était outrageusement arrondi, ne pouvait plus cacher son état. Elle partageait son calvaire avec une adolescente de première année, petit être souffreteux au ventre déformé. Les professeurs posèrent des questions et reçurent quelques réponses : un endroit, des pseudonymes, des pratiques, des chiffres. La directrice sentit un vent de scandale souffler sur son institut, mettant en péril un siècle d'éducation élitiste. Elle

pensa même exclure les deux filles enceintes, barricader leur lieu de rendez-vous et tout oublier. L'annonce muette de deux autres heureux événements en devenir lui fit perdre patience et mesurer l'étendue de son malheur. Les quatre malades —le terme a été prononcé— furent questionnées sévèrement et menacées de représailles. La plus jeune avoua tout et l'édifice s'écroula. Il n'y eut pas de vrai procès. La directrice manda, à titre privé, une juge cantonale, ancienne pensionnaire de l'école, qui improvisa un tribunal dans le grand amphithéâtre. Il s'y déroula un drame en plusieurs actes. La dénonciatrice en fut exemptée et rendue à sa famille pour entrer d'urgence dans une maison de repos discrète. À la faveur de ces huis clos solennels, il fut révélé et oublié beaucoup. Plus de soixante jeunes filles avaient perdu leur virginité dans l'affaire, la moitié prétendument violée, les autres se disant abusées et victimes de jeux qu'elles avaient pensés innocents. La juge fit semblant de le croire parfois, mais eut des moments de mauvaise humeur face à tant de mauvaise foi. On fit payer les suborneurs et la sous-maîtresse vénale. Bruno en sortit presque indemne. Au vu de son âge, il fut considéré presque comme un martyr, chassé de son emploi, mais réembauché dans un institut pour garçons. Marie-Jo resta muette. Elle refusa de révéler comment elle s'était procuré la clef, d'où lui était venue l'idée et qui avait recruté ses boys. Elle quitta l'établissement la tête haute et le ventre en avant.

Les deux amantes murées dans leur tour d'ivoire garnie de satin suivirent les débats distraitement. Elles remercièrent leur esclave dans l'arrière-cuisine, près du sac de farine qui lui avait si souvent servi de couche, la brune prêtant ses mains et la blonde, sa bouche, pour une ultime caresse, puis lui dirent adieu pour toujours. Elles n'eurent aucun mot pour Marie-Jo. Un fossé infranchissable s'était creusé

le jour où elle avait accepté la clef. Le salon avait eu deux usages : celui des deux amantes et de leurs jeux cruels et celui de l'amour vénal. Mimi, dans sa cage de verre, ne vécut pas pendant les deux semaines que durèrent les auditions. Chaque fois que la magistrate passait près d'elle, son cœur s'arrêtait. Elle avait jeté la clef chromée dans l'étang et prétendrait ne rien savoir de sa disparition, mais elle avait peur de se trahir. Fort heureusement, on ne lui demanda rien.

Après le départ de la juge, les deux filles vinrent la remercier un matin, vêtues de chemises translucides. Elle ferma sa porte et leur cria de ne pas s'approcher. Elles posèrent deux baisers de buée sur la vitre froide et firent demi-tour dans un frou-frou soyeux. La standardiste regarda les croupes ondulantes s'éloigner, un poignard au fond du cœur et un nœud au creux de son ventre.

LES VACANCES

Mi-juin, la tension était retombée. Les survivantes des purges avaient repris le chemin du savoir avec conviction et assiduité. Laura interprétait à la perfection la *Lettre à Élise*, deux ou trois *Nocturnes* de Chopin et la *Valse-Minute*. Sophie l'accompagnait parfois au violon, les yeux mi-clos et les lèvres entrouvertes. Car pour elles, tout n'était plus qu'amour : dormir, se laver, courir, jouer de la musique ou bien sûr étudier.

Maureen n'avait donné aucun signe de vie depuis l'été dernier et le diplomate syrien était en mission auprès de l'ONU à New York. Laura demanda à la Comtesse d'inviter son amie esseulée. La vieille aristocrate accepta, bien sûr, l'appartenance à l'institut excusant tout, même le métissage dont était issue Sophie. Les deux filles s'envolèrent donc vers la grande bastide au milieu des vignes. Laura fit les honneurs de sa chambre. Elles y traînèrent en riant un lit étroit qu'elles nommèrent alibi et s'aimèrent au chant des cigales. En fin d'après-midi, elles grimpèrent jusqu'à la tour. Le chantier était abandonné. Laura émue, avoua sa passion pour Jan, conta les soirées passées en ces lieux, les retours câlins et demanda pardon à sa compagne. Sophie l'étendit sur l'herbe sèche et lui donna l'absolution des doigts et de la langue ; la blonde la remercia dans le même langage. Le soleil déployait son ombre rouge et un cabriolet montait l'étroite route sinueuse en contrebas.

Divine descendit de la voiture, aidée par son nouveau fiancé, élégant trentenaire, sportif, la calvitie aristocratique, habillé de blanc et chaussé de chevreau. La jeune femme regarda les deux filles s'approcher main dans la main avec un sourire amusé. Aussi blonde et svelte que sa nièce, elle portait une minijupe frisant l'indécence et une chemise nouée sous la poitrine. Laura entraîna sa compagne. Les deux parentes s'embrassèrent pendant que l'homme se délectait des courbes graciles des deux adolescentes. Laura présenta Sophie, Divine présenta Édouard, tous quatre se congratulèrent, le fiancé en profitant pour laisser ses mains suivre leur destin. Laura détesta ces privautés et Sophie chercha la vengeance appropriée pour son amante et son double. La cloche du dîner tinta et la Comtesse s'avança sur le perron pour les inviter à se préparer promptement. Pendant que le majordome montait les bagages vers la chambre bleue, la brune déroba et jeta un luxueux attaché-case, décoré d'un grand E immodeste, dans les buissons fournis du jardin anglais. La blonde gloussa en déposant un baiser furtif sur les lèvres rieuses, Divine se retourna et cligna de l'œil, complice.

La vieille aristocrate exige de ses invités une tenue correcte pour dîner à sa table. Divine a échangé sa mini provocante contre une longue jupe de foulard serrée sur sa taille fine et un court corsage de tulle noir dont le tissu léger transcende sa poitrine arrondie. À ses côtés, Édouard arbore un smoking sobre, agrémenté d'un œillet écarlate prélevé dans le carré des hommes. Face à Divine, Sophie a passé une robe écrue longue, étroite, ouverte sur la cuisse gauche jusqu'à la hanche et dont le bustier échancré jusqu'à la naissance des seins est clos sur le dos de quatre lanières de cuir. Laura est la plus sage avec une jupe vague effaçant

ses formes et un pull sans manches en cachemire brodé d'or, trop ample pour l'imagination de son vis à vis. Au bout de la table, la Comtesse, encore svelte, est moulée dans un fourreau cramoisi à petites manches, fermé au cou par un clip de rubis. Les deux blondes ont orné leurs yeux bleus d'un fin trait violet et peint leurs lèvres du même rouge éclatant. La brune a affûté son regard pervenche d'un peu de khôl et éclairé sa bouche de rose nacré. La vieille dame arbore un maquillage discret destiné à apaiser ses rides. Aucune ne porte de parfum et la capiteuse eau de toilette d'Édouard sonne faux.

Le majordome passe les plats dans un silence seulement troublé par le bruit des couverts et les cris d'oiseaux nocturnes dans la garrigue. L'homme ne cesse de fixer les jeunes filles, allant de l'une à l'autre, essayant d'imaginer les rondeurs de Laura, s'attachant au décolleté de Sophie. Il a laissé tomber deux fois sa serviette ; la première fois, le serviteur la lui a restituée, sa deuxième tentative lui a permis d'admirer la jambe gauche de la brune échappée du tissu écru, il lui a même semblé discerner quelque parcelle de dentelle noire. Il a aussi aperçu un peu de Laura qui a opportunément desserré les genoux. Maigre provende pour un geste qui lui attire le mépris de sa compagne et un regard désapprobateur de la maîtresse de maison. Sophie est fascinée par Divine, copie mature de son amante. Elle voit ce qu'elle a deviné chez Laura : les épaules rondes, le visage ovale, les petits seins pommés, les lèvres pleines. Elle voudrait goûter ce corps et pouvoir le comparer à celui de son aimée. A-t-elle, comme la nièce, ce si charmant défaut anatomique ; est-elle capable des mêmes abandons ? Les deux blondes s'observent : l'aînée cherche dans la cadette ce qu'elle a été, la cadette ce qu'elle va devenir. Laura guette Sophie à la dérobée, le regard mauve glisse sur le

tulle sombre, sur la gorge, le cou, le visage, fixe les yeux de lapis-lazuli, puis redescend vers la taille. La désire-t-elle ? Divine contemple la brune ; elle la trouve très belle. Elle a ressenti de l'admiration, de la curiosité, de l'amour surtout, mais pas pour elle, pour une esquisse d'elle. Elle scrute les deux adolescentes. C'est clair, comment a-t-elle pu croire un seul instant qu'elles n'étaient qu'amies. Elle, également, laisse tomber sa serviette et ce qu'elle voit achève de la convaincre : une main pâle est posée à plat sur la cuisse sombre. Jusqu'où sont-elles allées ? Son instinct lui souffle « jusqu'au bout, bien sûr ! » Elle a discerné en Laura la fougue qui l'habitait autrefois et aussi un peu de la perversité de sa sœur aînée, prête à tout pour séduire, scandaleuse, exhibitionniste, impudique. Sa nièce est-elle déjà tout ça ? Elle sonde les yeux clairs et y décèle un feu ardent, une lueur sauvage. Angélique, malgré son nom, avait ce regard-là lorsqu'elle convoitait un homme ou une femme ou un bijou, ce même sourire carnassier quand elle s'apprêtait à commettre un méfait. Divine voudrait plaindre Sophie, mais devine la même violence dans les iris mauves. Elles sont amantes, Divine le sait, maintenant, comme elle sait que les deux filles ont déjà semé la souffrance autour d'elles. Elle les envie, elle voudrait vivre leur aventure, elle voudrait devenir elles, mais elle n'est que la projection de sa nièce. Les deux adolescentes regardent la jeune femme qui leur sourit et qui murmure silencieusement.

— Vous êtes superbes, le monde vous appartient.

Sophie allonge ses jambes et capture une cheville délicate. Divine se laisse faire, un pied nu caresse son mollet, longuement, refoule les foulards, bouscule ses genoux, la jeune femme intriguée et troublée ouvre docilement les cuisses. Le pied inquisiteur glisse lentement sur le nylon, rencontre la peau tiède près de l'aîne, s'y attarde un peu, des

orteils préhensiles écartent délicieusement son slip brésilien et un pouce appuie fermement sur le haut de son sexe. Elle réprime un gémissement, le pouce dépourvu d'ongle pèse sur la vulve, suit le sillon et le parcourt de haut en bas. Cette fois un soupir lui a échappé, son fiancé et sa tante se tournent vers elle ; elle s'excuse d'un sourire. L'orteil caressant s'est immobilisé à l'entrée du vagin, elle le sent prêt à pénétrer, le voudrait, mais supplie, du regard, la brune, de cesser de la tourmenter. Le pouce attend, impassible, mais impatient. La jeune femme bascule légèrement le bassin en espérant que son buste ne trahit rien, l'indiscret trouve la voie libre, s'insinue en territoire inconnu et progresse lentement. Cette fois, le hoquet étouffé a fait sursauter tous les convives. Divine ferme les yeux, savoure cet instant, un peu haletante. Les deux filles sourient de toutes leurs dents. Laura a senti la cuisse de son amie se déplier, elle a compris dans quel dessein. Elle a vu le visage de sa tante se figer, son regard vaciller, elle a deviné le premier cri et attendu le second, elle a glissé sa main gauche sous la robe de la brune et cherché les poils soyeux et humides et elle a immobilisé sa main dans la chaleur, pendant que la suppliciée, livide, crispe ses mâchoires pour ne pas hurler. La cuisse s'est repliée, Divine remercie du regard, sa respiration redevient aisée, c'est la première fois qu'elle désire une fille, non deux filles. Soudain, son brillant fiancé, même généreusement doté et équipé par Dame Nature, lui semble fade, inconsistant. Le regard machiste qu'il pose sur les autres femmes la dégoûte, sa façon de la peloter ou de la monter sans imagination lui répugne. Elle lui jette un œil courroucé qu'il ne comprend pas. Elle replonge ses yeux dans le regard mauve et dans les yeux clairs, elle y décèle une promesse, en envoie une. Elle ne se souvient pas d'avoir mangé ou bu.

Le majordome silencieux dessert la table. Selon l'étiquette, les conversations peuvent commencer. La comtesse interroge Édouard : son état, sa famille, ses espérances, ses intentions. Le jeune homme répond poliment ; il est du sérail et connaît les usages. La vieille aristocrate se moque du métier d'agent de change, apprécie ses origines armoriées, guigne la propriété solognote, est rassurée de ses sentiments sincères. Tout n'est que verbiage et mensonges, la dame le sait, il le sait. Divine n'a aucun bien en propre, le titre nobiliaire est à trois générations d'elle, elle a usé plus de prétendants que de paires de chaussures depuis sa sortie du pensionnat et cette amourette est sur le point d'échouer, comme les autres. C'est au tour de Sophie, qu'elle s'obstine à appeler Safireh, de monter sur le gril. La jeune fille n'hésite pas à magnifier sa mère, la faisant martyre de la lutte catholique, pourchassée par d'impies huguenots, passant sous silence son rôle de repos du guerrier. Elle promet son père vice-ambassadeur à l'ONU, et vante sa foi chrétienne maronite, alors qu'il ne s'est converti que pour plaire à sa femme ; s'invente des parentés prestigieuses. Bien que sceptique, la vieille dame accueille avec joie l'annonce de cette chrétienté qui transforme la mauresque en héritière des Croisés. Sa famille a défendu le Saint-Sépulcre et, peut-être, cette fille est-elle une lointaine descendante de Robert, de Thècle ou d'Enguerrand, morts tous trois en Terre sainte. Bon sang ne saurait mentir, elle reconnaît cette orientale comme sa pupille et décide de lui rendre sur le champ son prénom francisé. Laura rit sous cape, Divine hésite entre la crédulité et l'ironie. Édouard, malgré son eau de toilette griffée, son portefeuille d'action et sa voiture allemande, se sent rejeté du cercle familial recréé par la magie de l'exotisme. Laura est interrogée sur ses études, qu'elle prétend parfaites, proposant même d'interpréter une

sonate. Le piano du salon de musique est désaccordé depuis des lustres, la Comtesse, rassurée, décline l'offre. Divine décrit, distraitement, les expositions qui défilent dans la galerie d'art dont elle est gérante. La fraîcheur de la nuit pénètre par la porte-fenêtre. La vieille dame frissonne et sonne l'heure de la retraite. Les fiancés s'éclipsent, visiblement en froid. Les filles profitent du calme nocturne, enlacées sur la balancelle. Sophie a ôté sa robe, offrant son corps à la brise venue de la mer ; Laura a retiré sa jupe et laisse pendre ses jambes de ballerine. Chacune savoure le moment où leurs mains vont explorer leur peau tiède et prolonge l'attente. Un fracas de voix éclate au-dessus d'elles. La fenêtre ouverte de la chambre bleue retentit de protestations masculines et de reproches féminins ; des mots fusent : « Attaché-case... pauvre type... agenda important... macho... salope... impuissant ». Une gifle a résonné. Les filles retiennent leur souffle ; des sanglots sonores, une porte qui claque, des pas pressés qui descendent l'escalier de pierre ; une silhouette frêle en déshabillé de soie. Divine entre à pas feutrés sur la terrasse, un doigt sur les lèvres, et se blottit près des deux filles sur la balancelle ; des mains s'égarant, des bouches se trouvent, Divine cherche à tâtons le long orteil dépourvu d'ongle.

— Un accident quand j'avais six ans, précise Sophie, j'ai mis mon pied dans un broyeur à céréales, mon père m'a jeté dans sa voiture et m'a emmenée jusqu'au Liban chez un ami chirurgien. Jamais un douanier n'a laissé sortir quelqu'un de Syrie aussi vite, l'ongle n'a jamais repoussé et il est un peu désarticulé.

Divine porte l'orteil à sa bouche et le traite comme un sexe, lissant le pied et tétant le pouce.

— Il faudra recommencer, implore-t-elle, mais pas devant ma tante.

Laura murmure dans son oreille :

— C'est justement pour ça qu'on met des nappes longues ! J'ai même cru que tu allais jouer.

— Je crois que j'ai joué, un tout petit peu, souffle la jeune femme.

La main de Laura soulève la nuisette et trouve les globes couronnés d'ocre rose qu'elle presse contre ses lèvres.

— Tu étais comment à mon âge ?

Divine frôle les petits cônes fermes sous le pull.

— Comme toi, ma chérie, aussi plate et excitante que toi.

— Avoir envie de sa tante, est-ce de l'inceste ?

— Sans doute tout autant que désirer sa nièce, je suppose.

Leurs bouches se joignent au moment où Sophie, assise en tailleur à leurs pieds, les pénètre de ses doigts fuselés. La fenêtre se referme en grinçant au premier étage, les deux blondes râlent sur la balancelle, pendant que la brune trouve le point G de chacune et découvre au bout de sa langue à quel point les parentes sont identiques. Le même pseudo pénis se dresse au-dessus des sexes renflés de la tante et de la nièce. Sophie regrette de n'avoir qu'une seule bouche à leur consacrer.

Une porte claque, une voiture fait crisser le gravier de la cour. Un coup d'accélérateur, l'aboiement rageur d'un six cylindres déchire le silence en même temps que deux cris d'extase. Les blondes étendent la brune sur la céramique encore chaude et se la partagent.

LA FIN DE L'ENFANCE

Divine passa deux semaines enchanteresses, en dehors du temps, en dehors de la vie, partageant l'univers étrange des deux filles, leurs jeux amoureux, jouissant de leur passion et profitant de sa position de jumelle de l'une et espérance de l'autre. Ce furent quinze longs jours et quinze très longues nuits dans la chambre bleue où elles avaient traîné deux lits de camp, nommés alibi et faux-semblant, qui restèrent pliés contre le mur. La Comtesse ne s'étonnait plus des hoquets de sa nièce ou des airs absents des deux adolescentes. Elle avait même dérogé aux règles sacro-saintes de la tenue stricte pour le dîner, tolérant les présumées jupes de Ludivine, les soi-disant shorts de Safireh et les curieuses fantaisies vestimentaires vaporeuses ou transparentes de Laura.

Le matin, elles se prélassent, à midi, elles avalent une crudité et courent vers les vignes. Près de la tour abandonnée, elles trouvent une herbe sèche et odorante sur laquelle il fait bon se rouler nu. Elles vont se baigner dans l'étang en bas de la propriété. La proximité du mur d'enceinte et les voix qui s'élèvent parfois, toutes proches, les excitent et leur font apprécier le frisson de l'interdit. Le soir, elles se réfugient sur la terrasse, s'aimant, se caressant, se confiant des secrets. Divine est intarissable sur ses expériences amoureuses. Les adolescentes s'étonnent

de ne pas l'entendre parler de pratiques homosexuelles. La jeune femme se dit attirée exclusivement par les hommes et consentir cette parenthèse effrénée par désir d'elles. Elle raconte aussi sa sœur. Laura est avide de ces révélations. Elle apprend que sa mère a eu de nombreux amants ou amantes avant et après son mariage, que son père n'était pas exempt de turpitudes et qu'il leur arrivait de se livrer aux jeux de l'amour avec d'autres couples. Angélique avait même avoué à Divine son incertitude quant à la paternité de son mari.

Laura encaissa le coup. Après tout, elle n'avait jamais été proche de ses parents et elle s'expliquait mieux la froideur de son père. Ces récits la soudèrent encore plus à son amie. La troisième semaine, Divine fut conduite à l'aéroport dans le break noir du majordome. Elle avait refusé que les filles l'accompagnent. Elles s'étaient étreintes une dernière fois en bas du perron, se serrant fort, en promettant de se revoir bientôt. Elles savaient toutes les trois que l'espoir était trop ténu et que la jeune femme reprendrait le cours de ses amours interrompues par cet intermède torride avec Édouard ou un autre brillant jeune homme distingué.

Après le départ de leur tendre amie, les deux amantes retrouvèrent leur vie. Elles firent de fréquentes visites dans la malle de la sulfureuse Angélique, y trouvant des lectures stimulantes, enrichissantes ou perturbantes. Un certain nombre d'ouvrages parlait de violences parfois consenties, parfois imposées. Un livre était annoté d'une petite écriture pointue. La dédicace stupéfia Laura « *A mon délicieux ange blond, ce livre du démon* » c'était signé Frédéric, le prénom de son père. Des commentaires en rouge ponctuaient la marge : « essayé... fait... c'est bon... j'ai aimé... encore... deux fois... meilleur avec une fille... à trois... ». Laura ne

lisait que les mots sanglants, pas les paragraphes auxquels ils étaient associés. Sophie regardait par-dessus son épaule, les mains crispées sur son ventre. La blonde referma le volume avant d'atteindre la moitié. La boule d'angoisse était revenue, douloureuse. Elle saisit les poignets de sa compagne pour amener les mains plus bas, au creux de ses cuisses et elle frissonna. La brune baisa sa nuque en distillant des mots tendres jusqu'à ce que la crise passe. Laura rangea le livre au fond de la malle, empilant d'autres ouvrages au dessus en sachant au fond d'elle-même qu'elle viendrait rechercher le testament de l'ange déchu.

Trois jours avant la rentrée, elles atterrirent sous un ciel pluvieux qui sentait déjà l'automne. Elles attendirent dans le salon de lecture la montée de leurs bagages. L'institut se remettait lentement du séisme qui l'avait secoué au printemps, Bruno avait été remplacé en salle pour une fille ronde et rougeaude. Elles ne pourraient plus pratiquer leur jeu de séduction. Il ne restait que Michelle qui tremblait chaque fois qu'elles approchaient de sa cage de verre. Elles résolurent d'attendre encore avant d'en faire un jouet. Elles retrouvèrent leurs habitudes dans les chambres contiguës : Sophie froissait la couverture, se roulait sur le lit, laissait couler un peu de savon et beaucoup d'eau, inondant le carrelage de gouttelettes blanches, passait sa chemise de nuit, puis entraît silencieusement chez Laura, déjà blottie nue sous le drap bien tiré. La blonde regardait la brune se dénuder avec des gestes lents et l'accueillait dans son lit. Elles ne faisaient plus l'amour chaque soir, mais avaient trouvé une sérénité de couple faite de tendresse et d'écoute. Quand elles s'aimaient, c'était avec intensité, n'employant pas les recettes éprouvées menant à l'orgasme, mais cherchant leur jouissance dans l'esprit autant que dans le corps. C'était à la fois plus langoureux et plus violent, ce paradoxe

exaspérant leurs sens. Elles sortaient de ces expériences exténuées, fourbues, vidées, leur être tout entier réclamant grâce et repos. Venait ensuite le temps de la tendresse, les douces caresses dérobées, les baisers volés, le contact des peaux soyeuses, l'emmêlement des cheveux, le frôlement des mains, l'étreinte de l'assoupissement, le souffle apaisé sur la nuque abandonnée.

Elles abordèrent cette dernière année d'école avec l'esprit libre et consacrèrent une bonne partie de leur énergie à satisfaire leurs professeurs. Dans l'ensemble, les incidents de l'année passée avaient motivé l'équipe scolaire qui guettait le moindre changement d'humeur des jeunes filles. Nul, pourtant, ne fut étonné de la nouvelle assiduité de Sophie et Laura, contrastant avec leur nonchalance des années précédentes. Tout le monde n'eut qu'à se féliciter d'elles.

Cette période bénie dura jusqu'en juin. Les filles avaient réussi les premiers examens et se sentaient à l'aise pour aller jusqu'au bout, endosser la toge et coiffer la toque le premier jour de l'été. Cette quiétude fit ressurgir des désirs anciens. Laura avait achevé de devenir une femme, son corps s'était transformé, arrondissant ses seins, affermissant sa croupe, affinant les traits de son visage et épaississant la crinière de son pubis. Sophie, plus mature, appréciait que son amante ait gagné sa pleine féminité et lui offre tout ce qu'elle avait adoré chez Divine pendant les quinze jours de folie. Elles avaient lu ensemble le livre-testament d'Angélique, textes en commentaires, et en avaient été troublées. Une période d'étreintes fiévreuses, exemptes d'amour, mais privilégiant le sexe jusqu'à l'asthénie et l'épuisement, avait suivi cette lecture. Elles s'éveillèrent de ce cauchemar, plus unies encore et avec l'appétit aiguisé. Elles avaient peu fréquenté l'ancre d'Olga, cette année. Leur vieille complice avait compris que les études comptaient plus que la rigolade, mais regretté la

fraîcheur au goût acidulé qu'elles apportaient. Elles décidèrent de prendre une dernière fois le car du mercredi.

La banquette du fond est déjà occupée par une silhouette frêle aux cheveux roux, penchée sur un roman. Les deux amies s'assoient de part et d'autre.

— Bonjour, Michelle, tu viens avec nous ? murmure Laura.

La standardiste lève les yeux et se sent perdue. D'autres pensionnaires montent, choisissant les sièges à l'avant. Les accompagnatrices saluent Michelle de loin et s'installent. La rousse ne bouge plus. Bien sûr, l'affaire est enterrée, elle n'a jamais été citée, mais la disparition de la clef plane encore et les deux perverses pourraient décider de parler si elle se montrait indocile. Elle a toujours été dominée : par son père qui la battait, par sa mère qui la traitait d'idiote, par son premier flirt, qui, un soir de beuverie, l'avait livrée à des amis, par son mari qui la méprisait et la trompait au vu et au su de tous, la couvrant de ridicule. Elle avait trouvé un moment de paix avec Yolanda, même si les pratiques de celle-ci étaient parfois brutales. Enfin, elle s'était enfuie, refaisant sa vie, seule, dans ce collège d'un autre âge. Elle avait compris ses véritables penchants en réalisant l'effet que produisaient les jeunes filles sur son esprit fragile. Il lui suffisait de résister à la tentation. C'est ce qu'elle avait fait, jusqu'à ce que sa route croise celle de Laura. Les quelques caresses de l'adolescente l'avaient incendiée et depuis, son cœur brûlait.

Elle sent le corps tiède de la blonde, pressé contre son flanc, la brune saisit son livre et lit le titre :

— *Les amitiés particulières...* Très prémonitoire, souffle-t-elle.

Laura approche sa main, lui frôle la cuisse ; Michelle sursaute, électrisée. La main se pose sur son ventre, descend, atteint son entrejambe, s'arrête, remonte, puis glisse sous l'élastique de son pantalon de jogging, s'insinue sous sa culotte de coton. La rousse rentre le ventre instinctivement. Les doigts tendus sont sur sa chair nue, rampent, s'attardent près de son pubis ; elle craint de mourir si l'index dressé avance encore. Sophie tient le livre en écran et surveille, du coin de l'œil, la manœuvre de Laura, Michelle attend. Le doigt immobile, reste au bord de la vulve, niché dans ses poils. Elle sent le désir la gagner, en même temps que la honte. Elle est perdue, elle va crier, elle le sait. La progression reprend, l'index trouve l'entrée des lèvres, les écarte, atteint le bas de la vulve. Elle tourne la tête vers sa tortionnaire pour étouffer un gémissement. Le doigt en crochet revient le long de la muqueuse devenue humide, découvre le clitoris et appuie fermement. Elle cache son visage dans les longs cheveux blonds et crie silencieusement, les yeux fermés. Une autre main, plus grande, remonte sous son pull. Ses seins sont trop minuscules pour justifier un soutien-gorge, les pointes délicates sont dressées, deux doigts pincet le téton droit, puis le gauche, entourent lentement le mamelon ; elle frissonne, une vague de chaleur la traverse. Elle ne doit surtout pas hurler, elle se mord les lèvres pour se bâillonner, son ventre est agité de secousses douloureuses. L'index semble vibrer, quitte le bouton sensible, descend plus bas, pénètre en elle et bouge. Il y a si longtemps que même ses propres doigts n'ont pas frôlé cet endroit ! Cette caresse est la dernière qu'elle puisse supporter, elle se raidit, retenant son souffle, le froid la submerge, elle se sent glacée jusqu'aux os, puis la chaleur revient, plus ardente, inondant ses entrailles, abattant ses ultimes défenses : elle jouit silencieusement dans l'odeur de

shampooing de la blonde et de sa propre sueur. L'organique fait brusquement écho au psychique. Son ventre douloureux est agité de soubresauts, un sang chaud sourd entre les doigts de Laura. Michelle se rajuste précipitamment, saisit son sac et se rue vers les toilettes du car en bredouillant :

— Pardon, excusez-moi !

Laura s'essuie avec un mouchoir de papier qu'elle roule en boule dans le cendrier. Sophie pose sa main encore tiède sous le sein gauche de son amie, le cœur bat lentement, aussi paisible que le sourire de la blonde.

L'EXODE

*Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière.*

*Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ;
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.*

*Les poètes, devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études ;*

*Car j'ai pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !*

Charles BAUDELAIRE (La beauté in Les Fleurs du mal)

L'ENVOL

Elles paradèrent dans le parc, le jour de l'été, en toge et en toque brandissant l'inutile et prestigieux parchemin, puis s'envolèrent vers la bastide en espérant y retrouver leur complice. Laura voulait tant montrer à Divine comme elle lui ressemblait maintenant avec les parures de sa féminité et ses rondeurs toutes neuves. Mais la jeune femme ne vint pas, retenue à Paris par une exposition et un nouveau prétendant. Les deux amies se consolèrent de cette déception sur la céramique chaude. Cet été fut comme le précédent empli de leur amour tendre et fougueux, sucré et acide.

Septembre allait apporter la séparation, la vie serait fatale à ces sentiments trop forts, trop impérieux. Le diplomate avait trouvé un poste pour Sophie dans une agence de l'ONU. Laura s'était résignée à accepter la place de demoiselle de compagnie auprès de sa tante, en attendant mieux. Le dernier soir fut tout de ferveur et de serments. La blonde offrit sa virginité en gage d'amour à la brune qui l'épargna pour les mêmes raisons. Elles se jurèrent de s'écrire chaque jour, de se raconter leurs joies, leurs peines. Elles se jurèrent de se revoir très bientôt. Elles se jurèrent fidélité. Elles se firent toutes ces promesses, les larmes au bord des yeux, bouches mêlées en un ultime baiser qui dura une nuit.

Elles prirent le même avion pour Orly où, dans le bruit des réacteurs, le brouhaha des annonces et de la foule, elles communièrent en une longue étreinte qui les libérait de

l'enfance. Sophie s'enfuit sans se retourner vers la navette de Roissy, Laura regarda le couloir encore longtemps après que son amie eut disparu. Elle s'effondra dans le taxi qui la conduisait chez Divine.

L'orage qui grondait éclate quand la voiture quitte le boulevard Saint-Michel pour s'engouffrer dans les ruelles du Quartier Latin. Des trombes d'eau balayent la façade de la galerie, près de Saint-Séverin. Le chauffeur arrache la valise du coffre, la dépose en hâte sous l'auvent de verre et Laura ouvre la porte du magasin déclenchant un tonnerre de clochettes. Une dame âgée, peinte et habillée de couleur vive l'accueille en souriant :

— Bonjour, Mademoiselle, que puis-je faire pour vous ?

Elle a un petit air surpris devant la valise dégoulinante qui gît sur le seuil.

— Je sais, reprend-elle, vous êtes Laura. Ludivine m'a annoncé votre visite. Dieu, que vous lui ressemblez ! Asseyez-vous, je vais la prévenir.

Elle décroche un antique téléphone blanc et or et murmure quelques mots, pendant que Laura parcourt la galerie. Sur des chevalets d'inox et de verre trônent des photos au format proche du poster sur un seul sujet : les sexes. Des sexes d'hommes, de toute taille ou couleur, au repos ou à des stades d'érection divers ; des sexes de femmes velus, glabres, colorés, ouverts, dissimulés derrière une main, agrémentés d'une fleur, percés d'acier, enrichis de pierres précieuses. Laura admire ces images sous le regard amusé de la vieille dame.

— L'exposition s'intitule : l'origine du monde, claironnette-elle, comme la toile de Courbet.

Des talons aiguilles descendent l'escalier. Elle s'est arrêtée devant une des photos : une peau blanche, un sexe blond

pâle, entrouvert, un doigt blanc posé au-dessus, l'ongle carmin désignant le clitoris peint en rouge vif, légèrement dressé. Des mains caressantes ensèrent la taille de Laura, un parfum sucré riche en vanille, une voix douce dans son oreille.

— Tu m'as reconnue ?

Laura se tourne lentement et lève son visage vers sa tante. Elles s'embrassent légèrement sur la bouche.

— Greta, vous avez une nouvelle admiratrice, clame Divine en se tournant vers l'entrée. Laura, je te présente Madame Greta Schmidt, plasticienne néo-réaliste.

Laura peine à imaginer cette veille dame, un peu guindée, penchée sur des corps nus, sa trousse de maquillage d'une main et sa caméra de l'autre, racontant des histoires salaces où montrant son anatomie aux jeunes hommes pour leur faire prendre la pause. La photographe rit de sa surprise et murmure, comme si elle avait deviné l'interrogation de la jeune fille.

— Pour les garçons, j'ai une assistante, très sexy et entièrement dévouée.

L'orage balaye toujours la rue déserte, un voile gris est tombé sur Paris. Greta regarde sa montre.

— Sept heures. Avec ce temps, il ne viendra plus personne ! Je vous laisse à vos retrouvailles, mes chères, à demain.

Divine accompagne la vieille artiste jusqu'au seuil, ferme les verrous, et clôt la grille de fer. Elle attend le déclic, puis court vers sa nièce plantée devant la photo.

— Enfin seules ! Montons dans l'appartement.

Elle pousse Laura dans l'escalier, lui fait traverser le bureau et franchir une porte dissimulée derrière une tenture. La galerie et le reste de l'immeuble appartiennent à la Comtesse. Une partie du salaire de Divine est constituée

par le gîte gratuit. La jeune femme fait les honneurs de son home : un vaste salon aux fauteuils pêche, un coin salle à manger pour six personnes, une minuscule cuisine attenante, un dressing et au fond, une immense chambre meublée d'une coiffeuse et d'un lit circulaire gigantesque, recouvert d'un duvet de satin pourpre se reflétant dans un miroir rond, aussi grand que le lit, fixé au haut plafond. Au fond de la pièce, une alcôve dépourvue de porte renferme une baignoire ovale de marbre rose encastrée dans le sol, entourée de glaces saumon. La moquette lilas est moelleuse sous les pieds.

— C'était l'appartement de la Comtesse lorsqu'elle vivait à Paris, tout est d'origine, seuls les tissus ont été rénovés.

Décidément, Laura ne comprend plus rien aux vieilles dames. Dans un cadre d'argent, il y a une photo de studio en noir et blanc qui représente une opulente femme blonde, à demi allongée sur un canapé, enveloppée de voiles translucides, impudiques.

— Ta grand-tante, ma chérie... elle n'a pas toujours été vieille et guindée.

Laura repose la photo avec respect.

— Montre-moi comment tu es devenue.

Divine attire sa nièce et descend le zip de sa robe. La jeune fille a ôté sa culotte dans le taxi, le chauffeur a fait un écart et elle lui a tiré la langue. Le corps blanc jaillit du tissu. Du bout des doigts, Divine suit la ligne des épaules, la nuque ployée, les omoplates un peu saillantes, les clavicules, le galbe de la poitrine, les mamelons d'ocre rosé — Laura frissonne — les côtes apparentes, la taille cambrée, le derrière arrondi, les hanches minces, les cuisses fines, les mollets longs. Divine ôte ses chaussures.

— Essaye ça !

Laura enfle les escarpins noirs, elle ne se sent pas à l'aise, s'accroche à sa tante pour ne pas perdre l'équilibre.

— Marche un peu !

La jeune fille tente quelques pas hésitants ; la moquette ne facilite pas la tâche.

— Essaye dans le salon !

La progression est plus aisée sur le parquet. Divine se penche pour serrer les boucles. En quelques minutes, Laura maîtrise un peu mieux son allure et a grandi de dix centimètres. En levant les genoux, elle parvient même à fouler la moquette sans se tordre les chevilles. Laura va jusqu'à la baignoire et se mire dans les miroirs. Les talons affinent ses jambes et densifient ses hanches. Divine la rejoint et la fait pivoter lentement.

— Maintenant, tu ressembles à une femme, tu es belle et désirable. Tous les hommes te voudront, il te faudra choisir.

Nouveau tour, nouvel examen.

— On va quand même changer quelques petites choses.

Elle tripote les cheveux raides

— D'abord faire quelque chose avec ça, les onduler... les couper... les friser... on va les couper court et leur donner du volume... non, courts et lisses !

Divine pose ses mains en ciseaux sur la nuque.

— On va te transformer en joli petit garçon.

Elle place ses mains en coupe sous les seins.

— Et puis, tu vas me faire le plaisir de porter un soutien-gorge, si tu ne veux pas que ces merveilles pendouillent dans dix ans. Je t'en offrirai un des miens : quand tu mets ça, les hommes qui te déshabillent restent cloués, tu es plus nue que nue. Tes fesses sont parfaites, mais il faudra apprendre à les rebondir au bon moment.

Elle frôle les côtes et les omoplates saillantes.

— Et il faudra aussi remplumer ça ! Demain, je t'achèterai des haltères et je te montrerai les mouvements pour ajouter

un peu de muscle sur tes os.

Elle passe une main possessive sur le ventre plat.

— Et puis, je t’emmènerai chez ma gynéco, car tu finiras bien par t’intéresser aux garçons, un jour ou l’autre.

Divine tourne à fond les robinets dorés, un nuage de vapeur les entoure, voilant les miroirs. Elle se dénude, défait les escarpins de sa nièce et la pousse au fond de la baignoire où elle la rejoint dans des rires et des éclaboussures. Dans le brouillard, elles échangent quelques caresses puis la cadette se love contre l’aînée et se laisse laver comme une enfant. Le savon parfumé s’attarde par endroits, l’éponge se fait plus douce, la main se substitue à l’éponge ; Laura ronronne ; Divine passe les doigts dans les boucles abondantes entre les cuisses.

— On demandera au coiffeur d’élaguer un peu aussi, les hommes aiment bien voir où ils mettent leur langue.

La jeune fille imagine un coiffeur armé de ciseaux à ongles taillant sa crinière.

— Je préférerais une coiffeuse, dit-elle rêveuse.

Divine lui pince un téton.

— Petite vicieuse, puis plus bas contre l’oreille, je te ferai ça, moi-même, avec les dents.

Le frisson de Laura est feint, cette fois-ci, mais l’intention est sincère. Elle cherche derrière elle les poils pubiens de la jeune femme.

— Tu ne veux pas que je t’épile avec mes ongles ?

Divine se lève.

— Ça y est, tu es propre, c’est à ton tour de me laver.

Laura accueille sa tante entre ses jambes et utilise le savon et l’éponge avec la même dextérité, éveillant des émois inattendus chez la jeune femme.

— Tu seras une grande amoureuse. La Comtesse a gagné cet immeuble à ces jeux-là. Toi, tu pourrais y gagner une ville entière.

Elle capture la main savonneuse et la porte à ses lèvres

— Use de ton pouvoir, petite sœur, mais n'en abuse pas. Les hommes sont cruels et ils n'aiment pas être dominés. Faire l'amour comme tu sauras le faire, ce sera les asservir et ils se vengeront.

Laura aime bien être appelée « petite sœur » par cette femme qu'elle aime comme une sœur, une mère, une amie, une amante. L'eau refroidit, elles s'enveloppent dans le même vaste drap de bain et se sèchent. Divine remet ses chaussures et court vers le dressing.

— Ne bouge pas !

Elle revient avec une paire d'escarpins rouge vif. Laura les enfle et se couche aux côtés de Divine sous le miroir indiscret.

— Quoi que tu fasses, garde toujours tes talons, ne les enlève que pour dormir. Lorsque tu noues tes chevilles au cou d'un homme, sentir les boucles tinter sur sa nuque, ça lui ajoute deux centimètres. Tu verras que chez certains mecs, deux centimètres, c'est beaucoup. Pour faire jouir une femme normale, il faut que le sexe de l'homme soit assez long pour atteindre le fond du vagin dans toutes les positions, assez gros et assez dur pour qu'il frotte énergiquement les parois...

Laura suçote son doigt avant de le glisser entre les cuisses de Divine.

— Nous ne sommes peut-être pas normales, dit-elle en contemplant leur reflet jumeau au-dessus du lit.

Divine gémit en fermant les yeux.

— Tu es une démonsse perverse et incestueuse, souffle-t-elle, au bord de la défaillance.

— Ose dire que tu n'aimes pas ça.

— Jamais ! halète Divine.

LES TERRASSES DE MANHATTAN

Un membre de la légation accueille Sophie à l'aéroport. Son père, retourné en Europe, lui a trouvé un appartement dans un vieil immeuble de huit étages en brique construit autour d'une cour carrée, agrémentée d'un gazon moribond, entre Washington et Union Square, à quelques blocs de Greenwich Village et à deux seulement du siège de l'agence.

Son chef de service lui confirma son embauche, mais lui signifia que son rôle n'était pas encore bien défini. Il lui fit rencontrer les autres membres de l'équipe, puis la renvoya chez elle en la priant seulement de lire toute la documentation et de passer de temps à autre.

Le minuscule studio était meublé sobrement d'un vaste placard, d'une table, de trois chaises, d'un canapé bas et d'un lit double. La cuisine se résumait à un semblant d'évier, un petit frigo et une unique plaque électrique. Deux fenêtres éclairaient le tout. L'une donnait sur l'escalier de secours à la fois séchoir, balcon et lieu de fête pour une population jeune et bruyante, constituée surtout d'étudiants. On y trouvait aussi quelques babas attardés et des latinos échappés du Bronx. Elle habitait au septième et dominait l'immeuble d'en face dont la terrasse servait de solarium le jour et d'auditorium la nuit. Elle avait un peu l'impression de se retrouver dans la peau du James Stewart de « *Fenêtre sur cour* ». Même

sans jumelles, elle plongeait dans les appartements du cinquième et sixième. Au cinquième il y avait une famille avec deux jeunes enfants ; elle, ronde et rousse, souriante et enjouée ; lui, svelte, dégarni, toujours tiré à quatre épingles, costume sombre, attaché-case ; les deux gamins roux, vifs et remuants. Au sixième, les quatre fenêtres dépourvues de rideaux offraient un tout autre spectacle. Un curieux couple composé d'un maigrichon brun de poils et de peau en pantalon serré et marcel blanc et d'une sculpturale blonde à la poitrine démesurée, aux fesses saillantes et aux jambes musclées. Lui portait têt, jetant seulement un blouson de cuir sur sa tenue spartiate ; elle, se prélassait au lit tard dans la matinée, sillonnait l'appartement en string et bustier, puis revêtait un collant de sport pour des exercices gymniques compliqués. Après la douche, elle s'habillait enfin, déjeunait sommairement, se maquillait avec soin et attendait en lisant le retour de son mari en fin d'après-midi. Les retrouvailles avaient lieu devant la première fenêtre, dans l'entrée. La première fois, Sophie avait cru que sa voisine était agressée par un sadique à qui elle avait imprudemment ouvert, puis elle avait réalisé que l'assaillant était le petit homme sombre et que la victime était pleinement consentante. La jeune femme, nue maintenant, subissait un premier assaut devant la deuxième fenêtre, sur la moquette du salon. Elle déshabillait Monsieur devant la troisième fenêtre, dans la cuisine où elle s'agenouillait sur le carrelage pour s'occuper d'un sexe conséquent. L'essentiel des ébats se déroulait devant la quatrième et dernière fenêtre, dans la chambre conjugale sur le grand lit. Puis, Madame passait dans la salle de bain, s'habillait de pieds en cape et sortait après un ultime baiser à son homme. Celui-ci enfilait un pyjama, réchauffait un plat préparé

et le mangeait face à la télévision. Vers deux heures du matin, la femme rentrait, se dévêtait entièrement dans le vestibule et rejoignait son mari sur le canapé pour une deuxième séance amoureuse, avec moult variantes acrobatiques. Sophie était un peu gênée de les observer ainsi, mais le rituel de ce couple était si fascinant et la femme tellement belle. Elle s'acheta dans un Mont-de-piété un appareil photo doté d'un téléobjectif puissant et filma la scène de bout en bout. Elle soudoya un jeune laborantin de l'agence épris de ses charmes, de deux baisers et quelques cajoleries, pour qu'il lui enseigne l'art du développement. Le soir, elle étala sa provende sur son bureau, observant en détail les amants terribles, enviant une telle complicité. Dans un de ses courriers à Laura, elle glissa une séquence de caresses particulièrement suggestive avec un mot au dos : « Mes voisins ». La réponse de la blonde la surprit : « Fais connaissance ! ». Le lundi, le rituel était bouleversé : ils ne se levaient ni l'un, ni l'autre, restaient sagement dans leur lit jusqu'à midi, déjeunaient puis partaient en promenade, affublés de joggings voyants. Sophie les avait suivis au parc où ils s'étaient assis pour donner à manger aux canards. Ils étaient rentrés vers dix-huit heures. Ils avaient dîné, toujours habillés en sportifs, puis étaient passés dans leur chambre et avaient éteint la lumière avant de se coucher. Sophie décida que le lundi était le bon jour pour une rencontre.

Sophie s'est acheté, dans une boutique du Village, un jogging de lycra violet, un bandana assorti, un mini sac à dos noir et des chaussures rose fluo. Elle court à grandes enjambées le long de la cinquième avenue vers Central Park. Ses voisins sont partis depuis une demi-heure et elle espère

les retrouver près de l'embarcadère. Ils sont là, sur leur banc. L'homme jette du pop-corn aux volatiles caquetants, la femme rit. Lorsque Sophie passe devant eux, l'homme lui sourit, porte ses mains à son visage et fait un geste, comme s'il la photographiait et la femme lui fait un signe amical. Elle est perplexe : l'observatrice était-elle observée ? Elle s'éloigne vers un banc à l'ombre et tire un roman de son sac.

— Bonjour, jolie voisine !

La voix de la femme est mélodieuse. Ils sont devant elle, main dans la main.

— Nous pouvons nous asseoir ?

Ils n'attendent pas la réponse. La femme s'installe à sa gauche, l'homme à sa droite. Sophie les laisse faire.

— Elles sont bien les photos, demande le mari en souriant ?

Sophie acquiesce silencieusement.

— Je ne pensais pas vous blesser. Je vous ai trouvé tellement beaux, tellement passionnés, s'excuse-t-elle.

La femme ose une main amicale sur son genou.

— Nous ne vous en voulons pas, rassurez-vous, nous désirions juste vous rencontrer, faire connaissance.

L'homme pose une main distraite sur sa cuisse.

— Vous êtes nouvelle, à New York ?

La main de la femme est montée sur la cuisse aussi.

— Et bien seule, n'est-ce pas ?

Sophie regrette l'absence de Laura. La blonde saurait tirer parti de ce traquenard. Elle doit prendre une décision, réfléchir, ne pas se laisser dominer plus que nécessaire. Elle saisit les deux mains possessives et les amène beaucoup plus haut, dans la chaleur de son ventre.

— Je m'appelle Sophie, je travaille pour l'ONU.

Elle se nomme Bonnie et est strip-teaseuse sur Broadway. Lui, c'est Natty, gérant d'un vidéoclub privé. Sophie

comprend vite la teneur des films qu'il loue. Il lui propose même de figurer sur un de ces documentaires édifiants, la jeune fille ne proteste pas. Ils retournent bras dessus, bras dessous vers le sud de Manhattan. Devant l'immeuble, l'homme se risque à quelques privautés.

— Tu bois un verre ?

Sophie plaque une main sur les fesses musclées de Bonnie.

— Tu m'invites chez toi, je voudrais visiter.

La femme sourit et la prend par les hanches.

— Tu viens, Natty, on t'attend.

Lorsque l'ascenseur arrive au sixième, l'atmosphère est électrique. Bonnie fouille des deux mains sous le blouson de Sophie, pendant que son mari ouvre la porte. Devant la première fenêtre, la jeune fille est en string et bustier sport, la femme est nue, l'homme s'est débarrassé de son pantalon. C'est la première fois que Sophie voit un sexe circoncis, le bourrelet de chair sous le gland l'intrigue, la dimension du membre, aussi, l'effraye un peu. Elle se sent redevenue pucelle. Bonnie la libère lentement de ses sous-vêtements et la caresse, une main sur la poitrine et l'autre entre les cuisses. Elles entrent dans le salon, collées l'une à l'autre. Un projecteur illumine le tapis entre le canapé et le poste de télévision. Natty règle la caméra professionnelle. Bonnie couche Sophie dans la lumière, s'agenouille entre ses cuisses, face à l'objectif et la suce, sa langue rose bien sortie. D'abord les mamelons violets ; Sophie soulève le buste, consciente de l'œil inquisiteur et avide de la caméra qui doit saisir l'érection des pointes ; Bonnie lèche le ventre, s'impatiente sur le nombril ; Sophie cambre les reins, exagère ses plaintes ; la langue écarte les poils du pubis, ouvre la vulve ; les gémissements deviennent plus réels ; la langue a trouvé le bouton du septième ciel ; plus de

simulation possible. Natty, le sexe bandé, pénètre les fesses offertes de Bonnie accroupie. La femme relève le visage, face caméra, glapit, puis replonge vers le pelage noir. Tout son corps est ballotté au gré des secousses de son mari, elle laisse sa victime pour profiter du plaisir qui monte en elle. Sophie caresse les seins magnifiques au-dessus d'elle, ajoutant au plaisir de la femme. Natty s'est retiré et demande à Sophie de se placer dans l'autre sens. Elle a maintenant le sexe à demi rasé de Bonnie face à elle, les lèvres brunes et béantes. Elle relève la tête pour atteindre la vulve du bout de la langue. Le goût est âpre, salé. Elle tend le cou, trouve le clitoris et le fait vibrer. Natty est revenu derrière Bonnie, la caméra est perpendiculaire, à présent. Sophie aperçoit la verge qui se place plus haut que le vagin. Bonnie exhale un cri de souffrance consentie, le même qu'avait poussé Marie-Jo un soir de février. Elle ne voit pas le visage, mais sent le tremblement qui s'empare du corps écartelé. Sophie excite le clitoris espérant que sa caresse atténuera la douleur. Bonnie semble se relâcher, elle se courbe vers le sexe de la jeune fille et lui rend sa câlinerie. Natty grogne et du sperme coule sur les cheveux de Sophie. La jeune fille enfonce deux doigts dans le vagin au-dessus d'elle et sauve vigoureusement la femme de la frustration. Le salon s'est assombri. Natty a éteint le projecteur et la caméra. Il allume une cigarette.

— Alors, les nanas, c'était bon ?

Sophie se retient de le traiter de goujat et de lui souhaiter que son film soit aussi mauvais que sa prestation.

— Et toi, la Miss, te barres pas ! Je m'occupe de ton petit cul dans une demi-heure, je vais prendre une douche.

Bonnie propose un drink, Sophie accepte un soda allégé. Les deux femmes sont silencieuses, écoutant l'eau qui ruiselle dans la salle de bain. Sophie songe un instant à enfile

son jogging et s'enfuir, laissant ces pervers à leurs jeux vidéo. Elle voit d'un autre œil ce qu'elle a fait subir à Bruno, Josy et même Marie-Jo, qui comme elle était consentante. « Laura, mon amour, aide-moi, pense-t-elle ». La douche a cessé de couler, elle repose sa canette sur la table basse. Bonnie se penche vers elle.

— Je vais te préparer, tu veux ?

Elle tire d'un tiroir un objet cylindrique en plastique rouge vif long d'une vingtaine de centimètres et large de trois. Elle écarte doucement les cuisses de la jeune fille et place le bout arrondi au bord du vagin. Le pénis artificiel vibre, Bonnie l'enfonce lentement. Sophie ressent la vibration dans tout le corps. La vibration s'arrête et Bonnie reprend la progression. Une grimace de la jeune fille lui indique qu'elle a atteint le fond, elle ressort l'engin, le renfonce très vite. La sensation est trop lisse ; Bonnie remet le moteur en route. Sophie arrive au seuil du paradis presque instantanément. Le phallus rouge vibre au fond d'elle, elle voudrait que ce séisme persiste, elle décole. Le jouet merveilleux se retire, elle le reprend des mains de la femme et se poignarde sauvagement. Elle sent monter le plaisir, essaye d'éloigner l'échéance, mais il est trop tard, le spasme survient. Natty a rallumé le projecteur et la caméra. Bonnie le suce en gardant son profil plein cadre. Natty enfle un préservatif, s'assied près de Sophie, lui arrache son sexe artificiel, la soulève et l'empale sur sa verge en lui pétrissant la poitrine. Bonnie à genoux devant le couple tient Sophie par les hanches pendant que son mari s'agite en elle. La jeune fille, en plein vertige, ressent le pénis qui frappe douloureusement au fond d'elle, le visage figé, les yeux révoltés. Le frottement intense contre la paroi réveille son désir, son ventre se serre, ses nerfs se tendent, ses hanches participent à l'action. L'homme, derrière elle, grogne. Elle

est presque au point de rupture. Il est sorti d'elle, il l'agenouille sur le canapé, elle s'accroche des deux mains au dossier, il la pénètre à nouveau, d'un trait, jusqu'au bout. Le nouvel orgasme est brûlant, ravageur. Les coups de boutoir persistent dans son dos, la verge continue son va-et-vient inlassablement, mais elle n'a plus de ressort, sa plainte est douloureuse à présent, son corps a quitté l'espace en même temps que son esprit. Natty jouit enfin, bruyamment, la délivrance est venue. Sophie est épuisée ; elle glisse à plat ventre.

— Ça va, poupée ? Réveille-toi !

Il jette la capote dans le cendrier, éteint la caméra. Bonnie tamponne les joues de Sophie avec un mouchoir humide. La jeune fille ouvre les yeux.

— Waouh, quel trip ! Il faudra que tu me prêtes ton machin, c'est mieux qu'un mec !

Bonnie lui clôt la bouche d'un baiser.

— Ne dis jamais ça devant un homme. Il n'y a que leur queue qui peut nous faire jouir. Le vibro, c'est juste un jouet de gamine.

Sophie a une pensée pour Laura.

— Les gamines ont bien d'autres jeux.

LES TOITS DE PARIS

Divine a accompagné sa nièce chez le coiffeur. Le volubile et précieux Antonio les a apprêtées toutes les deux de la même manière : court derrière et sur les côtés, la frange au ras des sourcils, le tout plaqué au gel. Contrairement à ce qu'avait dit la jeune femme, elles ne ressemblent pas du tout à des garçons. Le bel Antonio s'est chargé également de l'épilation douloureuse avec des gestes doux et des soupirs de vierge effarouchée. Divine a beaucoup ri pendant cette opération. Laura, malgré sa souffrance, l'a accompagnée devant les mines comiques de l'Espagnol. Divine est satisfaite de la coupe : un étroit rectangle de poils blonds a remplacé l'épaisse toison.

— Tu es encore plus sexy, maintenant, tu vas pouvoir porter des strings.

Elles ont ensuite couru les magasins à la recherche d'atours pour cette nouvelle féminité. Laura s'est revue, petite poupée mannequin dans le salon d'Olga, habillée par Sophie. Divine a les mêmes gestes tendres et insistants, elle la fait tourner, lisse le tissu, rajuste une bretelle, caresse une rondeur, pose un baiser furtif. Laura a le vertige ; les sous-vêtements sont légers, arachnéens, les soutiens-gorge sont transparents, les strings laissent trop deviner, les bustiers montrent au lieu de cacher. Divine répète sans cesse :

— Tu es belle, tu es superbe ! Ils vont souffrir...

Les petits paquets, dont l'emballage est plus lourd que le contenu, s'empilent autour d'elles. Divine, la jambe tendue, hèle un taxi, boulevard Haussmann. Deux voitures s'arrêtent simultanément, les filles montent dans la première, pendant que Laura envoie un baiser au second chauffeur. Elles traversent la galerie en riant sous les yeux étonnés de Greta et grimpent dans l'appartement. Divine offre sa tenue la plus indécente à sa nièce, une minirobe avec laquelle il n'est pas question de se baisser, qui laisse entrevoir un peu de dentelle blanche et beaucoup de peau et dont le haut ne comporte qu'un unique bouton au milieu permettant une vision optimale sur le bustier de voile transparent. Divine enfle une robe longue, en filet écru à mailles trop lâches, qui magnifie sa silhouette et montre tout ce qu'une femme honnête voudrait cacher. Greta applaudit en les regardant descendre.

— Mes chères ! Vous êtes une ode à l'amour.

Elle saisit son appareil et immortalise l'instant.

— Il faudra me prêter Laura, elle m'inspire.

L'interpellée rêve bien d'une photo, mais n'ose la demander.

— Madame Schmidt, serai-je payée ? risque la jeune fille.

— Bien sûr, voyons, je rémunère tous mes modèles. Avec un tel corps et un tel visage, tu pourrais même en vivre largement.

Laura cherche comment aborder le sujet.

— Je voulais dire... si je vous demandais un service au lieu de me payer...

La vieille dame réfléchit un instant.

— Tu veux dire, exécuter une photo particulière...

— C'est ça, très particulière ! Dans le genre de celles qui sont exposées.

L'artiste exulte et lui prend les mains.

— Une photo de ton sexe ?

Laura rougit un peu, baisse la tête et se rapproche de sa tante, flanc contre flanc.

— Non, de deux...

Greta jauge les deux parentes, la réflexion est longue et intense, elle compose déjà l'image, cherche la combinaison la plus forte, sourit enfin.

— C'est une excellente idée, je vous attends ce soir dans mon studio.

Laura l'embrasse sur la joue. La vieille dame longe du bout des doigts la silhouette de la jeune fille.

— Tu as une plastique parfaite et ta tante aussi, ce sera un plaisir.

L'après-midi touchait à sa fin, la sonnette de l'entrée retentit annonçant la venue d'un couple d'un certain âge. Divine redevint directrice de galerie, Greta artiste attentive à son public. Laura resta sagement dans l'ombre. Les visiteurs firent sans un mot le tour des œuvres, lèvres pincées, s'attardant devant certaines photos, puis s'en furent sans saluer personne. Les éclats de rire des trois femmes poursuivirent longtemps ces égarés. La porte se rouvrit un peu plus tard sur un homme que Laura jugea beau : grand, brun avec des yeux sombres allongés, finement musclé, un visage travaillé dans le marbre, aux traits parfaits, aux rides aristocratiques, habillé d'un costume trois-pièces gris clair. Il salua Greta d'un hochement de tête. Divine l'accueillit comme un hôte de marque, l'entraînant dans les travées, lui commentant les œuvres. Il s'approchait parfois pour examiner un détail, la jeune femme notait des chiffres sur un calepin relié de cuir en souriant. Laura ne quittait pas l'homme du regard, retrouvant au creux de son ventre cette

boule familière de douleur et de désir. Il serra la main de la galeriste, salua la vieille dame d'une inclination du buste et ignora la jeune fille qui sentit l'humiliation la terrasser.

— Cédric de la Tournelle, claironna Divine, grand amateur d'art, puis, se tournant vers Greta, il a acheté tous vos mâles en forme, puis à sa nièce, le beau Cédric de la Tournelle est le plus grand homosexuel de Paris. Ma pauvre chérie, je suis sûre que tu avais craqué sur lui, mais malheureusement, il n'aime pas les filles, il a un faible pour les petits garçons.

Elle s'approcha d'un tableau.

— Greta, il a beaucoup regretté que le sexe le plus jeune ne soit pas en érection.

L'artiste éclata de rire.

— C'est parce que, contrairement à lui, ma petite Lia préfère les jeunes hommes aux jeunes garçons, et puis, le pauvre gamin était trop impressionné d'être tout nu face à une grand-mère, ça l'a un peu déconcentré. Par contre, pédé ou pas, j'inscrirais bien le beau Cédric à ma collection de pénis.

— Je lui ferai part de votre demande.

Le soleil de fin de journée n'éclairait plus le seuil de la galerie. Greta enfila sa veste.

— N'oubliez pas, mes chères, je vous attends au studio vers 22 heures.

Divine ferma la grille.

— Avant, nous sortons dîner, je vais te présenter quelques artistes.

Laura regarda sa tenue et écarta les bras en signe d'indécision.

— Bien sûr, nous y allons comme ça, je n'ai pas acheté ces fringues pour qu'elles restent dans le placard. Juste un manteau et en route pour la conquête de Paris !

Dans la tiédeur de l'été indien, elles longèrent les quais jusqu'à l'île Saint-Louis. Le bistrot était étroit, chaud et enfumé. Divine distribua quelques baisers aux habitués du bar et entraîna sa nièce vers une alcôve où étaient attablés deux hommes vêtus de couleurs voyantes. Le plus âgé avait largement dépassé la quarantaine, l'autre à peine la vingtaine. Divine embrassa les convives sur la bouche, poussa Laura sur la banquette, à côté du plus jeune, et s'installa sur une chaise près de l'aîné.

— Ma chérie, je te présente Zig et Puce, Zig est sculpteur et Puce lui sert de modèle, entre autres choses. Ne t'inquiète pas de Zig, il est encore plus pédé que notre client de tout à l'heure. Puce, ajouta-t-elle en s'adressant au compagnon de moleskine de sa nièce, malgré ses cheveux courts, ne te méprends pas, ce n'est pas un mec, c'est une nana.

Aucun des deux hommes ne sembla se formaliser de la harangue. Zig approcha sa bouche de celle de Laura et la baisa sans vergogne, la jeune fille se tourna vers son voisin et lui offrit ses lèvres. Laura fut déçue de voir encore deux superbes spécimens perdus pour les femmes.

— Serait-ce qu'à Paris, tous les beaux mecs n'aiment pas les filles ? s'étonna-t-elle avec candeur.

Cela fit rire tout le monde.

— Non, ma chère, répliqua Zig, seulement, les beaux mecs aiment les beaux mecs et ils tolèrent la compagnie des très jolies filles, parfois.

Divine héla le serveur.

— Roland, sois un amour, apporte-nous deux marées et du Tokay.

Zig remplit deux verres de vin doré, qu'il poussa vers les deux jeunes femmes.

— Riesling, vendanges tardives !

Laura goûta du bout des lèvres, le vin était frais et légèrement sucré, elle en but une gorgée et se sentit bien. Roland déposa deux plateaux de fruits de mer, du pain noir, du beurre salé et une bouteille qu'il fit tester à Zig. L'homme roula le vin dans sa bouche et l'avalait.

— Bonne cuvée, pas suffisamment sec pour la marée, mais parfait pour des jeunes filles...

Laura dégustait ses huîtres avec des gestes raffinés.

— Vous ne mangez pas, s'étonna-t-elle auprès de Puce, captivé par elle.

— Tu peux nous tutoyer, souffla Zig, tout le monde nous tutoie, même les flics du bois de Vincennes.

Laura ne comprit pas l'allusion. Puce s'était penché sur ses belons et les suçotait avec application. De temps à autre, il s'arrêtait pour admirer sa voisine dans sa robe aguichante. Divine pouffait avec Zig.

— Puce, ce n'est pas sérieux, voyons ! Tu n'aimes pas les filles, souviens-toi, dit Zig dans un fou rire.

— En plus, elle préfère les femmes, ajouta Divine, au bord des larmes.

Laura rougit devant les confidences de sa tante, mais se reprit très vite. Sa trop courte robe était remontée en s'asseyant, dévoilant son minuscule string et la peau laiteuse au-dessus de ses bas. Elle captura une main de son voisin et la posa sur ses trésors dénudés ; il ne la retira pas tout de suite, explora le nid soyeux, poussant même une petite reconnaissance sous la dentelle.

— Ouf, pensa Laura, celui-ci n'est peut-être pas complètement perdu.

Divine lui fit un clin d'œil complice.

— Ils tomberont tous, murmura-t-elle silencieusement.

Il ne restait plus que les coquilles et le varech dans les assiettes et les bouteilles étaient vides. Laura, un peu grise

et s'était rapprochée dangereusement de Puce qui commençait à se trouver mal à l'aise.

— Neuf heures vingt, clama Divine, il faudrait partir si on ne veut pas être en retard chez Greta ; Roland, mon cœur, tu rajoutes tout ça à mon ardoise !

Le serveur acquiesça de la main et glissa leur commande derrière le grand miroir, où elle rejoignit une multitude d'autres. Divine embrassa Zig à pleine bouche.

— Au revoir, mon chéri, tu nous prêtes Puce pour la soirée, on a besoin d'un modèle masculin.

L'homme eut un geste d'impuissance.

— N'allez pas me pervertir mon mignon. Les beaux garçons sont rares ces temps-ci, il y a trop de garces en minijupe, même dans le Marais.

Il embrassa longuement son amant sur les lèvres.

— Reste-moi fidèle ! N'écoute pas les sirènes, mon trésor.

Il posa sa bouche sur celle de Laura.

— Et toi, tu n'y touches pas, sinon, je te donne la fessée.

Laura eut un frisson exagéré, poussa sa langue dans la bouche encore entrouverte de Zig.

— Hum ! Une fessée, par un beau mâle comme toi... pour ce prix-là, je vais en faire un vrai mec de ton giton.

Le baiser que lui rendit l'homme la fit vraiment tressaillir, elle en resta pantoise.

— Décidément, à Paris, rien ne tourne normalement, si les pédés embrassent les filles comme ça, pensa-t-elle, j'ai hâte de rencontrer une gouine !

Elle s'éloigna, troublée, entre sa tante et le jeune homosexuel. Ce fut elle qui héla un taxi. Divine s'installa à l'avant, laissant Puce et sa nièce se partager la banquette arrière. Laura tenta un baiser, mais ne récolta rien de convaincant.

L'ainé était bien meilleur à ce jeu-là. Elle parvint quand même à obtenir que la main chaude explore sa peau. La voiture s'était immobilisée devant un immeuble bourgeois en bas du boulevard Saint-Germain. Divine appuya trois fois sur le bouton de l'interphone et la porte s'ouvrit. Ils gravirent trois étages d'un escalier de pierres. Le studio de la photographe occupait le dernier palier, couvert en partie par une verrière.

La lune pleine jette une ombre argentée sur les projecteurs éteints et sur les décors baroques : une méridienne, un tapis rouge, une balustrade et un fauteuil de rotin. Divine pousse Puce en disant qu'elle a eu une idée, Greta présente sa précieuse Lia. L'assistante est une afro-asiatique minuscule à la peau couleur pain brûlé, aux jambes fines, aux hanches généreuses et à la poitrine pointue. Son visage semble fait de céramique, les pommettes hautes, le nez légèrement épaté, les yeux dorés et d'épais cheveux noirs et lisses tombant bas dans son dos. Elle est pieds nus, habillée d'un short ajusté, d'un large ruban de coton serré sur les seins et d'un gilet de dentelle noire trop court et trop étroit. De loin, Laura lui a donné quatorze ans à peine, mais en s'approchant, elle voit les fines rides de son front, le poids de l'expérience au fond du regard, l'amertume au coin de sa bouche : cette femme doit avoir sûrement plus d'années que ne le suggère son look d'adolescente. La photographe précède ses invités vers le cœur du studio. Lia allume les spots, ouvre les réflecteurs de lumière et braque un projecteur puissant vers l'estrade recouverte de moquette bleue. Greta pousse la tante et la nièce derrière un paravent d'où elles reviennent nues. Puce, assis sur une chaise de toile hors champ, se sent frémir en admirant les silhouettes jumelles. La vieille dame étend un tissu sombre

sur le podium et installe les jeunes femmes tête-bêche, hanche contre hanche, pose la main de Divine en haut des cuisses de Laura, juste sous le pubis, et celle de Laura sous celui de sa tante. Lia utilise un pinceau de martre et de la poudre légère pour assécher les épidermes. Pendant ce temps, l'artiste se juche sur un escabeau, braque l'appareil photo, règle l'objectif, adoucit la lumière. L'assistante présente un panier rempli de minuscules fleurs de soie à Divine qui prend une rose rouge à peine épanouie et la dépose en travers de sa toison. Laura hésite entre un œillet blanc et une pâquerette, elle choisit la fleur printanière et en pique la queue courte au milieu de son pubis. Greta applaudit à tant d'inventivité, cadre la scène et l'immortalise de quelques déclics. Greta ôte les fleurs et se penche vers Divine.

— Ma chère, pourriez-vous faire saillir votre bouton, comme la dernière fois ?

Laura sourit, malicieuse.

— Nous pouvons même faire encore plus !

Elle se caresse en écartant les lèvres du bout des doigts, dévoilant le rose saumon de la vulve. Le clitoris se dresse lentement, pendant que la jeune fille soupire. Divine l'imité et joint ses gémissements étouffés à ceux de sa nièce. La photographe saisit cet instant d'extase. Puce crispe ses mains sur sa braguette. Lia, armée d'un petit pinceau et d'une boîte de maquillage, colore l'excroissance de Divine en orange vif et celle de Laura en fuchsia. Laura pose deux doigts autour du pédoncule de Divine qui prend la même pose ; nouveau cliché. L'artiste se tourne vers le jeune homme.

— À vous, maintenant !

Puce se lève, un peu raide, les yeux braqués vers les deux filles qui continuent, du bout des doigts, à entretenir leur

fébrilité. Il passe derrière le paravent et revient en tentant vainement de masquer son sexe. Laura arrondit sa bouche en une promesse de baiser. Greta demande à Puce de s'allonger et aux deux demoiselles de l'encadrer. Le garçon voile toujours son bas-ventre de sa main en coquille, pendant que l'imperturbable Lia poudre la peau nue. D'un geste preste, elle enfle un préservatif jaune vif sur la verge dressée, puis s'écarte de l'estrade. Laura caresse le membre avec lenteur. La main de Divine se joint à celle de Laura. Les doigts féminins se mêlent autour du sexe masculin. Puce sent le désir le submerger, il trouve au bout de chacune de ses mains les vulves roses et les pseudo-pénis. La caméra crépite longuement, figeant toutes les étapes de ces préliminaires. L'artiste range son appareil, l'assistante éteint les projecteurs. Greta remercie ses modèles et s'éloigne vers le salon attendant, dont elle ferme la porte. Lia s'installe dans le fauteuil de toile, indiscret témoin. Dès que l'obscurité se fait, Puce se jette sur Laura, la couvre de baisers pendant que sa verge cherche l'entrée promise. L'ingénue, devant tant de fougue et de passion, pense un instant s'abandonner et offrir, en holocauste, sa virginité à la rédemption de l'éphèbe. Elle hésite alors que le gland sillonne sa vulve puis, un peu à regret, se soustrait à l'étreinte, fait basculer le corps du garçon sur sa tante et guide le pénis vers l'orifice rose entrouvert. Divine gémit, Laura contourne le couple et s'agenouille au-dessus de la femme, face au garçon dont elle dévore les lèvres. Divine lèche avec avidité le clitoris pédonculé de sa nièce, pendant que Puce oublie son homosexualité à grands coups de buttoir entre les cuisses blanches. Divine jouit la première. Laura sépare les amants et prend le pénis plastifié dans sa bouche. Le goût sucré des arômes de banane la dégoûte un peu, mais l'amertume acide de la Divine sur sa langue et le choc chaud et humide du sperme au bout du condom la comblent enfin.

L'ORIENT

Sophie n'avait pas revu ses voisins, si ce n'est de loin, au-dessus de la cour. Elle avait trouvé, dans sa boîte aux lettres, une cassette vidéo, qu'elle avait renoncé à lire, la réservant pour ses retrouvailles avec Laura, peut-être, ou, plus sûrement, à l'oubli. Elle avait néanmoins assisté, fin septembre, au lundi brûlant d'une très jeune femme rousse hurlant son plaisir dans le feu des projecteurs. Au moment où la pluie d'octobre remplaçait la douceur de septembre, son patron se manifesta enfin.

Elle embarqua sur un vol régulier avec un coupe-file diplomatique tout neuf en compagnie de quatre autres membres de l'ONU, à destination du Caire. Donald Twain, chef de la mission, était très vieux, rompu à la négociation, imperturbable, garant de la neutralité de l'organisation, le teint rouge que seul un Britannique vivant sous les tropiques peut acquérir, grand et bedonnant avec un rictus inamovible et un parler lent, comme pour laisser des espaces de réflexion dans son discours. Selim Khatani, pédiatre iranien, était jeune, moins de trente ans, le visage barbu aux traits taillés au couteau, petit, musculeux, nerveux, avec des yeux noirs perpétuellement en mouvement. Anne Lambert, pédopsychiatre belge, portait haut sa quarantaine sportive, un visage souriant, des lunettes rondes, une silhouette svelte entretenue aux légumes verts, au sauna et à l'eau minérale. Carla Donatello, nutritionniste d'origine

italienne, était sûrement la honte de sa profession avec ses soixante-quinze kilogrammes pour un mètre soixante, le visage poupin et les formes généreuses, le regard gris clair et le rire communicatif. Sophie était intégrée à l'équipe à plusieurs titres. D'abord pour sa connaissance de l'Arabe, du Farsi et de l'Urdu, pour sa jeunesse, indispensable dans le contact avec des populations d'enfants et surtout pour la neutralité politique de sa double nationalité, faisant d'elle une médiatrice entre Occident et Orient. Avant son départ, elle avait échangé, dans le même Mont-de-piété, son téléobjectif indiscret contre un zoom 27-185 mm, bien décidée à graver son voyage sur la pellicule et à partager ses souvenirs avec Laura.

La délégation prit possession d'une maison de trois étages construite autour d'un jardin aux fontaines murmurantes, à la façade d'ocre rouge et aux fenêtres aveuglées par des moucharabiehs. Le rez-de-chaussée avec ses vastes pièces servirait de salles communes, les deux hommes s'arrogèrent le premier étage, reléguant les trois femmes au deuxième, le troisième serait dévolu aux espaces de travail et d'archives. Zorha, la permanente égyptienne, vint rejoindre le gynécée dès le troisième jour. L'équipe fut rapidement coupée en deux clans, d'un côté le milieu médical, aux préoccupations majeures, aux arrogances diplômées, de l'autre, les relations publiques, pièces importantes, certes, mais aux ambitions futiles. Donald Twain se sentant esseulé dans son rôle de chef.

Sophie trouva le partage équitable et fut ravie de se retrouver avec la jeune Égyptienne, son aînée de seulement quelques années, aussi brune qu'elle, un peu moins grande, la silhouette massive, des rondeurs très orientales, le nez à peine busqué, des gestes lents et mesurés. Elles furent tout de suite très amies et marquèrent encore plus leur

différence dans le groupe en utilisant l'Arabe et le Français pour la conversation courante, au lieu de l'Anglais, parlé par l'élite. Elles discutèrent beaucoup de l'Islam, des rites pharaoniques, des civilisations perdues : Babylone, Assour, la Chaldée, Persépolis. Sophie évoqua le culte maronite de son père et aussi Astarté, la déesse fertile vénérée par sa grand-mère, qui affronta l'enfer pour en ramener son amant. Zorha conta l'histoire d'Ishtar, l'avatar babylonien et les pratiques anciennes attachées à son mythe. Donald Twain les utilisa pour les prises de contact avec les populations des banlieues sombres, but de leur étude. Elles firent donc ensemble la tournée des bidonvilles, préparant le terrain à l'équipe médicale.

Mais Sophie avait d'autres rêves en marge de ses fonctions officielles. Zorha lui fut très précieuse pour convaincre les gens de permettre à un appareil photo effleurer leur intimité. Le premier reportage fut le mariage d'une lointaine cousine de sa guide et cela donna un axe à sa quête : elle montrerait ce que la religion interdisait de voir.

Salima, la cousine, est petite, un peu boulotte, aux longs cheveux teints avec du henné et au visage enfantin. Zorha l'a assez vite convaincue de laisser filmer la préparation de la cérémonie. Sophie est donc admise dans l'ancre des femmes. Elle immortalise les jupons, les calicots, les bijoux et les robes bariolées que va porter la mariée. La matrone du village, qui est aussi marieuse, a fait remplir d'eau chaude un gigantesque baquet de bois au milieu de la cuisine. Salima arrive, vêtue d'une longue chemise blanche, sous l'œil avisé de sa mère et de sa grande sœur. La matrone, l'aide à entrer dans l'eau toujours habillée et, lorsque la jeune fille est entièrement dissimulée, l'autorise à ôter sa chemise. Sophie se sent un peu frustrée par la pratique,

mais continue à prendre des photos. Elle ne voit que la tête de la future mariée. La vieille l'étrille à l'aide d'une brosse à long manche, saupoudrant le bain de savon et d'huiles odorantes. Plus tard, la jeune fille quitte enfin sa baignoire rustique, elle tremble et son corps est luisant. Sa mère l'enveloppe dans un grand drap immaculé. La matrone ouvre sa valise et en sort un court rasoir et des onguents. Salima est hissée sur un tabouret et la vieille femme étudie son corps en détail. Sophie se demande si elle va filmer cette séquence qui lui fait plus penser au marché aux chevaux de Damas, qu'à une cérémonie. L'examen dure de longues minutes dans un silence total, puis la matrone enduit les aisselles, le pubis et le haut des cuisses de la jeune fille d'une pâte blanchâtre, applique un peu de crème sur les mollets charnus et sur les avant-bras. Salima semble mal à l'aise et tente de se gratter, la vieille dame abat sa main preste sur le poignet et le ramène le long des hanches. La matrone termine par une dernière touche entre les fesses. L'odeur de l'onguent est forte, piquante et désagréable, Sophie n'ose pas photographier le désarroi de Salima sous l'œil sévère de la marieuse. Le temps s'écoule lentement, chacun retient son souffle, un peu de sueur perle sur le front de la fiancée. La matrone gratte l'onguent du bout de l'ongle sur le mollet, étudie sa provende et affûte son rasoir sur le cuir de sa valise. Elle commence par les aisselles, déposant le mélange de crème et de poils sur le bord du baquet. La jeune fille ne bronche pas. Puis viennent les bras, les mollets, les cuisses. La matrone s'arrête, s'essuie le front d'un revers de manche, aiguise le fil sur son cuir, apprécie le tranchant du pouce. Elle passe doucement l'engin sur l'aine, puis sur le pubis. La jeune fille a écarté les cuisses pour faciliter le travail. La vieille femme termine par un dernier coup de rasoir en remontant entre les fesses. Il ne reste plus

de crème. Salima est entièrement nue, débarrassée de son ultime parure, elle renaît à une autre vie. La matrone trempe son coupe-chou dans le baquet, l'essuie soigneusement avec un linge blanc, range son matériel dans la valise de cuir. La mère de la fiancée glisse une liasse de billets froissés dans la main ridée et se courbe en ouvrant la porte. La marieuse n'a pas un geste, pas un regard, elle s'en va dans le soleil.

Salima n'a pas bougé de son tabouret, les doigts toujours crispés sur ses hanches grasses, le sexe luisant, une minuscule perle de sang rouge dans le pli de l'aine. Sa sœur l'aide à s'asseoir et coiffe les longs cheveux en tresses fines. La mère a repris ses esprits, elle sort ses pinceaux, le khôl, le henné et maquille les yeux et le front de sa fille. L'atmosphère s'est détendue depuis le départ de la vieille. La mère fredonne une mélodie dans une langue ancienne, que Sophie peine à identifier, sans doute un dialecte du sud venu tout droit du désert, où elle reconnaît quelques mots : amour, vierge, tendresse, union, éloignement, tristesse... La sœur se joint à la mère offrant au chant volume et plénitude. La future épouse reste silencieuse, les yeux baissés sur son corps nu que sa sœur oint d'huiles parfumées. Toute la peau semble illuminée, adoucissant les courbes trop lourdes. La mère trace des symboles sur le visage enfantin, la sœur dessine des frises sur les pieds et les mains. Sophie détaille ces délicates opérations, essaye de capter la lumière irréaliste émanant de la fiancée qu'elle voit belle, à présent. La mère achève le maquillage d'un cercle d'ocre rouge sombre autour de chaque téton et d'un trait tout au long de la fente du sexe rasé. La jeune fille a frissonné ; sa mère murmure quelques mots dans cette même langue ancienne. Sophie comprend : plaisir et époux. C'est sûrement le seul cours d'éducation sexuelle qu'elle donnera à sa fille avant les surprises de la nuit.

La sœur se penche à l'oreille de sa cadette et le monologue chuchoté dure plusieurs minutes. Elles sont soudain très sérieuses, la future épousée laisse couler quelques larmes qui tracent un sillon noir sur son visage. L'aînée essuie la joue et lui sourit. La mère lui enfle son premier jupon et son premier caraco qu'elle serre autour de la poitrine et de la taille ; un deuxième jupon plus ample que le premier et une chemise de dentelle blanche complètent les sous-vêtements. La sœur apporte la robe de soie rouge aux fines broderies d'or et la drape autour de Salima. La mère noue la longue ceinture blanche autour de la taille, pendant que l'aînée couvre la tête d'une cagoule immaculée et chausse les pieds de babouches dorées. Deux lourds colliers d'or et des bracelets d'argent poli complètent la parure. Sophie se joint aux youyous et suit le cortège dans la cour intérieure. Le prétendant, vêtu de noir, est près de la porte entouré d'hommes jeunes et vieux, il doit enlever sa fiancée et la ramener chez lui pour l'épouser. Il tend symboliquement une pièce d'or à chaque femme ayant préparé sa future. Sophie est un peu gênée, mais fait comme la mère et la sœur : elle glisse la pièce dans sa poche. Le jeune homme, ayant acquitté ses dettes, s'empare de la main de sa promise et quitte la cour sous les cris de colère des femmes et les hourras des hommes. La noce traverse bruyamment le village, tout le monde est dans la rue pour célébrer l'union. L'imam attend dans la maison du futur, seuls les proches entrent pour entendre les vœux. Sophie se sent poussée en avant par la mère de Salima. Elle se fait très discrète, malgré cette invitation et prend quelques clichés, un peu à regret, consciente de son voyeurisme. Après la cérémonie, les mariés s'enfuient, sur le même cheval, vers une destination connue d'eux seuls. On ne les reverra pas avant le lendemain soir et pendant ces vingt-quatre heures, alors

que les invités vont boire et manger, selon la tradition, l'innocente Salima devra devenir grosse des œuvres de son mari. Tous les participants chantent les louanges du jeune marié qui fera honneur au nom de ses ancêtres.

Dans la nuit, vers quatre heures du matin, la sœur de Salima vint chercher Sophie et, dans un très grand mystère, la conduisit jusqu'à une maison isolée, plongée dans le noir, et la guida dans une chambre illuminée de bougies. Là, sur un lit bas, dormait le couple, repu d'amour. L'homme était couché, en chien de fusil contre sa femme. Le maquillage rouge avait disparu des seins et du pubis de la mariée, et une tache de sang séchait sur le drap entre ses jambes ouvertes. Elle tenait la main de son époux sur son ventre et un sourire flottait sur ses lèvres. Maintenant, elle était devenue vraiment belle. Sophie leva son appareil photo et captura cette expression de satiété. Les deux femmes se retirèrent silencieusement, laissant la paix retomber sur l'amour.

LA VIE DE CHÂTEAU

Fin septembre, la Comtesse Eugénie annonça son retour au château. Laura se sépara à regret de Divine, du cercle d'amis parisiens, de Zig, devenu son confident et son Maître ès baisers, malgré la désertion de Puce. Elle a plus appris en trois semaines avec lui qu'en un an avec tous ses livres. Il lui a enseigné comment faire de sa langue une arme redoutable au point de rendre fou de désir un ou une partenaire. Divine lui en a même un peu voulu d'être devenue aussi experte et de pouvoir l'exciter autant sans même poser ses mains sur elle. Elle en a surtout voulu à Zig de ne pas l'avoir choisie comme élève.

Pour son dernier soir, Zig a prêté un costume masculin à Laura. Il l'a aidé à dissimuler sa poitrine sous un bandage élastique et l'a emmenée dans une boîte discrète du Marais. La jeune fille, rebaptisée Puce pour la circonstance, y a fait la connaissance d'hommes étranges sur lesquels elle a pu tester son charme, repoussant l'un, acceptant l'autre, dansant avec un troisième. Zig, amusé de voir son élève si libre et si active, lui lançait des défis, l'aiguillonnait, mais c'est vers lui qu'elle revenait inlassablement, attirée par son magnétisme et l'emprise animale qu'il exerçait sur elle. Au petit matin, elle le supplia de l'emmener chez lui, dans l'espoir secret de le pervertir, lui aussi. Il ne fut pas dupe, apprécia en connaisseur le strip-tease voluptueux qu'elle lui offrit, accepta même ses caresses brûlantes, lui

donna ses mains et sa bouche pour la combler et sa couche pour qu'elle se repose. Ils s'éveillèrent dans la matinée. Elle était apaisée, presque heureuse, et téléphona à Divine pour lui conter sa nuit. La jeune femme vint lui apporter sa valise déjà prête. Zig se retira discrètement pendant que les deux parentes investissaient son lit pour une ultime et déchirante étreinte. Laura utilisa toutes ses armes, laissant Divine épuisée au milieu des draps chiffonnés. Laura s'enfuit après un dernier regard, attendant d'être dans le taxi pour pleurer. Zig dut consoler Divine et la garder dans ses bras de longues heures, réchauffant son corps frissonnant et séchant ses larmes.

Lorsque Laura arriva au château, la tour nord n'arborait aucun fanion, signifiant que la Comtesse n'était pas céans. Elle eut donc tout son temps pour s'installer dans sa chambre, ranger ses tenues frivoles au fond des tiroirs et enfiler des vêtements seyant mieux à une demoiselle de compagnie, du moins en apparence, car, sur sa peau nue, la soie et la dentelle avaient définitivement remplacé le coton. André, l'homme de peine, Antoine, le jardinier et Clara, l'intendante, étaient déjà à pied d'œuvre. Devant ses fourneaux, Noémie, la cuisinière, mitonnait une pintade aux girolles, le plat préféré de la vieille dame. Il ne manquait que James, le majordome, chauffeur et valet de pied, Lydie, la femme de chambre, et la maîtresse de maison. L'imposante et immodeste voiture anglaise franchit les grilles en fin d'après-midi sous les premières averses d'automne. André et Antoine se précipitèrent avec des parapluies pour les accueillir. James ouvrait la porte arrière, lorsque Laura s'avança dans son tailleur strict et ses chaussures à petits talons.

— Ah, ma nièce ! Je suis bien aise de constater que vous ne m'avez pas oubliée et que vous avez renoncé à vos tenues extravagantes.

Laura esquissa un sourire.

— Je n’oublie jamais rien, Madame, cela fait partie de mon service. Quant à mes vêtements, ils vont avec la saison ; ils sont bien tristes, souffla-t-elle, sans être sûre d’avoir été entendue.

La vieille aristocrate franchissait le perron, abritée par Antoine, tandis qu’André aidait James à décharger les bagages. Lydie avait couru se réfugier sous l’auvent, sa courte chevelure brune, ruisselante de pluie, elle emboîta le pas d’André, portant les valises. Laura accompagnait la Comtesse, un peu en retrait, comme l’exigeait l’étiquette.

Le soir est venu, le cartel de l’entrée sonne son septième coup et, dans la grande salle à manger, le couvert est dressé pour deux personnes.

— Madame est servie, annonce James.

Laura prend place au bout de la longue table de chêne, face à sa grand-tante, et entame son hors-d’œuvre.

— Comment va Ludivine, demande brutalement la Comtesse, rompant à la fois le silence et des siècles d’étiquette.

Laura est tellement étonnée par cet écart aux principes, qu’elle manque s’étouffer.

— Bien, Madame ! Sa dernière exposition est une réussite.

Elle ne propose pas à l’aristocrate de consulter les trois photos, soigneusement roulées dans un tube de carton, qui constituent son premier salaire de modèle.

— Je n’en doute pas, poursuit la vieille dame, en art et en affaires, elle est très douée. C’est en matière d’hommes qu’elle m’inspire des frayeurs. Comment est l’actuel ?

Laura sourit en songeant à ce qu’elle pourrait lui apprendre sur les nuits chaudes qu’elles ont passées ensemble, ou sur

leur dernier matin. Elle pense aussi lui parler de Zig, le professeur de baisers, ou de Puce, l'homosexuel défroqué.

— Pour l'instant, elle n'a pas de fiancé, du moins, je n'en ai vu aucun, explique-t-elle sans rougir.

— Une vie monacale, en somme... Elle ne trouvera donc jamais de mari ! Surtout, ma petite fille, ne suis pas son exemple, cherche-toi un époux et range-toi.

— Comme ma mère ? interroge la jeune fille, toute de candeur.

La Comtesse médite un moment, fait la moue et se replonge dans ses crudités.

— C'est ça, dit-elle sans lever les yeux, fais comme ta mère...

Elle se tait un instant.

— Dieu, merci, je n'ai eu que des fils, il m'a épargné les filles, ajoute-t-elle pleine de morgue, il m'a même épargné les brus.

Le silence retombe au moment où James apporte les viandes. Laura revoit le Vicomte Christophe, fils cadet de la maison, célibataire endurci, commissaire-priseur à Londres, qu'elle n'a rencontré que deux fois. Christian, l'aîné, est mort en bas âge. Le dîner se poursuit conformément à l'étiquette. La Comtesse achève sa crème brûlée, boit une gorgée de Sauternes et relève la tête :

— Demain matin, nous irons chez le notaire. Tu es majeure, il est temps que tu t'occupes de ton héritage.

Laura regarde son aïeule comme s'il s'agissait d'une étrangère venant de prononcer une incongruité.

— Bien, ma tante.

La jeune fille n'a jamais fait le lien entre l'apparente opulence de sa famille et un éventuel héritage. Dans sa tête d'adolescente, il lui a toujours semblé normal d'habiter une grande maison, d'être servie à table, de rouler en voiture de

luxe, de disposer d'un château pour les week-ends et d'un autre pour les vacances, de voir ses parents participer à des croisières, d'entendre sa mère se plaindre de la cherté des diamants ou son père du prix d'un étalon. Même son école suisse lui a semblé équitable pour ne pas dire due.

Le majordome débarrasse, aidé de la femme de chambre. La vieille dame se retire dans son boudoir pour écouter de la musique une partie de la nuit. Laura reste un long instant immobile sur sa chaise capitonnée : un héritage pour elle... la propriété, les chevaux, les bijoux, le cabriolet sport, le catamaran bleu et blanc, les tableaux ? Autant d'interrogations, d'espoirs, de rêves.

James gara la limousine devant l'étude de Maître Chapaux, notaire de la famille depuis plusieurs générations et habitué du château. Laura venait pour la première fois dans ses bureaux et fut impressionnée par la solennité des lieux.

Elle s'assied au bord d'un vaste fauteuil et se prépare au pire.

— Jeune Demoiselle, commence l'homme de loi, vos parents étant morts intestats, l'ensemble de leurs biens vous revient en propre. Madame la Comtesse, qui a bien voulu être votre tutrice, a confié la gestion de votre patrimoine à notre étude et je l'en remercie.

Laura écoute avec attention ce long préambule. Elle aimerait bien lui demander d'accélérer, éviter les préliminaires et en venir rapidement aux faits.

— Donc, je vais vous donner détail des biens et numéraires vous revenant.

Bien, pense la jeune fille, enfin, nous y voilà.

— Tout d'abord, je dois vous aviser, et je le regrette, croyez-moi, que vos parents malgré de confortables revenus

étaient de bien piètres gestionnaires. Votre père a fait des placements hasardeux pour ne pas dire douteux. À sa mort, certaines de ces valeurs se sont révélées grandement déficitaires. Ils avaient, en outre, l'un et l'autre, tendance à payer leurs factures très en retard et leur train de vie était largement au-dessus de leurs moyens.

Cette fois, Laura voit poindre l'orage et craint que l'héritage ne se convertisse en dettes.

— Je vous fournirai l'inventaire des biens au moment du décès et le détail des créances que notre étude a soldées.

La jeune fille reprend un peu espoir.

— Nous avons dû consulter votre tutrice afin de décider quels biens devaient être sacrifiés pour régler les débits. Je vous ferai connaître tous les actes de vente en ma possession...

— Que me reste-t-il ? abrège Laura que le verbiage et les précautions du notaire exaspèrent.

L'homme, déçu d'écourter ses savantes explications, compulse ses papiers, cherchant dans la liasse l'inventaire final.

— Après déduction des dettes, je l'ai dit, des charges, des impôts et taxes...

La jeune fille le soupçonne de vouloir lui faire payer son impudente interruption.

— Voilà... Il vous revient de plein droit une maison de huit pièces sur deux niveaux située sur une propriété de quatre-vingt-dix ares arborés, dite « Les Trois Cèdres » ; des bijoux de femme pour une somme estimée à trois cent mille francs et diverses rentes viagères pour environ deux cent mille francs.

Sa maison, les bijoux de sa mère et de l'argent. Elle craignait bien pire. Pour un peu, elle embrasserait le sentencieux vieil homme avec toute la technique de Zig.

— Votre grand-tante, poursuit le notaire, déclare avoir gardé à votre intention la garde-robe de votre mère dont il n'a pas été fait inventaire. En attendant votre majorité, la résidence a été mise en location, dégageant vingt mille francs de loyer annuel, hors impôts, placés sur un compte à vue. Le bail stipule que vous pouvez reprendre possession de votre bien, pour votre usage personnel, sous préavis de trois mois.

Le vieil homme rassemble ses papiers, ôte ses lunettes et pousse le dossier vers la jeune fille.

— Voilà, Mademoiselle, c'est tout. Ceci est pour vous.

Laura pose une main sur la reliure grise.

— Savez-vous qui a acheté la voiture de mon père ?

— Laquelle ?

— La Morgan !

— Le petit cabriolet vert ?

— Oui, tout à fait !

— Le docteur Carloni, répond le notaire sans hésiter, pour un très bon prix, si je me souviens bien.

— Notre vieux médecin, mais je le croyais déjà à demi mort, à l'époque ! s'étonne la jeune fille.

— Non pas lui, son fils, Ludovic, celui qui était parti à l'étranger.

Maître Chapaux se lève, signifiant la fin de l'entretien, Laura sert distraitemment la main qu'il lui tend, tourne les talons et sort de son pas chaloupé, sous l'œil intéressé du tabellion.

Elle demanda à James de faire un détour par le faubourg sud de la ville. Lorsque la limousine s'arrêta devant la grille, elle ne descendit pas de voiture. La grande maison de pierres blanche semblait lumineuse malgré le temps gris. Elle n'avait pas franchi ce seuil depuis plus de trois ans.

Une fillette blonde sortit en courant du cellier, poursuivie par un garçonnet tout aussi blond, à peine plus âgé, et un labrador noir. Laura les suivit des yeux, jusqu'à ce qu'ils disparaissent derrière la haie de troènes.

— Merci, James, vous pouvez y aller.

L'auto s'éloigna doucement.

— Ma maison... C'est ma maison... J'ai une maison...

LES NUITS DE PALESTINE

La mission de l'ONU quitta l'Égypte courant mars pour se rendre à Jérusalem. Sophie avait assisté à sept mariages après celui de Salima, mais jamais aucun n'avait atteint l'intensité du premier. Pour l'un d'eux, elle avait même dû payer cinquante dollars pour quelques photos prises sans le voile. Zorha lui avait promis une autre union selon les rites anciens, mais le sort en avait décidé différemment. La jeune correspondante demeura seule au Caire, promettant de rester en contact et de trouver en Palestine une personne de confiance susceptible de lui ouvrir les maisons.

La mission s'installa dans un grand hôtel des quartiers ouest, auprès d'autres légations étrangères. Le permanent était un Arabe israélien, nommé Rado. Petit, massif, brun, la peau grêlée, la moustache gaillarde et l'œil en éveil, il tomba instantanément amoureux de Sophie et se déclara prêt à tout pour lui plaire. Dès le premier soir, elle dut poser des barrières contre l'envahissant bellâtre. Une fois acceptées les conditions, il fut d'un commerce charmant et dévoué. Elle attendit un peu avant de lui expliquer son projet. Les hommes la mettaient toujours un peu mal à l'aise, surtout quand ils la serraient de trop près. Elle pensait que l'aveu de ses secrets pourrait devenir une forme de soumission.

Donald Twain concentra l'action de la mission sur un camp de réfugiés au nord dans le secteur de Ramallah et

envoya son équipe de relations publiques en reconnaissance. La jeune fille apprécia l'efficacité de son mentor dans le palabre et la négociation. Quand elle fut enfin sûre de trouver en lui un allié, elle lui expliqua sa démarche. Il fut tout d'abord surpris qu'une Orientale veuille transgresser les lois millénaires sur l'interdit de l'image. De plus, vouloir photographier des femmes sans voile lui sembla incongru, pour ne pas dire obscène. Elle crut un moment avoir perdu la partie et s'être même fait un ennemi. Il lui fallut du temps pour lui expliquer que c'était justement cette oppression ancestrale que ses clichés servaient à dénoncer. Il cracha une expression désobligeante pour les femmes qui accepteraient, mais s'engagea à lui trouver des mariées potentielles, charge à elle de les convaincre. Deux semaines plus tard, Rado lui présenta la frêle Aïcha.

— Fais bien attention, Safireh, ce n'est pas une pute, comme toutes celles que tu as photographiées jusqu'à maintenant. C'est une jeune fille honnête. Si jamais tu lui fais du mal...

Il a un geste brusque du tranchant de la main sur sa gorge. Sophie acquiesce silencieusement et attend son départ pour aborder de la jeune fille.

— Je vais vous expliquer ce que je veux faire et ensuite vous choisirez, lui dit-elle doucement.

La Palestinienne sourit et tout son visage s'éclaire.

— Vous allez m'apprendre, demande-t-elle, anxieuse.

— Je vais vous expliquer ma quête, c'est ça, seulement vous expliquer, pour que vous puissiez prendre la décision.

— Alors, vous ne m'apprendrez pas, questionne Aïcha, au bord des larmes.

Sophie craint un moment que l'arabe littéraire qu'elle utilise ne soit trop éloigné du langage courant.

— Que voulez-vous apprendre ? interroge-t-elle quand même, sûre de s'être méprise sur le sens de la phrase.

La frêle jeune fille rougit, baisse les yeux et serre ses poings sur sa bouche.

— N'ayez crainte, je ne vous veux aucun mal, proteste Sophie un peu angoissée. Parlez-moi comme à une amie, une grande sœur.

La fille se détend un peu.

— J'ai une sœur aînée, mais elle n'est pas mariée. Ce sont les sœurs aînées ou les cousines aînées qui apprennent les choses. Les mères l'apprennent seulement aux aînées.

Sophie a soudain peur de comprendre.

— Tu veux que je sois ta grande sœur, c'est ça ?

— Oui, souffle-t-elle, je veux que tu m'apprennes...

—... Ce que les hommes font aux femmes et ce que les femmes font aux hommes, c'est cela que tu veux apprendre ?

La fille ferme les yeux, les bras serrés sur son giron et des larmes coulent sur son visage.

— Ne pleure pas petite sœur, murmure Sophie en la prenant contre elle.

Le soleil fait miroiter le dôme doré d'Al Aqsa, au loin le muezzin appelle à la prière du soir. Aïcha a tari ses larmes et s'accroche à sa nouvelle sœur aînée.

Sophie la repousse doucement.

— Tu n'as pas faim ? Tu sais ce qu'on va faire ? D'abord, on va commander à manger, on va se mettre à l'aise, dîner et après, je t'expliquerai tout ce que tu veux savoir.

Sophie réclame un repas pour deux, débarrasse les livres et les papiers qui encombrent la table près de la fenêtre et invite Aïcha à s'asseoir en face d'elle. Le réceptionniste entre en poussant un guéridon d'où s'échappe une odeur de viande grillée. Aïcha s'est débarrassée de son foulard et

de son épais manteau de drap et se tient au bord de la chaise, les mains jointes sur ses genoux. Sophie emplit les assiettes de boulettes fumantes et de riz brun et les gobelets de céramique avec du thé à la menthe. Elles mangent un moment en silence, l'aînée détaillant la cadette, du moins le peu qu'elle voit. Le visage est doux, un peu mélancolique, les yeux légèrement en amande remontent vers les tempes, bordés de longs cils recourbés. Les sourcils sont épais et se joignent au-dessus du nez fin et droit. Les pommettes sont hautes, les mâchoires aiguës et le menton court et arrondi. Les lèvres pleines s'ouvrent sur les dents blanches et serrées. Les cheveux noirs sont roulés en chignon sur la nuque. La silhouette donne une impression de fragilité, renforcée par la maigreur des mains et l'étroitesse des épaules. Elle égratigne sa viande du bout de sa fourchette, un peu gênée par sa gaucherie. Sophie jette les ustensiles trop européens et retrouve le plaisir ancestral de sentir les aliments au bout des doigts. Aïcha sourit et ce sourire illumine son visage.

— Excuse-moi, petite sœur, s'exclame Sophie, j'ai vécu trop longtemps loin de chez moi, j'ai pris de mauvaises habitudes.

Cette fois Aïcha ne se contente pas d'un sourire. Son rire est clair, chantant. L'aînée se joint à elle. Le dernier rempart vient de se rompre, plus rien ne sépare les deux jeunes filles. Elles se sont reconnues, elles ont construit un pont rapprochant leurs deux civilisations par la magie de trois doigts plongés dans la nourriture. Sophie est redevenue Safireh, a retrouvé ses origines, s'est libérée. Le silence pesant est remplacé par un autre silence riche de sourires et de complicités. Le plat est vide, elles grignotent les dattes confites constituant le dessert.

— Maintenant, tu vas m'apprendre, demande Aïcha anxieuse.

Sophie achève de se rincer les doigts dans le lavabo.

— Oui, je vais le faire, mais j'ai peur.

— C'est difficile d'apprendre ?

— Oui ! Mais surtout, il faudra me faire confiance.

Elles reviennent dans la chambre et s'assoient en tailleur, face à face sur le lit.

— D'abord, il faut voir quelques photos.

Elle tend la main vers la table de chevet, sort un album rouge et l'ouvre sur la couverture, entre elles.

La première image appelée « autoportrait en X » est en noir et blanc. Sophie s'est photographiée elle-même, nue, agenouillée sur un tapis de laine, les cuisses écartées, le corps ployé vers l'avant, les bras noués derrière la nuque et les coudes au-dessus de la tête, le tout formant un X stylisé. Les cheveux lui couvrent le visage et le haut de la poitrine, laissant à nu les aréoles sombres, aux pointes dressées. Il lui a fallu beaucoup de temps pour se mettre en scène, mais elle y a pris du plaisir. Aïcha regarde l'image, puis l'originale. Sans un commentaire, elle tourne la page sur une vue d'un couple nu : l'homme dort en chien de fusil, la femme, sur le dos, les yeux clos, semble sourire. Aïcha s'attarde longuement.

— L'homme la rend heureuse, n'est-ce pas ? demande-t-elle en chuchotant.

— Je le pense. Mais regarde, la tache sous elle dit qu'elle a souffert.

Aïcha fixe à nouveau.

— Sais-tu ce qu'est un paradoxe, petite sœur ?

La fille hausse les épaules.

— Un paradoxe, c'est quand se rencontrent deux sentiments ou deux situations contradictoires, mais qui semblent ne pas pouvoir exister l'un sans l'autre. L'amour physique est un paradoxe, on y souffre et l'on y est heureux. Parfois

même, plus la douleur est intense, plus le plaisir est intense.

À nouveau, la fille se plonge dans la scène, tentant de trouver dans le sourire la souffrance et le bonheur.

— Il lui a fait mal avec la main et pourtant, elle retient cette main.

— C'est possible. Mais je pense surtout qu'elle signifie que son ventre appartient à son mari, désormais. Et ce n'est pas avec la main... qu'importe...

Sophie tourne la page. Une photo volontairement sombre, au point de ressembler à une ombre chinoise, représente un autre couple de profil debout face à face. Le pénis de l'homme est dressé et touche symboliquement le nombril de la femme. Leurs bouches sont unies et les bras de l'homme entourent les épaules de la femme.

— Quel âge as-tu, petite sœur ?

— Quinze ans cet hiver.

— Et ton fiancé ?

— Je ne sais pas, c'est un cousin de mon père, je ne l'ai jamais vu, mais il m'a choisie.

Sophie caresse la joue de la fille, comme une mère, ses yeux mauves embués.

— Ma pauvre chérie, il te faudra du courage. Je vais tout t'apprendre, j'espère seulement que mes leçons apaiseront ton chagrin, et que ton mari respectera ta candeur.

Sophie saisit un bloc de papier et un crayon, dessine le corps d'une femme et celui d'un homme puis entreprend à l'aide de croquis complémentaires de lui enseigner l'anatomie et la mécanique des relations sexuelles. Elle ne parle pas d'amour ni de plaisir, seulement de technique. Aïcha écoute avec attention les paroles, s'imprègne des illustrations, cherche, aussi, sur son propre corps, les endroits désignés. Le temps passe, les explications sont longues,

ennuyées parfois, laissant la jeune Palestinienne perplexe ou intriguée.

— Quand dois-tu te marier, petite sœur ? questionne Sophie.

— Le mois prochain peut-être. Mon fiancé n'a pas encore suffisamment d'argent. Dès qu'il l'aura, il viendra me demander.

Sophie se sent impuissante devant tant de soumission. Elle ne sait plus que faire pour aider un peu plus cette frêle adolescente.

— Veux-tu que je t'enseigne aussi le plaisir ?

La fille regarde les yeux mauves, interpellée par les sous-entendus de la question.

— Est-ce bien ?

Sophie répondrait volontiers que c'est plus bon que bien, mais l'heure n'est plus aux finesses de langage.

— Si tu parviens un jour à enseigner les caresses que je peux te montrer à ton mari, ce sera bien, sinon, cela ne servira qu'à te frustrer un peu plus.

Sophie cherche un peu ses mots, regrettant de ne pouvoir lui apprendre assez de perversion et de rouerie pour la rendre moins soumise.

— Je ne veux surtout pas te forcer... je ne sais même pas si tu pourras renouveler les gestes, une fois sortie d'ici, mais tu m'as demandé d'être ta sœur aînée et je pense que j'aurais montré le plaisir à ma sœur cadette si j'en avais une.

La fille cherche à nouveau dans le regard clair face à elle, feuillette l'album, revenant sur la photo du couple uni après l'amour.

— Est-ce le plaisir ?

— Non, seulement deux époux qui s'aiment et qui ont pris du plaisir à s'aimer.

— La femme seule ne peut pas prendre du plaisir, seulement le couple.

Sophie a soudain envie d'être cruelle pour lui arracher sa candeur.

— Sache, ma chérie, que l'homme prendra toujours son plaisir, c'est à la femme de réclamer ou de prendre le sien. Si elle sait le demander, l'homme lui en donnera peut-être. Elle peut aussi l'exiger, mais il n'est pas obligé d'accepter. C'est à toi de décider qui tu veux être.

La jeune fille tourne les pages de l'album, ferme les yeux, s'arrête sur une photo de femme nue, le corps arqué, les mains crispées sur la poitrine, comme pour une prière impie, l'observe, pose ses doigts sur le papier glacé.

— Apprends-moi, grande sœur !

Sophie ôte son chemisier et son pantalon. Aïcha regarde son hôtesse, les yeux pleins de crainte. L'aînée dégrafe son soutien-gorge et ôte sa culotte de soie. Elle sourit à la cadette, toujours interdite.

— N'aie pas peur de moi, petite sœur, je suis ton amie, je ne prendrai que ce que tu me donneras.

La jeune fille déboutonne la chasuble de laine qui la couvre jusqu'aux genoux et la fait passer au-dessus de sa tête. Elle retire son chemisier blanc, dévoilant son torse maigre, aux côtes saillantes. Elle hésite un instant avant de faire glisser son pantalon de drap le long de ses jambes. Seul un caleçon de coton subsiste. Sophie éteint le plafonnier, laissant les appliques de la salle de bain éclairer la chambre, créant une atmosphère de pénombre complice. La fille se débarrasse de son dernier vêtement maladroitement et se tient droite, immobile, face à sa nouvelle amie. Tout son corps semble trop fragile, les jambes maigres, les cuisses courtes, les hanches plates, la taille à peine marquée, le ventre creux, la poitrine hérissée de deux cônes roses, les

épaules tombantes. Sophie la contourne. Les mollets longs, les fesses à peine renflées, la colonne vertébrale creuse, les omoplates sorties, la nuque ployée. Elle ne doit pas peser quarante kilogrammes. La peau est belle, sans défaut, d'une teinte ocre unie et sûrement douce au toucher. Sophie frôle l'épaule du bout des doigts, remontant vers le cou. La fille frissonne. Sophie dénoue le ruban retenant les cheveux qui descendent en boucles serrées jusqu'à la taille.

— Tu as de beaux atouts, petite sœur, de beaux cheveux, une peau soyeuse, un visage d'ange et une silhouette fragile. Même si tu n'inspires pas un homme, il faudrait qu'il soit bien brut pour ne pas s'attendrir.

Sophie montre sur son propre corps les zones sensibles. Son élève éprouve du bout des doigts sans grande conviction, au début. L'aînée montre le chemin, lui enseignant les pressions, les effleurements. Une certaine impatience se manifeste chez l'adolescente lorsque les caresses se rapprochent du pubis. Les frôlements à l'intérieur des cuisses, là où la peau est plus lisse et plus chaude, puis au creux de l'aîne, l'ont conditionnée à vouloir se rendre plus loin. Déjà, un doigt, que Sophie ne peut plus guider, a exploré le creux au bas de la vulve, entre l'anus et le vagin, et remonte lentement dans la tiédeur humide, cherchant le point qu'elle sent imminent. Sophie a arrêté l'index qui pesait sur l'hymen.

— Garde cet endroit à la découverte de ton mari, soufflet-elle.

Le doigt continue sa quête et atteint le bouton brûlant ; elle pousse un petit cri. Sophie lui enseigne comment traiter ce fragile instrument. Aïcha gémit, trouve en elle des ressources insoupçonnées. Elle se laisse glisser sur le lit, les cuisses serrées sur sa main, la bouche ouverte, cherchant l'air, les yeux clos. Sophie la regarde, un peu envieuse, à

la fois avide et inquiète de lui faire découvrir les plaisirs à deux. Elle vole une photo, un peu honteuse de son geste, puis s'allonge à côté de la fille et lisse les cheveux, lui enseignera-t-elle le baiser ? Elle voudrait au moins partager son émoi. Les minuscules seins se sont dressés sous l'excitation, alors, elle y pose sa bouche et referme ses lèvres sur la chair tendue. La petite la remercie d'un soupir et s'abandonne à son premier orgasme.

LA MAISON

Le travail de dame de compagnie était peu exigeant : une à deux heures de lecture, le matin, déjeuner, thé à quatre heures, dîner, suivi d'une heure de conversation dans la soirée. Elle devait accompagner la comtesse à ses ouvrages, deux après-midi par semaine et à des œuvres de bienfaisance, deux à trois fois par mois. Elle servait également de modèle, quand les aquarellistes amateurs souhaitaient s'essayer au portrait ou au nu. Cette dernière fonction était une délectation pour Laura, car cela lui permettait de voir, lorsqu'elle ôtait son peignoir pour prendre la pose, l'envie de sa silhouette et le désir de sa jeunesse, dans les yeux des bourgeoises apprêtées.

De temps à autre, elle avait des nouvelles de Sophie, sous forme de lettres tendres et de rouleaux de pellicules qui lui parvenaient par voie diplomatique. Elle transmettait ces négatifs à Divine qui se chargeait de les faire tirer et agrandir. Elle recevait ensuite des albums préparés qu'elle dévorait, subodorant les histoires cachées derrière ces corps sans voiles, se représentant son amante l'œil rivé à son viseur. Sophie envoyait parfois quelques commentaires quant aux conditions de prise de vues et cela ravissait Laura, qui pouvait alors imaginer sa douce amie en train de travailler et regarder l'image au travers des yeux mauves. Certaines filles étaient belles, mais la plupart ne le devenaient que par la magie de la lumière ou de l'expression voulue par

l'artiste. Laura fut émue par Aïcha, le corps fragile tendu par le plaisir, le sourire extatique. Sophie lui expliqua qu'elle garderait cette photo secrète parce qu'aucune sœur aînée ne doit profiter de sa cadette. Laura fut un peu jalouse de cette phrase, mais se reprit bien vite en pensant que Sophie ne l'avait, fort heureusement, jamais considérée comme telle.

Laura occupe son temps libre à imaginer sa maison. Elle utilise ses talents de dessinatrice pour construire des décors. Elle a fait venir des catalogues de tissus, elle a écumé tous les marchands de meubles, les ébénistes, les tapissiers, les ensembliers. Elle a demandé à Divine de la renseigner sur les tendances. Cette phase de recherche a duré plus de six mois. Maintenant, elle sait exactement comment elle va traiter chaque pièce, quels accessoires acheter ? Chaque élément est répertorié dans son carton à dessin. Elle a chiffré ses dépenses et confronté ce montant à ses avoirs. Elle est prête. Elle a envoyé une lettre à ses locataires, les informant de sa volonté de reprendre possession de son bien le premier juillet. Il lui reste juste un détail à régler : retrouver le cabriolet de son père et, pourquoi pas, son brillant propriétaire. Bien entendu, elle l'a croisé plusieurs fois en ville. Elle le trouve beau garçon, un bel animal aux muscles souples, au visage évocateur. Elle a, comme toutes les autres, remarqué la bosse sous la braguette et, bien qu'ayant pratiqué peu d'hommes, ses connaissances livresques et son instinct raniment le nœud bouillant au creux de son ventre. Elle veut le posséder, elle le veut pour elle, il sera l'instrument de son plaisir. Elle a pensé tomber malade, mais a appris, par sa tante, que nombre de bourgeoises, en quête d'aventure, ont déjà utilisé ce stratagème avec des fortunes diverses. On lui attribue une trentaine de maîtresses, dont au moins quatre sont récurrentes. On dit,

aussi, que sa pièce d'examen gynécologique est confortable et que nombre de femmes s'inventent chlamydia, herpès et autres salpingites pour s'y faire soigner. Tous ces racontars, Laura en a cure, elle saura bien mettre au pas le beau Ludovic et limiter l'usage du renflement à son seul profit.

Elle passa de longues semaines à l'épier, à roder autour de lui, vêtue de tenues voyantes qui lui attiraient parfois les regards outrés de la part des femmes et équivoques de la part des hommes. Mais le brillant docteur était trop accompagné ou trop accaparé pour remarquer sa présence. Elle usa toute la fin du printemps en chasse et poursuite inutile, désespérant d'intéresser un jour l'objet de sa passion. Heureusement, la libération de sa maison et l'aménagement qui s'en suivit l'occupèrent au point de presque lui faire oublier sa traque. Elle vécut pendant deux mois, entourée de tapissiers, de menuisiers, d'électriciens, de plombiers, tous admiratifs, tous épris de ses charmes, tous prêts à se damner pour un sourire. Elle en profita pour aiguïser son sens de la séduction et éprouver le point de rupture de chacun de ses courtisans.

Au terme des travaux, la maison était enfin devenue sienne, chaque pièce était exactement telle qu'elle l'avait imaginée, aucun meuble ne manquait, aucun tissu n'était plus clair ou plus foncé. Elle fut heureuse de se lover dans le lit qu'elle avait voulu, de se baigner dans la vasque désirée, de cuisiner sur le marbre espéré, de s'asseoir dans les fauteuils dessinés, de manger sur la table prévue. Elle n'avait dû renoncer qu'à un seul détail : le miroir au-dessus du lit, parce que le miroitier ne lui avait pas paru être un homme de confiance, mais elle s'était consolée en faisant encadrer de glaces pêche, murs et plafond de l'alcôve où était enchâssé le bain à remous.

Aucun des artisans n'avait reçu plus d'un sourire ou d'un baiser léger sur la joue, mais tous se sentaient malheureux de partir. Elle n'en retint qu'un, le plus jeune, apprenti électricien, blond, tendre, au corps frêle et à la peau douce, qui passa une semaine dans sa chambre. Il put se repaître de baisers brûlants qui le laissaient pantelant, de caresses douloureuses qui ne parvenaient pas à l'apaiser, il n'eut le droit d'effleurer l'épiderme soyeux que du bout des doigts et des lèvres et quitta la maison hâve, fébrile et fatigué, comme évadé de l'enfer. Il se vanta de nuits ardentes, de cris d'extase arrachés à la belle, certains furent jaloux, mais la majorité le traita de menteur, car la déesse des Trois Cèdres était au-delà de ces pratiques triviales. Il s'enfuit de la région et ne donna plus signe de vie. Laura sortit grandie de ces racontars, plus forte et plus déterminée.

Elle reprit sa quête interrompue.

LA FIN DU VOYAGE

Sophie revit souvent Aïcha pendant son séjour en Palestine. Le fiancé n'avait pu réunir la somme et s'était expatrié. Moyennant un acompte conséquent, le père lui avait accordé un délai de six mois, ce qui laissait la jeune fille exempte d'obligations. Sophie consacra ce répit à parfaire son enseignement. Le futur ne revint pas de son exil, Aïcha fut promise de nouveau. Lorsque Sophie quitta Jérusalem, la jeune fille était toujours seule, mais plus aguerrie et plus avertie des choses du sexe, bien que n'ayant jamais connu d'homme autrement qu'en photo.

Sophie retrouva son appartement de New York, dans les bourrasques de l'automne. La famille du cinquième s'était enrichie d'un bébé aussi roux que sa mère ; au sixième, Bonnie et Natty avaient apparemment disparu, remplacés par un vieux couple, aux gestes lents. Elle découvrit enfin la totalité de ses albums envoyés par Laura et transmis par le consulat de Syrie. Dix-neuf histoires de jeunes filles devenues femmes, dix-neuf histoires de possession, dix-neuf histoires d'amour, du moins l'espérait-elle. Pour au moins trois, elle était à peu près sûre d'une issue heureuse ; pour quatre autres, un échec cuisant était inéluctable. Il subsistait douze incertitudes. Elle essaya au travers des portraits, des attitudes, des sourires, de reconstituer l'ambiance. Elle retrouva avec quelque nostalgie Salima, Mariam, Gulsen ou Selma, qu'elle avait accompagnées jusqu'à la cérémonie, parfois

jusqu'à la chambre nuptiale.

Elle chercha Sarah et Ayoub, le seul couple israélien de sa longue collection, Sarah la douce perverse et Ayoub la brute exquise. Elle avait partagé leur nuit de noces, leur servant de jouet, vingt-quatre heures de jeux érotiques, d'étreintes sulfureuses, dont elle était sortie le corps meurtri et les sens émoussés. Il lui avait fallu plusieurs semaines pour réaliser à quel point sa sexualité avait profité de cette expérience, mais aussi à quel point son jugement avait été faussé par les plaisirs endurés. Sarah l'avait envoûtée de ses caresses impudiques, l'incitant à accepter les pénétrations indécentes de Ayoub. C'est dans cette douleur d'abord consentie, puis exigée, où satiété et souffrance allaient crescendo, qu'elle avait trouvé de quoi combler sa solitude de Laura.

À la suite de cette orgie charnelle, elle avait écrit une longue lettre à son amie qui n'avait répondu qu'une seule phrase :

« Chaque fois que tu prends du plaisir hors de moi, je souffre, mais chaque fois que tu jouis, je jouis aussi ».

Elle médita pleinement cette sentence sans oser lui réclamer d'explications.

C'est en décembre qu'elle rencontra Richard. Il lui permit de découvrir sa vraie nature et de poursuivre son travail d'introspection commencé en Orient. Elle écrivit plusieurs pages à Laura où elle lui présentait l'homme, professeur d'histoire de l'art, grand, sportif, pondéré, intellectuel. Elle lui décrivait également comment il lui avait fait divinement l'amour, comblant ses envies secrètes, cherchant patiemment les points sensibles sur son corps et les excitant jusqu'à la douleur, jusqu'à ce qu'elle lui demande grâce et qu'il l'achève. Elle lui narra comment elle avait succombé à neuf reprises dans la même nuit, atteignant chaque fois un degré supérieur dans l'orgasme, comment il l'avait pénétrée de la

langue, des doigts ou de la verge dans le vagin, la bouche ou l'anus, comment elle avait accepté toutes ses caresses en les trouvant exquises, avec quelles délices elle avait senti exploser le sperme dans toutes ses cavités et comment elle en avait joui chaque fois. Elle lui avoua comme elle avait aimé le lécher, le sucer, le têter, lustre sa peau, masser ses muscles, frôler son corps, lisser ses cheveux. Elle lui transcrivit les poèmes qu'il lui avait déclamés avant, criés pendant, murmurés après. Sophie relut sa longue missive et la déchira en morceaux, pensant au mal qu'elle pourrait faire. Elle écrivit seulement qu'elle avait rencontré un homme beau, gentil, cultivé, qui l'avait fait jouir et qu'elle était heureuse. Laura la félicita et lui avoua qu'elle aussi traquait un mâle séduisant, intelligent, très attrayant et qu'elle ne désespérait pas de le capturer avant peu.

Au bout de deux semaines de bonheur charnel intégral, Sophie quitta son studio de la neuvième rue pour s'installer chez son amant, dans un vaste duplex de King street, au cœur du Village. Elle ne s'étonna pas qu'un simple professeur pût s'offrir un tel luxe, elle ne pensait qu'à aimer, jouir et aimer jouir. Il lui donna donc tout ce qu'elle demandait, sans jamais tenter de la restreindre, inventant de nouvelles caresses, de délicieuses souffrances, des plaisirs inédits qui la ravissaient. Cette quête perpétuelle de sensations lui fit perdre la notion de la réalité. Elle s'abandonnait jour et nuit dans les bras puissants, exigeant sa ration d'extase à toute heure. Lorsqu'elle était trop épuisée, elle s'endormait là où elle tombait, s'abîmant dans un sommeil traversé de pulsions érotiques qui ravivaient ses sens. Au réveil, elle réclamait son amant, en oubliant le boire et le manger.

Fin février, quand Donald Twain lui offrit une nouvelle mission au Moyen-Orient, elle déclina l'invitation, affirmant qu'elle préférait un poste sédentaire, il lui promit d'examiner

les possibilités.

Le jour même, Richard lui demanda de lui rendre un petit service.

— Ma chérie, un vieil ami à moi va passer ce soir.

Sophie fut contrariée d'apprendre qu'un tiers venait gâcher leur intimité.

— Tu verras, il est très gentil. Il a eu beaucoup de malheur, ces temps-ci, il faudrait le consoler.

La jeune femme tourna un regard interrogatif vers son amant.

— En somme, tu voudrais que je couche avec lui !

— Je ne suis pas jaloux... et puis, j'aime partager...

Richard sembla se raviser.

— En fait, nous sommes en affaires tous les deux et je lui dois beaucoup d'argent. Si tu es très gentille, il ne pourra pas me refuser un délai.

Sophie hésita entre pleurer de rage ou le gifler puis s'enfuir, mais quand la main de Richard frôla son ventre, elle sut qu'elle ne partirait pas.

Charles est vieux, gros et rubicond. Sophie déteste sa façon de la regarder à la dérobée. Pour complaire à Richard, elle s'est apprêtée et habillée. Elle a choisi les vêtements les plus tapageurs de sa garde-robe et s'est maquillée outrageusement, mêlant le rouge, l'ocre et le noir sur son visage, un vernis écarlate sur les ongles des mains et des pieds, des bas résille, une jupe courte, un corsage décolleté et des dessous de dentelle bien visibles. Elle s'est assise, jambes croisées sur le sofa, attendant le bon vouloir de ces messieurs. Les deux hommes échangent des banalités. L'invité a les yeux rivés sur les cuisses brunes ou sur le contenu du soutien-gorge. Il siffle son bourbon à grand trait et chaque verre empourpre un peu plus ses joues. Richard

est volubile, Charles se fait taciturne, sombre.

— Et si nous parlions de nos affaires, demande-t-il soudain, abandonnant pour un instant les charmes exposés de la fille.

Richard cherche à éluder la question en resservant une tournée.

— On est bien, là, entre amis, on boit un coup, mon amie est jolie, pas farouche, on peut sûrement s'arranger.

Sophie a écarté les jambes, laissant remonter un peu plus le tissu, dévoilant les dentelles immaculées. Charles avale bruyamment sa salive, les yeux exorbités, les mains moites.

— Ne rêve pas, mon vieux, ta pute ne vaut pas 20 000 \$, je veux bien de concéder une petite réduction, mais n'espère pas que je vais t'oublier.

Sophie n'apprécie pas la tournure que prennent les événements. Son amant l'a entraînée dans un traquenard. Certes, elle a accepté de l'y suivre, mais s'entendre traiter de la sorte pas un vieux libidineux, c'est la goutte qui fait déborder le vase. Elle se lève et s'enfuit dans la chambre.

— Sophie ! aboie Richard, reviens immédiatement !

Elle ne tourne même pas la tête, drapée dans sa dignité.

— Reviens ici, petite salope !

Elle tire le verrou. En trois enjambées, Richard est devant la porte. Il cogne le battant de son poing serré.

— Ouvre !

Elle s'est assise, hésitant entre chagrin et rage.

— Ouvre, sale pute !

Elle envisage un instant de se rendre. Elle lui en veut, mais au fond d'elle, une boule de désir grossit, il est devenu sa drogue, il y a plusieurs heures qu'il ne l'a pas touchée et déjà ses caresses lui manquent.

— Ouvre, ou tu vas le regretter.

Les coups de poing pleuvent sur le bois. Un coup de pied a raison du fragile verrou. La porte cède violemment, arrachant un cri à la jeune femme. Richard est furieux, il s'avance menaçant ; elle n'a pas fait un geste ; il la gifle sur la joue du plat de la main ; elle relève la tête, crânement, alors il la frappe du poing, sur le visage, les épaules, le buste. Elle s'écroule sur le tapis au pied du lit. Il se sert de ses pieds. Elle n'est plus qu'une immense douleur. Charles s'est avancé près d'eux.

— Ne l'abîme pas trop...

Richard pousse le corps gémissant du bout de la chaussure.

— Elle est à toi, je te l'offre... pour rien.

Il quitte la pièce en tirant la porte derrière lui. Sophie sent qu'on la hisse sur le lit. Elle essaye d'ouvrir ses yeux douloureux, pendant que des mains laborieuses la débarrassent de ses vêtements ; la dentelle glisse le long de ses jambes. Elle aperçoit au-dessus d'elle un pénis énorme, rouge et dilaté qui approche son visage. Deux doigts écartent ses lèvres tuméfiées pour laisser passage à ce phallus qui va l'étouffer. Un goût de fauve envahit sa bouche, elle est trop fatiguée pour se défendre, elle utilise sa langue de son mieux pour satisfaire son hôte. Plus tard, elle sent une main investir douloureusement son intimité. Le pénis géant a quitté sa bouche, un poids mort l'écrase, ravivant ses ecchymoses, des mains fébriles broient sa poitrine. La pénétration brutale lui déchire le bas-ventre, la sensation est atroce, elle veut protester, mais des lèvres moites couvrent sa bouche meurtrie. Il bouge au fond d'elle et soudain, malgré sa honte et sa déchéance, elle prend conscience de la friction intense. Elle a mal, mais son corps a soif de cette souffrance, elle refuse d'avouer sa volupté, trouve abject le cri qui s'échappe d'elle. Quand il la retourne et s'enfonce cruellement entre ses fesses, elle hurle sa délectation sordide à pleins poumons. Il pousse un dernier grognement et s'abat comme une masse.

LA PROIE

Laura a fait revenir la malle secrète de sa mère et chargé son menuisier de la restaurer et de la doter d'un fermoir solide. Le coffre trône dans le salon, près de la porte-fenêtre à côté d'un fauteuil à haut dossier qu'elle réserve à la lecture. Quand la chaude lumière de l'après-midi inonde la pelouse et les arbres, elle l'ouvre avec délices et sort un des ouvrages aux couvertures salaces. Parfois, elle se contente de s'abîmer dans la contemplation de l'illustration, laissant son imagination vagabonder jusqu'à ce que le nœud de désir devienne trop douloureux et la contraigne à user de ses doigts pour le dénouer. À d'autres occasions, elle lit le texte d'un esprit détaché comme s'il s'agissait d'un simple document ethnologique. Le plus souvent, elle choisit des pages au hasard et se réjouit d'y trouver un peu du passé.

Nombreux sont les hommes, jeunes ou moins jeunes, qui tournent autour d'elle. Ils sont tous charmés et rêvent secrètement de franchir le seuil de la maison de pierres blanches. Mais elle n'en convoite qu'un et, pour l'instant, sa quête reste toujours vaine. Lydie, la femme de chambre qui guigne la même proie, renseigne involontairement Laura sur les faits et gestes du brillant docteur. C'est ainsi qu'elle a appris qu'il est tombé entre les mains perfides d'une jolie trentenaire, parisienne et divorcée, aux formes généreuses et à la beauté hautaine. Laura l'a croisée lors du dîner de charité pour le Noël des Enfants de l'ex-Yougoslavie, début

décembre. Elle a admiré sa plastique et l'a trouvée très appétissante. Les œillades enamourées du docteur lui ont arraché le cœur et elle a conçu de la haine pour la séductrice. Fort heureusement, après les festivités de décembre et les futilités de janvier est venu l'ennui de février. La belle oisive est retournée vers la cité des lumières et la protubérance et son propriétaire sont redevenus libres, redonnant de l'espoir à toutes les femmes de la ville.

Et la chasse reprit.

Au premier soleil de mars, elle trouva un indice devant le Café Royal : le cabriolet vert au look des années 30 avec son long capot aux ouïes chromées, ses ailes arrondies, sa calandre en fer à cheval, ses phares proéminents et sa malle arrière surmontée de la roue de secours. Elle caressa le cuir jaune de la capote, assortie aux sièges. Elle pensa un moment s'asseoir derrière le volant d'aluminium et de bois précieux dans le baquet droit. Elle aperçut la silhouette espérée qui s'approchait. Lorsqu'il la croisa, ses yeux errèrent un instant sur les rondeurs du corsage, puis Laura ressentit clairement le regard qui s'appesantissait sur sa croupe ondulante et ses jambes découvertes jusqu'à mi-cuisse, chaque fois que ses pas faisaient s'ouvrir sa jupe fendue. Elle pensa à se retourner pour le prendre en flagrant délit, mais préféra se délecter du désir qui montait en elle. Elle oscilla un peu plus des hanches et exagéra ses enjambées afin de se rendre inoubliable. Le rugissement puissant du V8 derrière elle l'emplit brièvement d'espoir, mais il la dépassa sans même tourner la tête. Elle surprit quand même le regard qui la suivait dans le minuscule rétroviseur. Elle réprima un geste de la main, se sentant soudain ridicule de jouer les midinettes auprès d'un homme, si beau soit-il, alors qu'une cour de fidèles baisait chaque jour le sol qu'elle foulait et

qu'un seul claquement de doigts eût suffi à remplir son lit de mâles, certes moins attirants, mais sûrement beaucoup plus empressés à la satisfaire. Mais le cœur a ses raisons... Elle prit comme un signe de s'être arrêtée en face d'une auto-école. Après tout, pour conduire le mythique cabriolet vert, elle avait besoin du permis. Elle franchit donc le seuil de la boutique, illuminant le minuscule bureau et consommant l'unique occupant. Il lui fallut moins d'un mois pour apprendre. Elle fut aidée par un certain sens de l'improvisation, une dextérité et une adresse innée, l'attention accrue qu'elle réservait aux sujets qui lui tenaient à cœur et surtout, elle en fut très consciente, par la magie de sa peau blanche et l'attrait de ses longues jambes. Le jour venu, le vieil examinateur, d'ordinaire bougon et tatillon, tomba sous son charme, dès l'instant où elle défit les brides de ses talons aiguilles pour enfiler des mocassins beiges. Il ne quitta plus Laura des yeux pendant le court trajet, lui laissant l'initiative du parcours. Il confia bien plus tard à des proches qu'il avait passé la plus merveilleuse demi-heure de toute sa carrière et qu'il n'avait jamais été plus heureux de signer le formulaire rose autorisant la belle à conduire un véhicule automobile. Laura le remercia d'un sourire lumineux qui permit à trois candidats suivants de réussir l'examen malgré quelques fautes rédhibitoires. Ce fut l'après-midi de ce même jour que Ludo aperçut la peau nue de Laura dans le miroir du salon de peinture. Et ce fut le lendemain que la jeune fille sut à quel endroit elle capturerait sa proie. Elle consacra la semaine à choisir parmi toutes ses tenues celle qui séduirait le beau docteur, celle surtout qui la ferait remarquer, à coup sûr, au milieu de l'aréopage féminin qui ne manquerait pas de l'entourer.

Elle a opté pour une robe, dont la tonalité rouge sombre rappellera peut-être au voyeur occasionnel, le sofa du salon.

Elle a demandé à la femme de chambre de remonter l'ourlet d'une bonne main, transformant la jupe déjà courte en discret appel au viol ; elle a également voulu une échan-crure plus plongeante qui dégage son dos bien en dessous des omoplates enrobées de muscles lisses ; elle a attaché ses cheveux en un frêle chignon qui révèle sa nuque. Elle s'est longuement mirée dans les psychés, puis elle a enfilé ses escarpins rouges, qui, croit-elle, lui portent bonheur, puisque ce sont les premiers que Divine lui a offerts. C'est en espérant que la conférence disposerait d'un vestiaire qu'elle a passé un manteau de drap chocolat sur ses redou-tables atours. Dans son minuscule sac, elle a emporté deux cartes sépia sans autre indication qu'un « L » tarabiscoté en relief doré dans le coin supérieur gauche et son stylo-plume empli d'encre bleue. Elle est prête, cette soirée sera la sienne, elle sait que rien ne peut plus s'opposer à ce que l'homme le plus convoité de la ville devienne son plus dévoué serviteur.

Elle arrive avant le gros de la foule dans la salle polyvalente surchauffée. Une vingtaine de personnes, des femmes pour la plupart, occupent les deux premiers rangs. Contrairement à ce qu'elle espérait, il n'y a pas de vestiaire. Elle jette son manteau sur une chaise en bordure d'allée, derrière les premiers arrivés et va admirer les panneaux explicatifs accrochés au fond de la pièce. Chaque fois que la porte s'ouvre, elle ressent un petit pincement au cœur, mais refuse de se retourner. Elle finit par trouver, dans la vitrine abritant des objets usuels de peuplades reculées, un effet miroir suffisant pour observer les visiteurs. Les mâles solitaires marquent tous un temps d'arrêt, puis se passionnent pour les photos d'enfants dénutris aux ventres hypertrophiés ou de mères cadavériques veillant des bébés

aux yeux douloureux. Les hommes accompagnés tentent vainement d'entraîner leurs moitiés, mais gagnent la salle à regret. Enfin, l'orateur entre, salué par le cœur de ses admiratrices. Lui aussi s'est arrêté, a détaillé la jeune fille, a laissé planer son regard sur l'épiderme laiteux, le duvet blond de la nuque gracile, les longues jambes dangereusement perchées sur des talons inouïs. Laura apprécie chacune des secondes où il reste figé à l'observer. Elle rêve qu'il s'approche et dépose un unique baiser derrière son oreille. Elle frissonne et l'ogre douloureux qui sommeille dans ses tripes s'éveille. Elle a failli se retourner et courir vers lui pour exiger qu'il lui fasse l'amour, là, maintenant, devant les scènes atroces sur papier glacé et la multitude de femelles qui attendent... Au fait, qu'attendent-elles, toutes ces femmes, ne serait-ce pas précisément ce qu'elle espère elle-même si violemment ? Il se dirige vers l'estrade, sous les applaudissements du public. Lorsqu'il est à mi-chemin, elle s'empresse de gagner sa place. Son voisin de droite, vieux monsieur très digne, s'incline pour la saluer, s'attirant l'ire d'une épouse qui la foudroie du regard. Elle lui sourit en retour, pleine de candeur. Le docteur est monté en chaire et allume un projecteur de diapositives.

— Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, tout d'abord, merci d'être venus si nombreux...

Sa voix est basse, sonore, à l'image de sa silhouette puissante, musclée. Il a bien potassé son sujet ; ses explications sont claires, on le devine passionné par toutes les atrocités qu'il distille et illustre de photos saisissantes. Laura oublie même un instant, à l'instar d'autres groupies, qu'elle n'est là que pour attirer son attention. Elle se sent captivée par le propos, prête à s'engager au côté du beau docteur et partir en Afrique combattre la misère et la mort. Elle boit

ses paroles. Il se tient le plus souvent de dos, face aux images qu'il commente, mais chaque fois qu'il se retourne, elle essaye de capturer son regard. Elle sait qu'au moins une fois, il l'a cherchée dans le public et elle a été flattée de voir naître un sourire quand les yeux sombres ont croisé ses yeux bleus. Elle a écarté les lèvres sur ses dents nacrées, résistant à l'envie de laisser poindre sa langue. Le nœud de douleur s'est fixé, lui coupant le souffle pendant que ses mains fébriles partaient vers son ventre pour l'apaiser. Elle doit se contenter de serrer les cuisses et les poings. Voir l'objet de sa convoitise à sa portée et ne pouvoir le toucher est un véritable supplice. Elle voudrait quitter la salle avant la fin, tant son désir est intense, mais se retient, mordant l'intérieur de ses joues pour ne pas crier.

— Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, je vous remercie de votre attention.

Une dernière diapositive est figée sur l'écran, affichant les coordonnées d'une association caritative, ainsi que ses références bancaires, claironnant que chaque don est un message d'espoir. Déjà, nombre des groupies exhibent leurs carnets de chèques. Laura, elle, rédige un tout autre message, un mandat tiré sur un avenir de félicité. Elle a glissé sa carte dans la main du docteur en gardant un long moment ses yeux dans le regard sombre. Là aussi, un message est passé, il est arrivé à bon port, avec l'accusé de réception. Même s'il lui adressait la parole, elle ne pourrait lui répondre qu'en dévorant sa bouche et en l'entraînant sur elle. Le contact est rompu, d'autres mains se tendent vers lui, des félicitations, des remerciements, un brouhaha que Laura fuit. Elle se retourne une dernière fois avant de franchir le seuil. Il la regarde brièvement et elle croit deviner un hochement de menton. Elle a écrit son numéro de téléphone au château, au lieu de celui de sa maison. Un acte manqué

qui traduit sa volonté de se voir découverte dans son univers de jeune fille de bonne famille, plutôt que dans son antre de séduction où de nombreux détails pourraient révéler avant l'heure certains aspects de sa personnalité qu'elle souhaite lui cacher tant qu'il n'est pas solidement ferré. Jusqu'à présent, tous les hommes qu'elle a pris dans ses rets ont été dociles et généreux, elle entend bien que celui-ci le soit également et surtout lui faire franchir la porte de sa chambre et l'y enfermer définitivement, du moins jusqu'à ce que sa destinée soit accomplie, pleinement.

Elle attendit donc son Prince charmant avec la même ferveur qu'Isabeau, sa lointaine ancêtre, avait attendu son Enguerrand de retour des croisades. Mais le brave Chevalier n'était jamais revenu, victime au retour du mystérieux mal de Venise. Laura espérait que son Preux viendrait, lui. Elle vécut de longs jours, guettant, comme Anne, la chère Anne, le destrier vert ou la haridelle rouge qu'il utilisait pour ses visites professionnelles, du haut de la tour. Ce fut le chant du V8 qu'elle entendit enfin par un bel après-midi ensoleillé.

L'auto est encore loin, en bas de l'étroite route qui mène au château. Même s'il est très rapide, il lui faut cinq bonnes minutes pour arriver jusqu'à la grille, cinq autres pour que le jardinier lui ouvre le passage. Laura met à profit ce court répit pour préparer son piège. Elle ôte sa robe de Demoiselle de Compagnie, ses sous-vêtements de soie, pulvérise son corps d'une fraîche eau de primevère, écrase deux gouttes d'extrait de vanille derrière son oreille et au creux de ses seins et enfle un kimono coloré. Le moteur rugit devant la grille, elle se jette dans les escaliers et renvoie la femme de chambre venue accueillir le visiteur. Elle ouvre la porte.

Il est là, face à elle, aussi grand et aussi beau qu'elle l'a toujours imaginé. Le vent a ébouriffé ses cheveux. Il dénoue l'écharpe blanche qui ferme le col de son cuir. Elle voudrait déjà le serrer dans ses bras dans le vaste hall sonore. Elle l'entraîne vers sa chambre, ses talons pointus claquant sur le dallage de pierre. Il la suit dans cette course un peu folle, amusé par cette délicieuse bouffée d'air pur. Cette jeune fille l'émeut, l'attire, le terrorise un peu aussi par son enthousiasme d'adolescente. Il la juge infiniment plus jeune qu'elle ne l'est. Il n'ignore pas qu'elle est largement majeure et sûrement moins innocente qu'elle ne le paraît, mais sa faconde fait ressurgir un côté enfantin qui l'effraie. Ils franchissent enfin une lourde porte de chêne armoriée. La chambre est haute, longue et étroite, tapissée de tissu vieillot et meublée sommairement. Un parfum sucré plane sur le lit bas encombré d'animaux en peluche. Laura a refermé et poussé le verrou. Ludo ne sait plus que penser. Il a déjà été contraint par des femmes, il ne s'est, bien sûr, jamais défendu, mais il a toujours réussi à dominer sa partenaire. La personnalité, la jeunesse, la fougue et la témérité de la fille l'intriguent. Laura a longuement étudié et répété la scène finale : elle doit dénouer rapidement le nœud qui clôt son kimono et choir sur le lit doucement en écartant les bras pour que le tissu se déploie autour d'elle. Elle a tenu à conserver ses jouets de petite fille, mais les a arrangés de façon qu'ils ne gênent pas ses mouvements. Elle a une pensée pour Sophie au moment se livrer enfin à un homme. Ses mains ont tiré un coup sec sur le nœud, elle ferme lentement les paupières et sent la fraîcheur envahir sa peau nue. Un ours ou un lapin s'est niché au creux de ses reins, elle voudrait s'en débarrasser, mais préfère rester immobile. Le piège est grand ouvert, comme ces fleurs cannibales, la proie va-t-elle tomber dedans ? Des secondes interminables

s'écoulent. Elle écarte les cils. Il est courbé au-dessus d'elle, il rabat les pans du vêtement sur ses offrandes. Elle ouvre complètement les yeux, au bord des larmes. Il a refusé son cadeau. Elle qui a tant séduit, parfois sans faire un seul geste, voit un stratagème longuement préparé échouer lamentablement. Elle voudrait crier de dépit. L'homme est toujours penché, une main sur l'oreiller à quelques centimètres de ses cheveux sagement coiffés. Des lèvres effleurent son œil droit ; elle sent la chaleur se propager dans toute sa tête ; l'œil gauche à présent ; un souffle tiède sur sa bouche, une langue impatiente, elle retient ce baiser de tout son corps. Elle s'accroche au cou musclé en espérant que ce geste brusque aura fait resurgir un peu de peau nue. Elle renonce à utiliser les techniques de Zig pour gagner l'avantage, elle choisit de lui laisser l'initiative, du moins pour l'instant. Entre deux baisers, elle récupère ses esprits et se fait une promesse solennelle.

— Épousez-moi, demande-t-elle.

Il reprend sa bouche avant de répondre.

— Si tu veux que je t'épouse, ne me tente plus...

Elle l'attire contre elle, simplement pour profiter de cette chaleur d'homme tant espérée.

— Tu ne me verras plus nue avant le soir de nos noces.

Ludo écarte le haut du vêtement, pose ses lèvres au-dessus des seins blancs hérissés d'ocre rose, puis referme le kimono.

— Quel dommage, soupire-t-il !

— Chut ! gourmande Laura, sois très sage et tu pourras peut-être m'apercevoir... Mais bas les pattes, vilain monsieur.

Un dernier baiser où Laura introduit un peu de malice plonge Ludo dans les affres de la chair, mais il a promis. Il se trouvera bien quelque gourgandine pour le débarrasser

d'un trop plein de tendresse. Il veut cette fille et pour l'obtenir, il est prêt à tout lui céder. D'ailleurs, c'est décidé, ce soir, il restera chez lui et regardera la télévision auprès de sa mère, ça lui fera tant plaisir. Et si le démon de la chair s'empare de lui, il pensera aux yeux, si doux, si clairs, si innocents de cette jeune fille...

Laura a senti passer l'orage dans la tête du beau docteur, l'hésitation, la révélation, la promesse. Il est temps pour elle de porter l'estocade, par ses lèvres, par sa langue, par ses dents et par ses bras, elle le prend pour amant et mari.

Ludo devient subitement fou, ce baiser brûle son esprit, excite douloureusement chaque terminaison nerveuse, pas seulement dans sa bouche, mais dans tout son corps ; il sait qu'il va rompre sa promesse, déjà ses doigts déploient le tissu et cherchent la chair douce et veloutée. Laura capture les mains et les ramène vers son cou. Ludo serre un long instant cette gorge, sent sa conquête défaillir, relâche l'étreinte, apeuré. Il s'arrache d'elle en pleine détresse, conscient du désir irrépressible d'étrangler cette diablesse qui a mis le feu à ses sens. Elle reprend vie, avale douloureusement sa salive et sourit. Deux marques pourpres barrent la peau laiteuse sous son menton et les yeux clairs gardent les traces de deux veinules qui se sont rompues.

— Je t'aime, murmure-t-elle, d'une voix trop rauque.

Deux larmes de honte coulent, que Laura capture du bout de l'ongle.

Les mains avides ont cessé de se crispier sur l'oreiller de velours.

— Veux-tu être ma femme ?

Cette fois, il n'y eut que de la tendresse dans le long baiser de Laura.

LA FIN DE L'ERRANCE

Sophie a réclamé sa dose d'amour pendant quatre semaines encore, enfermée dans sa spirale de souffrance-plaisir, se consumant aux flammes de ses phantasmes. Richard l'a livré à d'autres hommes qui l'ont parfois amené jusqu'à une quête de mutilation ou de mort. Il a su user et abuser de ses penchants morbides pour réaliser ses propres délires.

Et puis, un jour, elle s'est lassée de cette jouissance puisée dans la douleur et s'est refusée à poursuivre sa quête d'absolu. Elle est partie. Richard ne l'a pas retenue. Elle s'est retrouvée seule, à nouveau, dans son minuscule studio, léchant ses plaies du corps et de l'âme. Elle pensa même à monter sur le toit de l'immeuble, se lancer dans l'air chargé de vapeur d'essence, y planer un instant et demander à la pelouse galeuse de lui servir d'ultime couche. Les albums éparpillés sur le sol et les lettres de Laura entourées d'un foulard vert la ramenèrent à la vie. Son amante lui a promis qu'elles seraient, un jour prochain, unies à tout jamais. Leurs destinées s'accomplissaient de chaque côté de l'océan et elle n'avait pas le droit de défaillir. Alors, elle chercha une voie, une nouvelle raison de vivre en attendant le nirvana. Il lui fallait d'abord réparer les dommages que ses errances avaient occasionnés à sa chair. Elle pensa que toutes ces plaies, morsures ou blessures irriteraient et peindraient Laura et qu'elle se devait d'être aussi belle

que quand elles s'étaient aimées pour la première fois. Il y avait à New York, quantité de médecins qualifiés qui feraient disparaître toutes ses cicatrices. Dans cette ville de perversion, elle n'avait rencontré personne à qui elle se serait confiée sans appréhension. Peut-être le vieux Professeur Saïda... Quel âge avait-il maintenant ? Voudrait-il la soigner avec la même douceur que lorsqu'elle était enfant ? Autant de questions auxquelles seul un voyage au Liban pouvait répondre. Mais ce n'était pas un aller-retour qu'elle projetait. Comme chaque fois qu'une douleur était trop grande c'est vers les immenses étendues du désert qu'elle se tournait. Norha lui avait parlé d'un sanctuaire au sud d'Assouan où les prêtresses d'Ishtar s'étaient réfugiées quand l'Islam avait pris possession du Moyen-Orient chassant les vieux cultes et tuant leurs adeptes. Au nord de Damas, sa grand-mère et une de ses tantes veillaient avec d'autres sur les ruines d'un temple voué à Astarté. Elle rejoindrait ces femmes et vénérerait ces déesses fertiles jusqu'à ce que sa chère Laura l'appelle afin qu'elle soit à nouveau entière, unie à sa moitié perdue. Elle confia ses albums, à part son press-book, à la légation de Syrie pour qu'ils reprennent le chemin de la France, via les voies compliquées de la diplomatie. Elle rassembla ses maigres affaires, ses appareils photo et les précieuses missives de son aimée, entassa le tout dans une grande malle et rendit les clefs de son appartement. Elle n'eut pas un regard sur l'immeuble quand le taxi s'éloigna. Un brouillard épais stagnait sur la ville, cela lui évita l'envie d'un ultime coup d'œil par le hublot lorsqu'elle décolla de JFK.

Elle n'a pas trouvé d'avion direct pour la Syrie. Un rapide coup de fil à son père l'a rassurée sur un point : son vieux chirurgien est toujours vivant et en activité à Beyrouth. Elle a donc choisi cette destination avec beaucoup d'espoir.

Même si sa démarche n'est pas couronnée de succès, elle pourra facilement rejoindre son pays natal où l'attend son destin.

Il était près de seize heures lorsqu'elle arriva à l'Hôpital Général. La réceptionniste en blouse mauve, le calot crânement posé sur ses cheveux courts la toisa en entendant Sophie réclamer le grand patron.

— Le professeur ne reçoit que sur rendez-vous. Avez-vous rendez-vous, Mademoiselle ?

— Non ! Dites-lui que la fille du Docteur Hassan Shirhan le demande.

Elle ignorait si le diplôme de droit de son père lui conférait le grade de Docteur, mais l'ambiguïté du titre pouvait semer le doute dans l'esprit de la cerbère.

— Veuillez patienter, Mademoiselle.

Le ton était déjà plus conciliant. Pourvu que le vieux praticien se souvienne d'elle.

La réceptionniste discuta au téléphone, répéta distinctement le nom du diplomate à deux reprises, s'excusa, sourit à Sophie.

— Mademoiselle Shirhan, le Professeur Saïda va vous recevoir.

Une jeune infirmière en blouse blanche vient la chercher et la guide dans les couloirs peints de couleurs claires jusqu'au Saint des Saints. Les locaux administratifs sont cossus, couverts de velours sur les murs et de parquets cirés au sol. Chaque mandarin a son propre bureau avec sa propre secrétaire. L'infirmière toque discrètement à une porte de chêne blond, ouvre sans attendre la réponse et s'efface pour laisser passer Sophie. La pièce est vaste, éclairée par un lustre de cristal et deux appliques de verre fondu. Il est

comme dans son souvenir de petite fille : immense, la peau foncée, les cheveux noirs et huilés, des épaules de lutteur et des doigts longs et fins. Le temps lui a ajouté des rides et un ventre de sénateur.

— Safireh, mon Dieu, il y a tant d'années...

Il la prend par la main et la contemple émerveillé.

— Mais tu es devenue une femme somptueuse !

— Professeur, je suis désolée...

Il l'arrête d'un geste.

— Non, pas Professeur ! Tu m'appelles... Nouïñ... c'est ça Nouïñ... tu n'as jamais pu prononcer mon prénom... Tu étais toute petite et tu souffrais trop.

Sophie doute de pouvoir appeler ce monument d'un petit nom aussi ridicule.

— J'ai beaucoup grandi, Professeur...

Le chirurgien hoche la tête, d'un air entendu.

— Alors, dis-moi, est-ce l'ami ou le Docteur que tu es venu voir ?

Pour toute réponse, Sophie, ôte son chemisier dévoilant son dos zébré de coups de cravache et son ventre tailladé au couteau.

— Mon Dieu, existe-t-il de tels monstres ?

Sophie soulève sa jupe jusqu'à l'aîne, montrant une longue balafre sinueuse sur chacune des cuisses grossièrement suturées par des internes new-yorkais.

— Qui t'a fait ça, Safireh ?

La jeune fille baisse la tête, pour éviter le regard paternel qui la transperce.

— Ça n'a pas d'importance, disons que je l'ai voulu. Vous savez, Docteur, en Occident on cherche toutes les ivresses et l'on s'amuse parfois à des jeux étranges.

Le médecin la serre contre lui, ému par tant de détresse.

— Ma pauvre petite, nous allons te réparer. Tu as dû être bien malheureuse pour en arriver à de telles extrémités.

Sophie se dégage doucement.

— Je n'ai pas beaucoup d'argent, mais vous pourrez me demander ce que vous voudrez.

L'homme la regarde longuement avant de répondre.

— Tu as bien assez souffert. La seule chose que je te réclamerai, c'est la vérité. J'espère que tu me raconteras comment et pourquoi tu as voulu tant souffrir.

Sophie se dresse sur la pointe des pieds et plante un baiser sur la joue du médecin.

— C'est une longue histoire !

— Tu auras tout ton temps. Pour réparer ce corps, il faudra des semaines, quant à réparer ton âme...

Les lèvres ne se posèrent pas sur la joue, cette fois.

Elle resta un peu plus de deux mois passant par différents stades d'émotions avec cet homme assez vieux pour être son père, l'incitant un jour à la prendre pour maîtresse, lui vouant un amour filial à d'autres heures. Il respecta sa jeunesse, acceptant les caresses, les lui rendant, parfois, et de tout ceci naquit un état mi-amical, mi-amoureux, dont un certain érotisme n'était pas absent, mais qui n'aboutit pourtant à aucune étreinte dont l'un ou l'autre puisse rougir. À aucun moment, elle n'eut le sentiment de payer les bienfaits du médecin, ni qu'il profitait de sa situation pour l'abuser. Il fut à la fois heureux et désespéré de la voir s'éloigner. Heureux, parce qu'il lui semblait qu'un prolongement de ce climat risquait de s'achever, un jour ou l'autre par un grand désastre ; désespéré parce qu'il perdait bien plus qu'une amie de passage. Elle s'offrit formellement à lui le dernier soir dans la splendeur de sa nudité magnifiée par la chirurgie, mais il se contenta de la veiller, jusqu'au matin.

Elle dort dans les bras puissants, goûtant un plaisir qu'elle ne connaissait pas : la tendresse.

Les prêtresses d'Astarté sont à l'aéroport de Damas pour l'accueillir, en costume traditionnel : la longue chemise écrie, les anneaux de cuivre aux mains et aux pieds, la ceinture de fils d'or, le collier d'argent, les pendants d'oreilles en opale et la haute tiare de bronze. Sa grand-mère la serre dans ses bras un grand moment et l'embrasse sur la bouche. Sophie remercie et suit le groupe de femmes sous le regard médusé des voyageurs et des employés. Devant l'aérogare, un vieux camion russe destiné au transport de troupes, dont la bache est en partie relevée, attend au milieu des taxis jaunes. Les femmes grimpent à l'arrière, une des nonnes prend le volant et le véhicule se faufile dans la circulation parmi les gaz d'échappement, les bruits de klaxons et les lazzis des chauffeurs énervés. L'équipage évite l'autoroute qui rejoint la ville, préférant tracer son itinéraire dans les faubourgs peuplés où les femmes voilées lui rendent honneur. Sophie se sent un peu étrangère dans son tailleur beige dont la jupe s'arrête bien au-dessus des genoux. Elle a hâte d'endosser une tenue plus appropriée qui la fera paraître moins européenne. Elle redécouvre un environnement qu'elle avait oublié, les maisons de torchis aux toits plats encombrés de linge, les enfants dépenaillés qui courent avec les chiens et les chèvres, les femmes en noir silencieuses et affairées, et partout, les pieds nus foulant la terre rouge. Sophie prend honte pour ses sandales de cuir impeccablement cirées qui la trahissent. Elle sait que tant qu'elle portera ces insignes de la civilisation, elle sera une paria. Alors, elle cache ses pieds sous le banc et drape son léger manteau pour dissimuler ses jambes. Le voyage est long jusqu'au sanctuaire. Elles traversent les banlieues populaires, les bidonvilles emplis de

paysans rejetés par la cité, mais trop pauvres pour retourner dans leurs villages, les camps de nomades venus à la capitale échanger leurs maigres biens contre un peu de confort moderne. Puis, c'est subitement le désert de Chamiya : de hautes dunes stériles, la poussière omniprésente. Les nonnes d'un autre âge couvrent leur visage d'un tissu. Sophie s'enroule dans son foulard griffé, retrouvant le geste millénaire des Bédouins. Le soleil fléchit vers l'ouest, les ombres s'allongent. Les premières maisons d'un bourg serré autour d'un oued apparaissent soudain comme surgies par magie de la terre ocre. Le camion ralentit. La porte d'un vaste enclos de pierres s'ouvre. D'autres femmes en blanc s'avancent. Les premiers youyous retentissent.

— Bienvenue chez toi, Safireh, murmure Sophie pour elle-même, soit ici, comme en ton Royaume.

Dès l'aube, la matrone du temple l'a prise par la main pour la conduire jusqu'au cœur du sanctuaire, là où sont intronisées les novices. Elle sait depuis toujours quels sont les rites de mort et de renaissance qu'elle va subir. Elle sait aussi qu'une fois la première porte passée, elle n'a droit qu'à un seul refus et qu'après la troisième, elle sera obligée d'aller jusqu'au bout. Hier soir, sa grand-mère qui possède un peu d'influence l'a exhortée à bien réfléchir et à attendre de se sentir prête avant de se lancer dans cette aventure spirituelle dont aucune n'est jamais sortie indemne. Sophie a prié toute la nuit, non pas un Dieu, mais la parcelle abstraite de son esprit, celle qui va la gouverner pendant cette épreuve. Elle a demandé à cette frange d'elle-même de la guider dans son choix. Au matin, elle s'est trouvée apaisée et confiante. Elle s'est vêtue pour la circonstance, sachant par avance qu'elle devra laisser une partie de ses ornements devant les sept portes, jusqu'à « abandonner les ultimes parures de sa féminité » dit la loi.

Elle donne son foulard de soie à la première nonne, son manteau à la deuxième, sa gourmette à la troisième, sa montre à la quatrième. Les pièces sont emboîtées les unes dans les autres, comme les poupées russes, et rétrécissent à mesure qu'elle avance. Il lui faut courber la tête pour franchir le cinquième seuil où elle quitte sa jupe, elle fléchit les genoux pour la sixième porte où elle abandonne son chemisier. Elle ne porte pas de sous-vêtements parce que les cicatrices de certaines opérations sont encore douloureuses. La matrone la pousse sous la dernière ouverture. L'ultime chambre est étroite, voûtée, éclairée de chandelles de suif. La gardienne brandit le même petit coupe-choux que la marieuse de Salima. Elle s'en serre pour trancher les longs cheveux bouclés au ras du crâne, puis s'attaque avec dextérité à sa toison pubienne sans utiliser d'onguent. L'acier griffe la peau tendre. Le geste n'a pas le pouvoir érotique qu'il devrait inspirer. La nonne termine comme la matrone égyptienne, en remontant entre les fesses. Sophie voudrait vérifier si son épiderme a résisté au traitement. Mais déjà, des aides traînent un baquet d'eau pour ses ablutions, une jarre pour sa soif et une grosse miche de pain noir pour sa faim. La porte s'est refermée, elle s'agenouille dans le noir et cherche à tâtons la paillasse. Elle se couche sur le dos, passant ses doigts sur la peau récemment dénudée à la recherche de plaies saignantes. Elle n'en trouve pas et se prépare sereinement à sa réclusion.

Pour tous, elle est morte et descendue au tombeau. Dans les rites plus anciens, on l'aurait même recouverte de bandelettes enduites de naphte. Elle va rester dans ce mausolée jusqu'à la nouvelle lune, soit sept jours si son calendrier occidental est bien en vigueur dans ce coin reculé du Moyen-Orient. Elle s'est toujours demandée s'il y avait des candidates qui se prononçaient au premier quartier.

Elle a un peu plus de cent soixante heures pour résoudre ce genre de problème. Elle se lève, se cogne la tête et décide de chercher en rampant l'eau et le pain. Elle pousse le baquet des ablutions le plus loin possible de son matelas, rapporte les victuailles près du lit et se soumet à de longs exercices de gymnastique destinés à endormir son corps et à lui vider l'esprit.

Elle perdit vite la notion du temps, se couchant quand ses muscles devenaient lourds, ne mangeant que lorsqu'elle avait très faim, ne buvant que lorsqu'elle avait très soif, ne se livrant aux ablutions qu'en toute extrémité. Elle ne perdit jamais espoir, chaque fois des yeux bleus intenses brillaient dans le noir et elle revivait.

— Attends-moi, mon amour, je te reviendrai purifiée...

Lorsqu'elle renaquit à la vie, elle regarda la lumière en face jusqu'à ce que ses yeux se ferment de douleur et subit les rites de l'initiation dans un halo pourpre. Elle fut lavée par mille mains virevoltantes, puis portée et hissée sur l'autel de pierre au milieu de l'enclos. Elle sentit ces mêmes mains qui caressaient tous ses centres de plaisir dans le parfum enivrant les huiles aromatiques dont on la parait. Son corps, outrageusement arqué, tremblait et se dressait au gré des vibrations d'innombrables doigts, accordés sur une lente et sensuelle mélopée où les mêmes mots revenaient sans cesse comme un lancinant appel.

— *Taaslim... Waalada... Accouchement... Naissance...*

Le chant des femmes enfla en même temps que son désir, elle trouva au fond d'elle la force de résister à l'envie de s'abandonner avant que son corps ne soit totalement prêt. Au moment du renoncement, elle puisa dans ses dernières ressources pour rester consciente pendant la montée irrépressible, permettant à chaque fibre, à chaque nerf de

profiter de cet instant de délicieuse douleur. Enfin, elle laissa les endorphines exploser en un ultime frisson et accueillit avec ravissement cet orgasme qui était sublimation de sa substance et renaissance de son esprit.

Elle s'endormit, merveilleusement comblée, sur le lit de palmes fraîches disposées sur le piédestal, dans les senteurs d'encens et de myrrhe, devenue à la fois femme fécondée, accouchée et de nouveau vierge par le miracle d'un antique rite d'amour.

L'APOCALYPSE

*Loth monta de Çoar et s'établit dans la montagne avec ses deux filles,
car il n'osa pas rester à Çoar. Il s'installa dans une grotte, lui et ses
deux filles.*

*L'aînée dit à la cadette : « Notre père est âgé et il n'y a pas d'hommes
dans le pays pour s'unir à nous à la manière de tout le monde. »
« Viens, faisons boire du vin à notre père et couchons avec lui ; ainsi,
de notre père, nous susciterons une descendance. »*

*Elles firent boire, cette nuit-là, du vin à leur père, et l'aînée vint
s'étendre près de son père, qui n'eut conscience ni de son coucher ni de
son lever.*

*Le lendemain, l'aînée dit à la cadette : « La nuit dernière, j'ai couché
avec mon père ; faisons-lui boire du vin encore cette nuit et va coucher
avec lui ; ainsi, de notre père nous susciterons une descendance. »*

*Elles firent boire du vin à leur père encore cette nuit-là, et la cadette
s'étendit auprès de lui, qui n'eut conscience ni de son coucher ni de
son lever.*

Les deux filles de Loth devinrent enceintes de leur père.

Genèse 19 : 30 à 19 : 36

LES FIANÇAILLES

Ludo quitta le château avant que la cloche du dîner ne retentisse, sous l'œil bienveillant de la Comtesse et le regard ému de la femme de chambre. Laura le laissa s'éloigner en masquant d'un foulard son cou tuméfié. Elle ne répondit pas au discret geste de la main qu'il eut au moment de se glisser derrière le volant. La jeune fille avait déjà franchi le seuil lorsque le moteur gronda. Les pavés de la cour crissèrent. Laura était dans sa chambre, revêtant ses habits de demoiselle. L'un de ses lapins avait une oreille tordue et un ours avait chu sous le lit. Elle balaya la pièce du regard, comme un ultime adieu à l'enfance. Le nœud s'était dénoué dans son ventre, mais l'excitation avait rendu ses seins douloureux. Elle effleura les pointes du bout des doigts au travers du coton léger de son corsage. Le mal se mua en spasme délicieux. Elle descendit vers la salle à manger, détendue. La comtesse trouva son sourire un peu trop radieux.

— Eh bien, ma nièce, le Docteur vous a-t-il guérie de vos angoisses ?

— Il m'a donné une curieuse maladie, Madame.

L'aristocrate la fixa un court instant.

— Faudra-t-il que je me cherche une nouvelle demoiselle de compagnie ?

— Je le crains, Madame, mais j'assurerai mon service jusqu'au bout, en vous remerciant de vos bontés.

La comtesse murmura un long et inaudible monologue où

Laura crut entendre évoquer « la navrante maladresse des filles amoureuses » et « la peste des hommes mûrs sujets au démon de midi ». Laura laissa passer l'orage sans intervenir pendant que James poussait le chariot des apéritifs.

Ludo, revint le dimanche, accompagné de sa mère, tous deux en grande tenue. Il avait revêtu un complet trois-pièces, gris foncé, une chemise immaculée et des gants blancs ; elle s'était habillée d'un tailleur très classique, d'une vaste capeline et d'un corsage de soie et marchait un peu maladroitement sur des chaussures manifestement trop hautes. Ludo laissa sa berline rouge, un peu défraîchie, le long de la grille et fit porter sa carte à Madame la Comtesse par le majordome. La vieille aristocrate les accueillit en personne sur le perron, feignant la surprise. Laura resta sagement dans son appartement en attendant que la cérémonie protocolaire s'achève. Ce fut Lydie, la femme de chambre, qui vint la quérir, en se retenant de pouffer. Laura la suivit, dignement. Son prétendant se leva dès son entrée et s'inclina devant elle.

— Ma nièce, le Docteur Carloni fils, me demande votre main.

Laura ne quittait pas des yeux sa grand-tante, craignant qu'un seul regard vers Ludo ne brise l'ambiance irréelle de ce moment et qu'un vaste éclat de rire ne vienne gâcher l'effort du médecin et surtout humilier les deux femmes éprises de traditions.

— Je sais bien, poursuivit la Dame, qu'il n'est plus de mise d'arranger les mariages de nos jours. Aussi vais-je vous poser la question suivante : voulez-vous épouser ce monsieur ?

Laura se sentit enfin prête à répondre sans couvrir cette scène de ridicule.

— Oui, Madame, c'est mon vœu le plus cher.

Puis se tournant vers son promis et retrouvant les bribes d'un enseignement de l'étiquette, un peu oublié :

— Si Madame votre mère le permet, je souhaiterais l'embrasser.

L'humble femme de médecin, un peu dépassée par tant de solennité, tendit les bras à la jeune fille qui se laissa tomber contre la poitrine qui fleurait bon le gardénia. Puis, elle risqua un baiser léger sur la joue de Ludo qui ne fit pas plus. Maintenant que la promesse était formalisée, il ne restait qu'à régler les détails essentiels de la cérémonie, domaine échappant totalement aux jeunes gens. Laura s'éclipsa donc, entraînant Ludo dans son sillage, pendant que la Comtesse sonnait son majordome et sa cuisinière et invitait Madame Carloni à s'asseoir près d'elle.

Laura hésita un peu sur le sort à réserver à son nouveau fiancé : devait-elle le violer dans sa chambre parmi les peluches ; se comporter en vraie demoiselle et rougir en silence pendant qu'ils déambuleraient, main dans la main sous les frondaisons printanières ; lui imposer un des baisers de Zig et éprouver à nouveau l'ivresse des doigts sur sa gorge ou se livrer à un strip-tease champêtre après l'avoir attaché à un arbre. Et soudain, elle sut : elle devait l'emmener jusque chez elle, dans sa maison où planaient les turpitudes et les excès de ses parents, mais aussi la souffrance et la frustration d'un jeune électricien qui avait eu le malheur de croiser sa route. Dans son salon où trônait une malle mystérieuse pleine de livres impudiques, dans son boudoir décoré d'un poster représentant des sexes fleuris et d'un autre révélant deux anomalies anatomiques ou peut-être dans sa chambre où une troisième photographie, dite *aux trois sexes dressés*, se mirait à l'infini dans des miroirs pervers au-dessus d'une vasque violette en forme d'œil. Mais d'abord, il lui fallait le cabriolet. Aucune autre auto ne pouvait décemment faire crisser le gravier devant les cèdres centenaires.

— Où est ta voiture ?

— Devant la grille.

— Pas celle-là ! La Morgan ?

— Ah, mais chez moi, bien sûr, je ne pouvais pas imposer à maman de monter dedans avec son tailleur, sa capeline et son arthrite.

Laura prit un air agacé. Elle était en plein assaut de romantisme et il lui parlait de l'univers quotidien, de décrépitude, de maladie.

— Allons la chercher, vite.

— Mais enfin, chérie, ta tante et ma mère nous attendent peut-être, elles doivent se demander où nous sommes passés !

Elle évita de lui répondre que la vieille aristocrate les imaginait certainement vautrés sur un lit ou, au mieux, derrière un buisson, en train de se peloter.

— Laisse-les donc placer les invités et choisir le menu du buffet. La Comtesse adore recevoir et encore plus montrer sa supériorité sur la plèbe. J'espère seulement que ta mère est docile et qu'elle supportera de se laisser commander.

Ludo, vaincu, lui ouvrit la portière et s'installa au volant. Laura avait mis une jupe décente et malgré ses efforts, elle ne parvenait pas à dévoiler plus de quelques centimètres de peau blanche. Elle trouva quand même une position où la main virile frôlait son genou à chaque changement de vitesse. Fort heureusement, les sinuosités de la route favorisaient ces manœuvres auxquelles le fiancé semblait prendre goût.

— Je croyais que tu devais rester sage, remarqua-t-il avec un sourire.

Elle s'écarta ostensiblement de lui, boudeuse. La voiture était parvenue en bas de la côte et entraînait dans le flot plus dense de la circulation dominicale où les gens revenant du

marché, croisaient ceux qui partaient vers les villégiatures de week-end. Laura fut ravie de sentir les doigts courir sur le peu d'épiderme dévoilé, puis sous le tissu. Elle emprisonna cette main aventureuse et la porta à ses lèvres.

— Eh bien, Monsieur, que me vaut cette hardiesse ?

Ludo trouva un emplacement disponible, place de la Liberté, juste devant la mairie.

— Je vous aime, Mademoiselle, et je me languis de vous.

Laura reposa la main sur sa cuisse couverte et se pencha pour obtenir un baiser. Ludo profita de l'instant pour progresser dans les douceurs de la belle.

— Vous me troublez, Monsieur.

Les passants regardaient le couple et s'interrogeaient.

— N'est-ce pas le Docteur et la petite du château ?

— Oui, c'est bien lui, je reconnais sa voiture.

— Mais c'est indécent... Elle est bien trop jeune...

Les fiancés se moquaient bien de la populace, trop préoccupés d'eux-mêmes et des désirs que faisaient naître les caresses. Ce fut Laura qui mit fin à leurs ébats avant de succomber au mal dévorant ses entrailles. Elle reprit sa place et lissa sa robe sur ses genoux serrés, pendant que son futur quittait le stationnement en saluant les curieux. Ils se rendirent jusque chez Ludo.

Il habitait avec sa mère dans un immeuble dont le cabinet occupait le rez-de-chaussée. Sa garçonnière, nichée sous les toits, surmontait le tout, dans un décor vieillot qui aurait mérité un bon coup de peinture. Dans le garage attendant sommeillait le cabriolet luisant de tous ses chromes dans la fraîche lumière d'avril. Le rugissement du moteur éveilla des échos sonores et fit surgir en Laura des souvenirs lointains, peuplés de rires joyeux, de corps bronzés, de soleil, de vent agitant ses cheveux. Ludo extirpa le bolide de son box et s'arrêta devant elle.

— Je veux conduire, hurla-t-elle pour couvrir le grondement.

Il contourna la voiture pour s'asseoir dans le baquet gauche, laissant la blonde prendre possession des commandes sans trop s'inquiéter. Cette fille avait tant de talents cachés qu'il ne serait pas étonné de la voir dompter 250 chevaux déchaînés. Laura tâtonna un instant avec la boîte de vitesse, un peu mal à l'aise de la main gauche, trouva le cran et embraya doucement. L'auto bondit en avant, sembla sur le point de renâcler, mais se plia à la volonté de la jeune fille. Elle prit rapidement le rythme et relâcha la pression sur le volant. La circulation était plus fluide dans les quartiers résidentiels. Elle s'arrêta devant la grille de fer, repeinte en noir de fraîche date, tendit ses clefs à Ludo qui s'empressa d'aller ouvrir. Elle décrivit un grand orbe bruyant sur le gravier et se gara à l'ombre des cèdres, à l'endroit précis où elle l'avait si souvent vu stationner, le capot tourné vers la sortie, prêt à rugir à nouveau. Ludo referma le portail et la rejoignit. Le vent de la course avait coloré son visage et les yeux bleus brillaient de plaisir. Une main sur le volant et l'autre sur le pommeau du levier de vitesse, elle semblait prisonnière d'un rêve délicieux. Même au ralenti, le moteur était très présent.

— Merci, articulèrent les lèvres roses.

Ludo se pencha pour baiser le sourire lumineux. Laura tourna la clef et ferma les yeux dans le silence revenu.

— Viens, dit-elle en s'arrachant du siège.

Elle courut vers la maison, entraînant son fiancé, à nouveau troublé par cette excessive jeunesse. La porte s'ouvrit sur une pièce immense qui occupait la quasi-totalité du rez-de-chaussée. D'abord la cuisine, contrastée, fonctionnelle, carrelée de grandes pierres lisses, des éléments de chêne ciré et de marbre lustré, des appareils de chrome et

de verre noir, une table d'acier poli au plateau transparent, quatre chaises sombres canées d'osier noir, un comptoir de bar, du même assemblage que les placards, enchâssé entre deux piliers massifs, trois hauts tabourets de fer, aux vastes assises, laquées de jaune vif. Puis un living-room dépouillé construit autour d'un foyer rond en brique et céramique, surmonté d'une hotte de cuivre, entouré de fauteuils profonds en cuir clair. Au fond de la pièce, une table monumentale, pour vingt couverts, flanquée de bancs de chêne patiné. Le long de l'autre mur, un vaisselier, un pétrin et un meuble à liqueurs. Le quatrième mur se limite à trois piliers encadrant deux portes-fenêtres ouvrant sur une grande véranda où croissent plantes vertes et fleurs colorées. Le carrelage est de céramique flammée, plus sombre autour du foyer. Le tout a un aspect cossu, presque bourgeois, avec, néanmoins, une originalité dérangeante, frisant l'insolite.

Ludo ne put retenir son étonnement. Il réalisa soudain la somme de travail occasionnée par cette seule pièce. Une de ses patientes lui avait parlé de la maison de pierre habitée par une... elle n'avait pas trouvé de mots assez cinglants pour qualifier cette fille qui avait chamboulé la tête de son mari et de son apprenti. C'était donc sa fiancée qui avait fait s'agiter tant de langues avec ses extravagances et son mystérieux entregent, qui l'avait élevé au niveau de miraculeuse Madone auprès des messieurs et de redoutable hétéaire auprès des dames. En quelques échanges il avait, lui aussi, entrevu les deux faces de cette étrange créature, plus tout à fait ange, mais pas encore totalement démon.

Un seul poster en noir et blanc, d'une taille respectable, décore les murs crépis à la chaux tiède : une fille magnifique, coudes écartés au-dessus de la tête, le corps tendu

en avant, à genoux, les cuisses ouvertes, la peau mate et veloutée, les cheveux sombres couvrant les épaules et le haut de la poitrine. Ludo s'approche jusqu'à toucher le papier glacé. Il se retient de poser ses mains sur la surface brillante pour épouser les courbes pleines.

— Ma douce amie Sophie, clame Laura du fond de la pièce. Elle sera mon témoin à notre mariage.

Ludo croit se méprendre sur le qualificatif employé et se tourne vers sa promise.

— Ta meilleure amie ! Elle habite dans le coin ?

— À vrai dire, je n'en sais rien. Elle va et vient autour de la planète, entre New York et Le Caire, Damas et Dublin. Mais elle sera là pour me souhaiter du bonheur avec toi.

Il revient à l'affiche.

— Elle est très belle.

— Pas de chance, elle n'aime pas les hommes !

Ludo hésite entre l'espièglerie et nouvelle manifestation d'étrangeté, où *douce amie* prendrait son véritable sens.

— Et toi, tu aimes les hommes ?

Rire cascade de Laura, sur fond de tissu froissé.

— Parfois, j'en aime un, quand il me fait très envie.

Ludo se retourne. Elle est lovée dans un fauteuil devant l'âtre vide. Comment a-t-elle fait pour se dénuder en quelques secondes ? Il ne sait quelle posture adopter : la fausse pudeur, le désir fou, l'attitude rationnelle ?

— Je croyais t'avoir entendu promettre que tu ne me provoquerais plus !

Elle se lève et court vers l'escalier.

— Ne bouge pas, je vais me changer.

Il la regarde s'éloigner, perchée sur ses talons hauts, ses longues jambes blanches supportant ses fesses magnifiques. Il a soudain envie d'elle plus qu'il n'a jamais convoité une femme. Il va la suivre, la coucher sur le sol et la prendre

sauvagement, la violer, au besoin, si elle résiste. Elle n'a pas le droit de l'exciter puis de s'enfuir ainsi.

Les chaussures claquent sur le parquet du premier étage, il n'a pas bougé, toujours planté contre le mur : une brune nue dans son dos, une blonde nue au-dessus de sa tête. Il entend l'eau couler à grand bruit. Il monte silencieusement. Les marches cirées craquent par endroits, mais la cataracte étouffe ses pas. Une porte est entrouverte, il risque un œil dans la pièce. Tout au fond, dans une alcôve, d'innombrables miroirs lui renvoient l'image tant convoitée des courbes laiteuses couvertes de fines gouttelettes. Une douleur lui déchire le bas-ventre, son sexe dur et palpitant tend le tissu de ses jeans. Son besoin est trop intense, il ne peut le contenir, mais quelque chose lui interdit de poursuivre plus avant. Cette fille est redoutable, il en a conscience, il peut la gagner ou la perdre en quelques secondes. S'il entre maintenant, il va assouvir son désir, la combler peut-être, mais sera-t-elle à lui définitivement ou lui fera-t-elle payer son audace ?

La douche cesse de couler, mais elle reste au centre de la vasque, tournant sur elle-même, jouant de son reflet multiple. Elle a vu le regard de Ludo, a deviné son souffle court, son érection douloureuse, elle croit même sentir le fumet d'iode qu'il dégage, malgré les extraits de fruits dont elle s'est aspergée. Elle sait qu'il a renoncé à la rejoindre dans la chambre. Elle sourit quand elle entend un bruit de retraite dans le couloir. Elle passe des dessous arachnéens, une fine tunique bleu pastel en forme de corolle et un calicot de lin jaune paille. Elle caresse la pointe de ses seins pour les dresser sous le tissu ; le nœud se resserre dans son ventre. Elle calme son souffle, enfile des escarpins blancs et se prépare à l'ultime combat.

Ludo est assis dans le fauteuil qui fait face à l'escalier. Elle veille à ce que sa robe flotte délicatement autour de ses jambes et son haut autour de son abdomen s'assurant qu'aucun détail vestimentaire ne lui restera inconnu. Il profite du spectacle, en doutant de pouvoir se relever, tant sa verge est rigide. La descente se prolonge, à chaque foulée un pic à glace s'enfonce dans son cœur ajoutant quelques parcelles de désir dans son pantalon. Il voudrait lui dire d'arrêter, de cesser de le torturer ainsi. Elle s'approche, se penche au-dessus de lui et pose ses lèvres sur son front moite.

— Je ne suis pas méchante, murmure-t-elle. J'ai besoin d'être admirée et, parfois, je déborde. Pardonne-moi et laisse-moi une chance de te conquérir toi et pas seulement... ça.

La main légère s'est refermée un instant sur l'érection. Ludo a ressenti un choc, 100.000 volts ont traversé son ventre, sont remontés jusqu'au cœur qui s'est peut-être arrêté, ont ravagé son cerveau et puis, il lui est arrivé ce qu'aucun homme ne voudrait jamais voir arriver en présence de la femme aimée.

— Où puis-je..?

Laura lui indique l'escalier.

— La salle de bain des invités est au fond du couloir.

Il s'enfuit honteux en marchant de guingois.

LA RÉSURRECTION

Le froid du matin et la faim éveillèrent Sophie à l'aube suivante. Deux sœurs veillaient son sommeil : une très âgée en qui elle reconnut sa grand-mère et une toute jeune fille au sourire lumineux. Ce fut elle qui tendit le bol de thé vert saturé de miel. Sophie but ce nectar des dieux avec avidité. Les palmes de son lit avaient séché au vent et au soleil du désert et sa peau nue aurait subi les mêmes effets sans les huiles sacrées dont on l'avait enduite pendant la cérémonie. Tous ses nerfs se souvenaient encore de l'aimable tension à laquelle ils avaient été soumis la veille et, au fond de son ventre, un animal pervers engendré par ce traitement réclamait un nouveau festin de caresses. Elle se rendit vite compte que ni son aïeule ni la jeune acolyte ne satisferaient ses désirs. Aussi, elle posa son bol et quitta son piédestal. Ses gardiennes la précédèrent sur le chemin du temple, d'où s'élevaient les strophes d'un long poème d'amour. L'histoire de celle qui est descendue aux enfers, en a franchi les sept portes, y a cherché son amant et l'en a tiré au prix de sept épreuves pour ramener à la vie et se faire engrosser par lui la nuit de la pleine lune et redonner à la terre la fertilité perdue à la mort de son aimé. Comme elle, la nouvelle prêtresse a franchi sept portes, a cherché sa vérité dans l'enfermement de son tombeau, en est revenue pour se faire symboliquement ensemer par l'esprit de toutes les femmes perpétuant le mythe depuis sept mille ans. Sophie croit aux rites ancestraux, mais

la moitié occidentale de son cerveau, athée et pragmatique, y voit surtout des contes de vieilles perverses se livrant à des cérémonies impudiques sous couvert du sacré, au nom d'Ishtar, d'Ardavî, d'Astarté, de Déméter, d'Aphrodite ou de Cybèle, noms multiples pour désigner une même déesse à laquelle est rendu un culte dédié à l'Amour et au Plaisir. C'est cela que Sophie est venue chercher, une sorte de prolongements aux douces études commencées avec Laura et poursuivies avec Richard, une vision hédoniste et jubilatoire de la vie. Bien que ses ébats avec les hommes lui aient, la plupart du temps, procuré un contentement intense, elle sait, par son expérience de la veille, bien sûr, mais aussi par ce qui est gravé dans son moi profond, que les caresses féminines lui offriront une plénitude qu'aucun mâle ne peut lui apporter. Elle réfute en cela l'acceptation de l'homosexualité, attribuant ses attirances à ce qu'une femme saura toujours mieux trouver ses points de plaisir, car elle possède les mêmes. Par contre, elle plaint sincèrement les homosexuels masculins, contraints de se livrer à des pratiques qui n'en satisfont qu'un seul, puisque la sodomie, même si elle l'a menée parfois la jouissance, reste avant tout un acte douloureux dont seul un esprit masochiste peut tirer profit. La tradition millénaire dit que dans les civilisations primitives, l'accouplement ne servait qu'à perpétuer la race et que la femme se tournait ensuite vers ses sœurs pour espérer enflammer ses sens.

Sa grand-mère lui a conté que, jadis, les vestales du temple étaient formées aux techniques érotiques, compilation du Kâma-Sûtra indien, des écoles d'hétaïres grecques et des enseignements d'Isis, puis offertes au roi qui ne pouvait qu'être reconnaissant aux prêtresses pour de telles largesses. Même de nos jours, les riches Syriens ne dédaignaient pas choisir leurs maîtresses dans les rangs des acolytes jeunes et fraîches, mais dotées d'un savoir si délicieux.

Les gardiennes attribuèrent à Sophie une alvéole pour dormir, une écuelle et un bol d'argile, une cuiller en bois et une longue chasuble de lin écru. La minuscule pièce était meublée d'une paillasse et d'un escabeau ; ni porte, ni fenêtre. Le gong retentit annonçant le premier repas. L'estomac de Sophie, restreint par son régime de la semaine passée sous terre, criait à la fois famine et grâce. Le thé bourbeux du matin avait partiellement calmé sa faim, mais la riche odeur de l'agneau rôti aux fèves lui rendit un peu d'appétit. Elle suivit ses mentors jusqu'à une place libre. La table de bois brut pouvait recevoir une centaine de convives qui se serraient sur les bancs. Un joyeux brouhaha, émaillé de rires, animait l'assistance. Le temple, ordinairement silencieux, s'égayait pendant les repas et les nonnes sévères se muaient en franches luronnes. Sophie, un peu intimidée, se dérida peu à peu, participant aux conversations roulant surtout sur les mâles, leurs travers, leurs façons de traiter les femmes, les dimensions de certains appendices. Sophie parla de ses expériences, émerveillant certaines de ses compagnes par son éclectisme et la richesse de ses récits.

Elle devint rapidement une sorte de légendes parmi les plus jeunes et un sujet de méditation pour les anciennes. Elle ne se vanta pas de ses déviances, mais ne chercha pas à les cacher. Certaines trouvèrent dans son calvaire consenti une préparation à sa rédemption, mais d'autres crurent y voir une voie vers de nouveaux bonheurs. Sophie tenta de les dissuader de suivre son exemple, parlant de ses cicatrices physiques et morales, mais rien n'y fit et un groupe dissident d'adeptes de la souffrance se créa où s'engouffrèrent les plus radicales et surtout les plus impressionnables. Au nom de la liberté du bien-être, les anciennes mères autorisèrent la tenue d'assemblée et l'enseignement de la brutalité salvatrice. Elles prièrent même Sophie d'y

participer comme une sorte d'experte sans se borner à n'en démontrer que le côté négatif. Elle fit donc de son mieux pour leur apprendre les techniques qui lui avaient permis, un temps, d'extraire la jouissance de sa gangue de douleur, comme on détache un diamant de la boue. Elle eut tant de succès que son cours devint l'un des plus prisés et dut mettre en place des séances de travaux pratiques. Elle demanda à l'économat du couvent de lui procurer les accessoires nécessaires : martinets aux lanières terminées par des billes de cuivre ou de plomb, cravaches, colliers cloutés et surtout phallus de caoutchouc dur avec ou sans vibreur, de différentes tailles. Hélas, les magasins locaux étaient moins achalandés que ceux de Genève ou New York. On ne lui trouva que des fouets à bœufs, des cravaches de cavalerie, des colliers de chien et des olisbos de cuir ou de tendons tressés. Elle s'en contenta. Nantie de ce matériel, elle put donc effectuer ses démonstrations devant un auditoire conquis, pressé de servir de cobaye à celle qu'elles nommaient « Prêtresse de la douce souffrance ». Ses premiers coups de fouet manquèrent de conviction et sa première sodomie, le bout de l'artefact à peine introduit dans l'anus d'une volontaire, n'impressionna personne. Les mères durent l'exhorter à exposer la vérité crue et à manier la torture avec la même violence qu'elle l'avait ressentie. Son premier cours, issu de ces conseils éclairés lui laissa un goût amer et faillit rester unique.

Elle a décidé de pratiquer une flagellation et une sodomie. Elle demande, comme chaque fois, si l'une des élèves est partante. Généralement, une des excitées du premier rang se présente, sous les acclamations de ses consœurs, mais c'est du fond de la salle que vient la surprise : sa grand-mère pousse devant elle une novice. Sophie reconnaît la

très jeune acolyte qui l'a chaperonnée le premier matin. Elle proteste, c'est juste une enfant, elle veut bien faire souffrir une volontaire aguerrie, mais pas martyriser un être sans défense. La vieille femme est intraitable.

— Il faut que ce soit une innocente qui souffre, si tu veux qu'elle en tire un profit. Aucune de ces filles ne souffrira assez, elles sont déjà trop dépravées. Va Taani !

Elle pousse la fille sur l'estrade et lui ôte son vêtement. La candidate est moins jeune et moins frêle que ne le pensait Sophie, elle est seulement petite. Elle doit avoir aux alentours de vingt ans, un corps bien dessiné, une poitrine pointue, un ventre légèrement convexe, des fesses rondes, des cuisses et des jambes fortes. Seul le visage sans tache lui confère un air d'innocence. Sophie choisit une cravache de jonc pour infliger le premier coup, un de ces accessoires dont les caravaniers se servent pour faire avancer ânes et chameaux. Elle lève la verge au-dessus de sa tête et l'abat sur sa victime. Un sillon rose apparaît de l'épaule droite à l'omoplate. Deuxième coup.

Taani a crié, cette fois, et des larmes inondent son visage qui redevient aussi immobile que du marbre. Une zébrure raye son épiderme, empiétant sur la hanche gauche. Troisième coup. Le cri est plus fort, la trace plus profonde a entaillé la peau fine en bas du dos. Sophie sent croître en elle un émoi, un désir sexuel, non pas de la suppliciée, mais un désir de frapper, déchirer. Quatrième coup. Il n'y a eu aucun cri, juste une plainte ; de la nuque à la joue, la chair est rouge. Cinquième coup, cinglant, sonore qui résonne jusque dans l'épaule. La fille a vacillé, la fesse et la cuisse gauche sont lacérées. La prêtresse lèche la cravache, recueillant un peu de sang brillant, elle se penche et mord la bouche de sa victime. Sixième coup, appuyé violent, donné de bas en haut, pour faire mal. Taani a hurlé et s'est courbée

en avant. Seule une rougeur en haut des cuisses atteste le coup porté juste entre les fesses. Sophie consulte la mère du coin de l'œil. Un geste à peine esquissé lui intime l'ordre de continuer. Le septième coup est l'exacte réplique du précédent. La fille s'est roulée en boule sur le sol, ses larmes figent l'assistance, une plainte sourde emplît la salle. Sophie enjambe sa victime et frappe sans répit, cinq fois, dix fois. Le dos, les fesses et les cuisses de la volontaire sont zébrés de rouge. Sophie a dépassé son fragile équilibre, elle est prête à tuer. Il lui suffirait, à présent de s'acharner sur le cou ou la tête. La plainte lancinante a cessé. La tortionnaire arrête son geste, hésitante.

— Encore...

La voix, minuscule, venue du sol surprend l'assistance, sauf la mère qui sourit et Sophie qui exulte.

— Oui, mon amour, maintenant tu vas jouir...

Elle retourne la fille qui geint quand son dos ensanglanté se pose sur le tapis rugueux. Les coups pleuvent à présent sur le buste et le ventre, ajustés pour que la douleur irradie les centres de plaisir. Les cris ont changé de nature et lorsque la pointe rougie de la cravache s'abat sur le pubis, il est clair que la souffrance n'est plus la même. Sophie a pris un phallus de cuir rugueux, épais et massif parmi ses accessoires, elle le lèche longuement puis en caresse les plaies, l'enduisant de sang frais. Sophie écarte les jambes de la fille, câline la vulve entrouverte, elle s'agenouille, brandit l'olisbos, gluant de sang et de salive, au-dessus du ventre, l'appuie contre l'entrée du vagin jusqu'à ce qu'il se dilate un peu, puis l'introduit avec toute la violence voulue. La suppliciée hurle, soudain déchirée, envahie par l'objet qui lui laboure les chairs. La tortionnaire ressort l'engin encore plus poisseux pour l'enfoncer de nouveau. Chaque fois, la fille gémit, mais

chaque fois, ce cri change de nature, quand elle arrive au bord de l'orgasme, Sophie la retourne et pousse le sexe artificiel dans l'anus tuméfié par les coups de cravache. La plainte a repris une tonalité de souffrance. Sophie arrache le godemiché, lui substitue ses doigts et fouille dans l'orifice jusqu'à obtenir un soupir presque rassurant. Alors, elle lui inflige à nouveau la douleur du phallus en se servant de son poing comme d'un marteau. Le dernier cri de la martyre provoque sa propre jouissance et la violence de son orgasme la submerge pendant qu'elle roule loin de sa victime prostrée, dix centimètres de cuir obscène dépassant du corps supplicié.

Ses disciples, subjuguées, la portèrent en triomphe jusqu'à son alvéole pour qu'elle se repose, pendant que la mère soulevait Taani et enduisait ses plaies d'huile apaisante et qu'elle séchait les larmes de sang inondant le visage angélique.

— As-tu aimé la douleur, petite novice ?

— Oui, ma mère, j'ai aimé le plaisir caché en dessous. La mère baisa tendrement les lèvres tuméfiées.

— Jamais, à aucun moment, tu ne dois avoir honte d'un orgasme, même lorsqu'il est dissimulé dans l'orgueil ou l'abjection. Safireh nous a donné un bel exemple aujourd'hui de toute la perversion de l'amour en jouissant de t'avoir infligé une grande souffrance. Si elle t'avait tuée, son plaisir aurait été si intense qu'elle en serait morte. Je le sais, elle le sait aussi, et je suis certaine que cette frustration de n'avoir pu achever son œuvre fera d'elle ta plus humble servante. À toi d'en profiter pour faire d'elle la plus tendre de tes amantes. Elle aura autant de joie à te câliner qu'elle en a pris à te blesser.

— Devrai-je la faire souffrir également, Mère ?

— Si ton cœur incline à cela, pourquoi pas. Elle te le demandera sûrement, mais ne voudra pas te voir te venger. Si douleur il y a, elle devra naître de l'Amour, pas d'un pouvoir acquis ni d'une velléité de soumettre. N'oublie pas qu'elle est prêtresse, élue par ses sœurs et que tu n'es que novice, choisie par moi, il n'y a aucune grandeur à humilier les puissants.

— Alors, je devrai me remettre entre ses mains ?

— Cette soumission te sera bien agréable, car, crois-moi, elle a autant souffert que toi à chaque coup de cravache et lorsqu'elle a enfoncé en toi le substitut masculin, c'était de son propre sexe qu'elle voulait te pénétrer.

La vieille mère souleva le corps rompu et le porta jusqu'à l'autel où de nouvelles palmes fraîches avaient été déposées. Les nonnes lavèrent la peau avec mille précautions, l'enduisirent d'onguents, de crèmes, d'huiles parfumées. Puis, les plus tendres d'entre elles, réputées pour la délicatesse et l'efficacité de leurs doigts tirèrent de la suppliciee la quintessence du plaisir, l'amenant toujours plus loin de la douleur, vers le paradis des sens et l'ultime cri de Taani, en cette fin de jour, fut un chant doux et magnifique.

Sophie veilla sa victime jusqu'à son réveil et lui prodigua ses soins les plus humbles jusqu'à ce qu'elle soit rétablie. Puis, comme la vieille mère l'avait prévu, elle fut la plus attentionnée des amantes et s'employa à transmettre à la jeune fille toute son expérience, métamorphosant la timide novice en prêtresse enviée.

Et un homme traversa le désert, portant une lettre venue de très loin.

LE MARIAGE

Au grand dam de Ludo, mais surtout de la Comtesse, Laura ne voulut rien décider avant d'être sûre de la présence de Sophie. Elle avait écrit à New York, sans succès, approché le consulat de Syrie, celui de Grande-Bretagne, puis harangué un membre des missions humanitaires attaché aux Nations Unies, le tout en vain. Au comble du désespoir, elle avait demandé à entrer en contact avec le père de son amie, mais celui-ci avait apparemment disparu de la hiérarchie diplomatique, pour motif de retraite ou de disgrâce. En désespoir de cause, elle se procura un annuaire de Damas et contacta tous les Shirhan répertoriés. Un message pathétique en français, anglais et même arabe, grâce aux bons offices d'un étudiant en histoire venu fouiller les documents ancestraux et tombé amoureux fou de la belle. Ce fut l'une de ces soixante-treize lettres qui traversa le désert dans la poche d'un lointain cousin. Le soleil de juillet inondait la campagne, brûlant, ardent, lorsque parvint la réponse : « Je serai chez toi, après la lune ». Laura consulta l'éphéméride : moins de trois semaines avant la disparition de l'astre. Elle annonça la bonne nouvelle à sa grand-tante qui déclara illico le branle-bas de combat général, rameutant le ban et l'arrière-ban des relations, alertant l'Archevêque, les vicaires et les marguilliers de la cathédrale, écumant les fleuristes et les traiteurs du département puis de la région. Elle prépara activement le plan de table avec la mère de

Ludo, un peu dépassée par le nombre d'invités, elle qui n'avait, pour toute famille que son fils et une sœur, missionnaire au Bangladesh. La date fut enfin fixée au 29 août et la fièvre nuptiale s'empara du château endormi. La vieille dame décida de rénover tapis, tentures et rideaux. Le jardinier fut sommé de remplacer tous les massifs par des fleurs roses et blanches, les grilles austères furent laquées à neuf, elle commanda un uniforme neuf pour James, renonça à faire repeindre la Rolls, mais acheta un voile de tulle pour en couvrir intégralement la carrosserie. C'était elle, finalement, la plus heureuse, rajeunie par cet événement. Les futurs époux, moins démonstratifs, attendaient dans une parfaite sérénité. La proximité de la date consolait Ludo de ses frustrations. Laura, elle, comptait les jours qui la séparaient de sa *douce amie*.

La lune nouvelle était apparue, mais pas la jolie brune. Laura avait confiance et son irritation tenait plus à l'impatience qu'à la crainte de célébrer ses noces sans son âme sœur. Elle guettait facteur et téléphone et scrutait le plus souvent possible le bas de la route, espérant un taxi. Le matin du 15, Sophie fut là, parvenue dans la cour avec un grand sac de cuir et une unique valise, déposée par les anges peut-être, pendant que la maisonnée sommeillait encore. Même Laura ne songea pas à lui demander qui l'avait conduite céans. Elle était ici et cela seul comptait. Ses vêtements étaient immaculés, lisses et nets, comme si elle les avait enfilés l'instant d'avant. Nus pieds, dans ses sandales, une longue chasuble de lin, un ruban doré entourant sa tête, les cheveux courts et le visage sans aucun maquillage. Il y avait beaucoup de raison au fond de ses yeux mauves. Laura y chercha la trace de la rouerie qu'elle y avait toujours décelée, en vain. C'était un puits de sagesse qui lui faisait face, une Madone sombre. Cela

l'effraya un peu et c'est avec crainte qu'elle se jeta dans ses bras. Alors, dans cette chaste étreinte de deux vieilles amies, elle ressentit la chaleur et la puissance de l'Amour les unissant. Son corps prit feu instantanément. Elle fut submergée par une pulsion irrésistible, irritant ses nerfs, exaspérant ses sens. Le doux baiser que Sophie déposa sur son front fut le signal d'une transe qui la laissa éteinte, flageolante, frissonnante entre les bras de son amante, comme après le plus intense des orgasmes. Elle se sentit apaisée et put lui communiquer sa tendresse sans user d'artifices triviaux, seulement du regard. Un immense et silencieux « Je t'aime ! » fut échangé et leurs lèvres s'unirent seulement pour sceller leur nouvelle promesse, par deux souffles enfin retrouvés.

La Comtesse accueillit la jeune femme avec chaleur :

— Safireh, ma chère, que je suis contente de vous savoir de retour. Notre petite Laura était très anxieuse de se marier sans vous. Elle a mis le feu à la planète pour vous retrouver.

Ludo fut plus réservé et un peu inquiet de voir se matérialiser la *douce amie* de sa future épouse. Il la trouva encore plus belle que sur l'image qu'il avait contemplée en ce jour de printemps qu'il voudrait oublier. Il fut troublé par son allure lisse et sans tache qui ne collait pas avec l'idée malsaine qu'il s'était faite d'une fille posant pour une photo érotique. Comment cette impression perverse de naguère pouvait-elle s'accorder avec l'aspect virginal d'aujourd'hui ? Il rejeta loin au fond de lui le désir impérieux qu'il eut de cette femme, et surtout la vision un peu floue de posséder l'une et l'autre en même temps. Une montée de sève concrétisa pourtant cette évocation, qui n'échappa à aucune des deux filles. Il se sauva, penaud avant de se ridiculiser une nouvelle fois.

Puis vint la cruciale question de la robe de mariée. Laura lança un SOS à sa tante qui lui envoya deux esquisses de jeunes créateurs pleins de talents. La future épousée hésita longuement entre la vaporeuse construction de sulfureuses transparences et le virginal tailleur ample aux curieuses découpes, laissant apparaître des parcelles de peau à des endroits fort incongrus. Laura désapprouva et exigea « quelque chose de plus... enfin de moins... » enfin... de conforme à un mariage dans une cathédrale gothique, en présence d'un authentique archevêque. Un des deux artistes bâcla un dessin, en protestant de son honneur bafoué : une sorte de pièce montée de tulle et soie, fermée jusqu'au cou, courte devant et longue derrière, moulant les fesses et le buste. Laura y vit la marque de la perverse Divine. Cette robe très « comme il faut » allait devenir, sur son anatomie, plus sexy que les deux précédentes. Elle n'osa pas argumenter et donna son aval pour sa confection. Divine s'offrit même pour effectuer les essayages à sa place, évitant ainsi des voyages à Paris : « Tu as tant à faire, Ma Chérie ! »

La veille du grand jour, le parc se transforma en cirque géant. Quatre vastes chapiteaux furent dressés autour d'un cinquième, plus modeste et entièrement couvert de roses pâles. Divine arriva, apportant la robe et ce fut la soirée des retrouvailles d'un été de folie. Sophie leur fit goûter un peu de son savoir infini et les deux blondes, subjuguées, passèrent une nuit inoubliable. Quand le soleil se leva, la fiancée remercia ses deux amantes d'un dernier baiser et se prépara pour l'offrande nuptiale, avec l'aide de Lydie, généreusement prêtée par la maîtresse de maison. Divine enfila sa tenue de demoiselle d'honneur et Sophie revêtit les somptueux atours de sa charge. Elle demanda à son amie de la coiffer de la tiare de bronze, en lui expliquant toute la symbolique de ce geste. Laura fut heureuse de savoir qu'un Archevêque

Catholique et une Grande Prêtresse d'Astarté allaient bénir son union. Elle fut plus excitée encore par la promesse d'être préparée à sa nuit de noces, bien que Sophie lui ait semblé trop grave pour espérer un jeu érotique dans ce cérémonial. Les cloches sonnaient à toute volée, lorsque Laura sortit dans la cour entourée de ses demoiselles d'honneur. Une batterie de photographes immortalisa cet instant solennel. Parmi eux, une frêle Afro-asiatique jouait des coudes pour se maintenir dans l'axe idéal. Divine et Laura lui dédièrent un sourire complice, mais la ténébreuse reportrice n'eut d'yeux que pour la somptueuse brune aux allures de Souveraine. Les trois filles s'engouffrèrent dans la limousine qui prit, au train de sénateur la route de la ville, poursuivie par la presse. James menaça d'en écraser un ou deux, trop hardis, mais pardonna, parce que ce jour était trop beau pour finir en fait-divers.

Le Vicomte Christophe est sorti de sa retraite londonienne pour accompagner Laura jusqu'à l'autel, pendant que les grandes orgues assassinent Mendelssohn. La cathédrale est comble, les photographes ont investi le transept et les chapelles latérales. Un caméraman s'accroche au bras de St Joseph pour se maintenir sur le piédestal du charpentier. Une paroissienne l'a chassé du socle de la vierge avec laquelle il aurait eu, selon la vieille dame, une conduite obscène, et s'est donc rabattu sur le mari. Les habitués des lieux revendiquent un traitement de faveur, mais la presse et les officiels se sont emparés des meilleures places. Dans le chahut environnant, Ludo a beaucoup de mal à se frayer un chemin au bras de sa mère. La tante missionnaire n'a pu entrer et suivra la cérémonie sur l'écran géant installé devant la mairie, où les mariés sont passés discrètement la veille, en compagnie de Sophie

et d'un médecin baroudeur en attente d'affectation. Une brigade de gendarmes, en grand uniforme, est mobilisée pour régler le joyeux désordre.

L'Archevêque fait son entrée, accompagné de deux vicaires et de deux servantes de messe, une exigence de Laura qui a voulu que les enfants de chœur soient de sexe féminin. Le Prélat, un peu surpris, a accédé à sa demande inhabituelle, mais parfaitement conforme au Droit Canon. Les petites filles ont été formées en quelques jours et, flattées, ont promis d'être exemplaires. Sophie s'est postée à droite de l'autel et aucun des ecclésiastiques n'a tenté de s'y opposer, ou même d'y trouver grief. D'ailleurs, personne ne s'offusque de la présence de cette Déesse antique dans une cérémonie moderne. Au contraire, l'assemblée, en particulier les journalistes, espère d'elle l'accomplissement de rites inconnus ou exotiques, pour pimenter le sacrement trop figé.

L'Archevêque s'éclaircit la voix, souhaite la bienvenue et récite l'intro. Les répons sont parfaits, énoncés clairement. Les deux servantes ont droit aux honneurs de la presse. Laura a glissé quelque chose dans la main de Ludo. L'homme intrigué, déplie un peu les doigts : c'est blanc, soyeux, bordé de dentelle fine et tiède.

— Je suis nue sous ma robe pour toi, mon Amour, murmure Laura sans remuer les lèvres.

Ludo se penche vers sa promise et distingue les aréoles d'ocre rose qui font comme deux taches sous le plastron ajusté, et il tient dans sa main serrée ce qu'il suppose être la culotte de la jeune fille. Il empoche la pièce de soie, mais dans son ventre, un démon s'est mis à l'œuvre. Laura se tourne à nouveau vers l'autel où se déroule le rituel, mais la Grande Prêtresse a braqué ses yeux mauves vers lui et le regard fixe un point qu'il sent devenir douloureux,

fragile. Pourquoi est-il tombé amoureux d'une telle fille et pourquoi a-t-il autant envie de son étrange amie. Dans quelques secondes, il sait qu'il va craquer, sombrer dans le ridicule devant la ville entière, devant la presse locale, régionale, nationale, mondiale peut-être. Une tache va souiller son pantalon ajusté, et tous les photographes l'immortaliseront en train de fuir, les mains serrées entre ses cuisses comme cette horrible fois dans la maison enchantée. Les yeux de Sophie ont quitté son intimité pour se fixer sur sa future épouse. La tension se relâche. Il peut à nouveau respirer et espérer aller au bout de cette cérémonie.

Un coup de sonnette : l'élévation. Un vicaire saisit le vin et le pain. Ludo essaye en vain de se souvenir de son catéchisme, de sa première communion, le trou. « Agneau de Dieu... » À nouveau la sonnette. Laura s'est agenouillée, en même temps que toute l'assistance, il est le seul à être resté debout, avec les journalistes et l'image d'un autre âge incarnée par la redoutable prêtresse brune. Il s'agenouille brutalement, soulagé d'être enfin dans le mouvement. Le prélat tend un fragment de pain à Laura et lui présente le calice, où elle trempe les lèvres. C'est à son tour, il s'en tire bien. Le pain et le vin circulent derrière, dans la foule. C'est bientôt fini. Encore quelques minutes et l'on pourra procéder à l'union et puis après... Il saute dans la voiture avec sa femme et sa copine et les traîne jusque chez lui... non, chez Laura, le lit est plus grand, et il se vide en elles deux, nuit et jour, jusqu'à ce que ses bourses soient taries. Plus jamais, il n'acceptera de se laisser dominer par ces femelles du Diable. Un point brûlant dans sa poitrine, les yeux de la sorcière sont sur lui, son cœur est douloureux, il va cesser de battre, il le sait. Non, ce n'est plus le cœur, la souffrance s'est déplacée. À nouveau, une érection intense

étréint ses entrailles, cette fois il n'échappera pas à la honteuse éjaculation. Non, fausse alerte ! Tout se calme, il croise le regard de sa tortionnaire, doux, affectueux, un regard de sœur aînée. Il ne la désire plus, il l'aime.

Ça y est, c'est à lui :

— Ludovic, Raymond, acceptes-tu de prendre pour épouse Laure, Eugénie, Élisabeth, Marie, ici présente, de l'aimer, de la chérir...

Le cauchemar va se terminer.

— Oui, je le veux.

— Et toi, Laure, Eugénie, Élisabeth, Marie...

— Si elle veut cet homme, qu'elle se donne à lui !

La voix a retenti comme un tonnerre, une voix sonore, puissante, travaillée, une voix faite pour haranguer les foules dans les immensités du désert. Toutes les têtes se sont tournées vers la droite de l'autel. Les flashes crépitent.

— Une femme doit se donner, mais seul un homme véritable peut l'accepter.

Une pause dramatique, tous attendent en silence la suite de ce passionnant impromptu.

— Ludovic, es-tu un homme véritable ?

Le jeune homme pense un moment faire part des doutes qu'il cultive à ce propos depuis qu'il connaît Laura. Mais, trop lâche, il se contente d'une réponse, qui, il l'espère, semblera sincère.

— Je suis un homme... véritable...

— Alors, si cette femme te veut, qu'elle se donne à toi.

Le silence retombe pour quelques secondes qui durent toute une vie. Enfin, Laura fait ce qu'on attend d'elle : elle se jette dans les bras de son mari et lui dévore les lèvres. Il est pétrifié à l'idée de ce qui va se passer dans quelques instants sous les flashes des photographes. La dernière fois qu'elle l'a embrassé comme ça, il a bien failli perdre la raison. Elle se presse contre

lui des jambes, des cuisses, des hanches, du ventre, de la poitrine, elle s'incruste en lui, l'inondant de sa chaleur. Le désir l'envahit. La langue préhensile s'enroule autour de la sienne puis se projette au fond de sa gorge, trouvant là des nerfs inédits, leurs dents crissent, leurs haleines se fondent. Sophie s'est approchée, enserme leurs épaules dans un geste de bénédiction, libérant instantanément les tensions. Ludo a cru qu'il avait explosé, mais non, son érection s'est évanouie, lui laissant une sensation de relâchement, de plénitude, il est même un peu triste, conformément au proverbe.

— Ce que la femme a uni, aucun homme ne pourra le désunir.

— Oui, c'est ça, bafouille l'Archevêque, je vous déclare unis par les liens sacrés du mariage...

Il s'arrête et esquisse un geste de découragement. Plus personne ne s'intéresse à son discours, une autre religion a pris le pas sur la sienne. Une religion plus ancienne, plus brutale, plus animale, sans doute. Il se retire dignement avec son personnel et son matériel.

Ludo embrasse doucement son épouse, lui offre son bras et s'enfuit avec elle sous les applaudissements et les grains de riz. L'organiste achève traîtreusement le pauvre Mendelssohn et la foule crie « Vive la mariée ».

Le cabriolet vert, décoré de roses rouges ronronne devant la porte, mis en marche et conduit là par le providentiel James. Les jeunes mariés s'éloignent vers le château dans une cacophonie de casseroles et de boîtes de conserve. La Comtesse invite cérémonieusement Sophie à ses côtés. Divine grimpe dans la limousine du Vicomte. Le reste de la noce suit et les trois mille sept cents mètres de route sinueuse deviennent les trois mille sept cents mètres les plus bruyants du monde. Il est midi, les cloches sonnent à grandes volées et le soleil brûle de mille feux.

LA CÉRÉMONIE

Le déjeuner fut copieux et, compte tenu de la chaleur, bien arrosé. Les jeunes enfants, en robe longue ou en pantalon et chemise, couraient entre les tables ; les canards et les cygnes de la pièce d'eau étaient repus de pain et de gâteaux. Les hommes les plus dignes avaient desserré la cravate et ouvert un bouton du col ; les dames agitaient leurs capelines pour s'éventer. À la table d'honneur, la mère du marié s'était assoupie ; le Vicomte contemplait sa dixième coupe de champagne millésimé, un peu hébété ; le Marié, enamouré n'avait d'yeux que pour sa femme ; Sophie racontait ses périples orientaux à la Comtesse avide et à la missionnaire ébahie. Divine essayait de capter l'attention de son tout nouveau neveu ; Laura attendait l'apothéose de cette journée avec appréhension et impatience. La lune, mince, pâle et blanche dans le ciel uniformément bleu, se montra au-dessus de la ville. Sophie s'excusa auprès de ses auditrices et fit un signe à Laura.

— C'est l'heure, je dois t'apprêter pour la cérémonie.

Laura se leva d'un bond.

— Et moi, demanda Ludo, je ne peux pas y assister, c'est notre mariage, quand même...

Laura lui octroya un baiser léger.

— C'est une affaire de femme. Divine va bien s'occuper de toi, elle en meurt d'envie.

L'intéressée se coula contre le jeune époux.

— Mais oui, mon cher neveu, nous allons faire plus ample connaissance, cette vilaine cachottière vous a trop longtemps dissimulé.

Laura s'approcha de sa tante et murmura à son oreille.

— Attention ! Il est à moi.

— Bien sûr. Mais s'il me saute dessus ?

— Alors, profite-en ma Chérie. D'après toutes les nanas du coin de seize à soixante-seize ans, il paraît que c'est un gros coup et je te dois toujours une nuit avec Zig.

— Ah celui-là ! Je le hais pour ce qu'il a fait de toi.

Laura tourna les talons en riant et suivit sa brune amie, vers le château, pendant que l'autre blonde montrait ses charmes pour tenter, in extremis, de capturer ce mâle d'exception. Dans un premier temps, Ludo s'amusa des efforts déployés pour le séduire puis il en fut troublé. Le ton d'abord badin, à la limite du grivois, devint plus intime, comme celui que prend un couple récemment formé pour évoquer la possibilité de poursuivre l'idylle. Ils avaient échangé quelques confidences, s'étaient mutuellement félicités de leur apparence. Divine avait flatté ses muscles et son élégance ; Ludo avait avoué son penchant pour ses formes et la douceur de son visage. Le côté gémellaire des deux parentes ne lui avait pas échappé, mais il décelait chez sa nouvelle amie des traits de caractère qu'il n'avait pas discernés chez sa femme. Il se demanda s'il avait choisi la bonne et s'il n'aurait pas préféré celle-ci à l'autre. Il n'avait aucun doute sur ses sentiments, ni sur son ambition de vivre dans l'amour de son épouse, mais Divine était trop tentante, trop désirable dans sa joyeuse simplicité, si loin de l'esprit torturé de Laura.

— Je connais un petit coin tranquille où nous pourrions poursuivre cette conversation, murmure-t-elle à son oreille.

Il hésite un peu, est-ce raisonnable de convoiter une autre femme, juste après avoir prononcé des vœux d'éternelle fidélité. Après tout, son épouse est bien partie avec sa *douce amie*. Il a quand même un peu honte, il n'aura même pas résisté six heures.

Il prend la main que Divine lui tend.

— Ma tante, je vais faire visiter le château à Ludovic, il ne connaît pas les nouvelles salles.

La vieille dame grommelle un commentaire sur les jeunes dévergondés et le couple s'éloigne, bras dessus, bras dessous. Ils s'arrêtent à l'angle, derrière une statue de Diane et échangent leur premier baiser, dépourvu d'amour ou de passion, mais empli de sensualité. Les mains de Ludo parcourent le corps de Divine.

— Pourquoi t'appelle-t-on Divine ?

Elle se colle à lui, comme l'a fait Laura dans l'église, écrasant l'érection montante de son pubis offert.

— Tu ne vas pas tarder à le savoir.

Il plaque ses mains sur les fesses rondes et la presse un peu plus contre son ventre.

— Viens vite...

Ils courent jusqu'à l'aile en cours de réfection. Dans une pièce poussiéreuse s'entassent lits et fauteuils défraîchis. Divine remonte sa robe et se jette sur un matelas couvert de toile écrue. Ludo contemple la jeune femme offerte, aussi dépourvue de culotte que son épouse, un nouveau signe de gémellité, sans doute. Il tire le zip de son pantalon, détache sa ceinture et se met à l'aise. Divine admire avec ravissement le pénis vigoureux gonflé par six mois d'abstinence et le traitement de choc du matin. Il se couche sur elle et s'acharne un instant sur sa bouche, pendant que la femme guide la verge dans la chaleur humide. Elle pousse un petit

cri de satisfaction et il s'enfonce d'un seul coup de rein. Un gémissement ponctue son geste, il reste un moment immobile, cherchant à éventrer le tissu qui lui masque la poitrine. Elle l'aide de son mieux, chaque mouvement lui arrachant un nouveau soupir. Jamais elle n'a ressenti le sexe d'un homme aussi intensément. Ce garçon est un phénomène de la nature, dès qu'il va bouger, elle va hurler, elle en est persuadée. Les seins gonflés, tendus par l'excitation sont enfin à portée de main et de bouche. La fille halète sous lui, il doit lui donner ce qu'elle attend. Il s'arrache d'elle, s'agenouille au-dessus du ventre et lèche longuement la vulve, dénichant l'anomalie. Il redevient une fraction de seconde un professionnel de l'anatomie : une hermaphrodite, cas très rare, et si c'était une vraie... il faudrait disséquer les petites lèvres pour voir s'il existe des testicules... éjacule-t-elle, au moment de l'orgasme ? Mais il y a mieux à faire en attendant l'autopsie. Il se dresse au-dessus d'elle, et la pénètre de nouveau avec délectation. Elle lui fait connaître son contentement de tout son corps. Il bascule sous elle et décide de la laisser diriger les ébats contemplant son corps parfait qui s'agite en cadence. Quand les yeux bleus disparaissent et que l'intensité des gémissements atteint le paroxysme, il se retire délicatement d'elle et la couche sous lui pour inonder son buste de toute la semence contenue. Mais rien ne vient. La fille continue de crier, prolongeant son orgasme à son seul contact pendant qu'il voit fondre son érection sans qu'aucune goutte n'ait touché la peau nacrée.

— Sorcière, crie-t-il, c'est cette maudite sorcière qui m'a vidé. Je ne suis plus un homme, voilà ce que tu as fait de moi.

Divine s'est apaisée doucement et s'étonne de la colère de son amant.

— Mais c'était bien, Chéri, jamais je n'ai joui autant. Laura a bien de la chance. Quand tu en auras marre d'elle, viens me voir, je te consolerais.

Mais Ludo n'écoute pas, tout à son courroux.

— Où est donc cette maudite sorcière, que je l'étrangle ! Il faut qu'elle m'enlève son sort... Je dois redevenir un homme pour Laura...

Il s'est rhabillé en hâte, le pan de sa chemise hors de son pantalon maculé de plâtre. Pour la robe de Divine, le désastre est trop grand, elle préfère aller se changer. Ludo rejoint la fête en hurlant « Où est cette sorcière ? » Beaucoup le croient ivre et prennent le parti d'en rire. « Où est la Moricaude ? Sale sorcière ! Montre-toi ! » Il finit par s'écrouler dans un fauteuil, épuisé, meurtri, humilié.

La chambre nuptiale, qui accueillit en son temps Napoléon et Joséphine pendant deux nuits et où, selon la légende, le Premier Consul occasionna des dégâts considérables au sommier, a été ouverte et rénovée pour la circonstance.

Sophie et Laura, main dans la main, franchissent les portes de ce temple de l'amour. Laura, d'humeur coquine, voudrait bien inaugurer le lit à baldaquin avec son amie, mais Sophie, solennelle, a bien insisté sur le côté sacramentel de la cérémonie. Tout doit se passer dans la sérénité. Le rite ancestral de la préparation de l'épousée est sacré, toute fausse note pouvant être fatal à l'accomplissement du destin, même si des dérogations sont possibles pour l'adapter à l'air du temps : par exemple, on n'est plus obligé d'enfermer la fiancée dans un sarcophage la veille, ni de lui arracher les ongles des mains pour qu'elle ne griffe pas son époux. Le rite, assoupli par 7000 ans d'existence, n'en reste pas moins strict.

Sophie demande à son amie de se déshabiller. Laura se souvient avec émotion de la première fois où elle s'est dénudée sous le même regard mauve, ses craintes de paraître un peu godiche, d'avoir une allure trop imparfaite. Cette crainte a peu changé, elle voudrait tellement sembler sublime. La robe blanche quitte les épaules, est retenue un instant par la poitrine, puis par les hanches, choit enfin en un tas mousseux autour des pieds. Laura enjambe le tissu et reste immobile, les doigts serrés sur son ventre où la tempête s'est levée. Sophie pose sa main sur le front brûlant de fièvre, masse les tempes en chantonnant. La tension est retombée. La blonde retrouve un semblant de calme, pendant que la brune tire d'un grand sac de cuir des fioles multicolores, des boîtes d'onguents, des bâtonnets d'encens, des plantes séchées, des ingrédients mystérieux. Laura ne quitte pas la magicienne des yeux, admirant la souplesse et la grâce des gestes, la démarche irréelle, les courbes somptueuses. Sophie sort enfin une chasuble identique à la sienne, une ceinture de soie cousue d'or et un coffret contenant des bijoux de cuivre : anneaux de chevilles, bracelets, collier, pendants d'oreille et diadème. Elle dépose robe et accessoires sur un fauteuil et les parures sur la coiffeuse.

— Maintenant, ma Chérie, la jeune fille qui est une partie de toi-même est sur le point de mourir. Je vais te préparer pour le tombeau et c'est ton mari qui en déroulant ce que j'aurai enroulé te fera renaître.

La boule de désir avait disparu dès le début du rituel. Même si Laura convoitait plus que jamais son amie, le sérieux et la solennité du discours rendaient toute velléité de grivoiserie impossible.

Sophie a sorti un rasoir à manche de corne et un pot de crème jaune à l'odeur forte. Sophie noie le triangle blond dans une couche de mélange, examine le reste de la peau

à la recherche de pilosité sans en trouver. La longue main fait tressaillir Laura et réveille partiellement le mal de ses entrailles. Elle essaye, en vain, de se convaincre que ce geste est parfaitement anodin, professionnel, pas plus important que la dernière fois qu'Antonio lui a fait le maillot. Mais là, l'esthéticienne lui est trop proche et puis surtout, elle n'a jamais eu envie d'Antonio. Sophie affûte le rasoir.

— Surtout ne bouge pas, ma Chérie, je ne voudrais pas te blesser.

En quelques mouvements précis, elle a débarrassé le pubis de la crème et des poils qui le couvraient. L'épiderme fragile est net, à peine rosi. Laura contemple son sexe de petite fille, les lèvres closes, le renflement satiné. Elle y porte un doigt inquisiteur. La peau est lisse, le contact tiède. Elle retire son index avant d'éveiller ses démons. Sophie mélange des plantes et de l'huile d'amande douce dans un mortier de bois. Une odeur fraîche de menthe, mandarine, coriandre, safran, écrasée par la cannelle et la myrrhe, rivalise avec les bâtonnets d'encens allumés dans toute la pièce. Sophie pousse un haut tabouret, dérobé au bar touristique du Château, vers Laura, intriguée. La jeune femme se juche dessus, les jambes croisées ; ses escarpins blancs posés sur les tubes chromés, petite Lily Marlene blonde et nue. Sophie renverse le sac de cuir sur le lit. Il en tombe des dizaines et des dizaines de rouleaux de gaze qui s'éparpillent. Sophie éventre l'emballage de cellophane du bout de l'ongle et trempe brièvement le tissu dans son mélange odorant. Le contact contre le cou de Laura est frais et parfumé. Les longues bandes s'enroulent autour de sa nuque, puis de ses épaules, de sa gorge. Le tas floconneux ne semble pas diminuer, ni le contenu du mortier. L'embaumeuse enserre la poitrine, ménageant de l'espace pour laisser saillir les mamelons. Les côtes disparaissent,

puis le ventre. Sophie demande à son amie de se lever pour emmailloter les fesses et les hanches. Laura écarte docilement les jambes pour permettre la poursuite de l'ouvrage, espérant une caresse furtive, mais la prêtresse ne lui accorde aucune faveur. Les cuisses, puis les mollets sont couverts. Sophie laisse les chevilles et les pieds nus, ainsi que les poignets et les mains. Il ne reste qu'une seule bande sur le lit et un fond d'huile aromatique dans le mortier. La gaze, en séchant, prend un aspect soyeux et brillant. Sophie lui passe la chasuble de coton et serre les lacets dans le dos pour l'ajuster au corps. Elle noue la ceinture dorée, accroche les pendants d'oreille triangulaires, attache le collier, enfle les bracelets, referme les anneaux autour des chevilles et enfin la coiffe du diadème. Le chaud baiser qu'elle pose sur les lèvres laquées de vermillon ne fait pas partie du rituel, ni celui, plein de science et de passion, que lui rend Laura. Elles se désunissent. Le rougeoiement du couchant teinte le plafond de la chambre.

— Viens, mon Amour, souffle Laura, reste avec moi, pour toujours. J'expliquerai à Ludo que je n'aimais pas vraiment, que c'est toi que j'aime, et qu'il peut aller sauter toutes les femelles qu'il veut, avec ma bénédiction. Mais surtout, ne me quitte plus, reste près de moi. Ou, si tu préfères, je repars avec toi, je serais ton esclave, ta servante.

Sophie la prend dans ses bras, l'apaise du bout des lèvres.

— Non, mon Aimée, il faut que ton destin s'accomplisse, et lorsque tout sera fait, je reviendrai. À l'instant même, je serai près de toi, pour toute l'éternité et plus rien ne pourra nous séparer.

Laura pleure sur l'épaule de son amie, honteuse de n'avoir pas compris le sens du cérémonial.

— Alors, explique-moi mon destin.

Sophie se juche sur le tabouret. Laura s'assied au bord du lit, les gestes un peu ralentis par les bandages et l'étroitesse de sa robe.

— Au début, les prêtresses d'Arsarté élevaient et formaient des petites filles. Elles leur enseignaient les arts, la cuisine, les planètes, les oracles, puis l'âge venant, les plaisirs de l'Amour : comment en donner, comment en recevoir. Chaque année, en automne, une des jeunes filles, la plus experte en Amour, mourait symboliquement à l'équinoxe. On l'apprêtait pour le tombeau et l'on offrait le sarcophage au roi. Il devait alors ressusciter la vierge, la coucher dans son lit et la féconder. Si au solstice d'hiver, la fille était enceinte, le présage était bon et les récoltes assurées. Le roi la gardait dans son harem et profitait de sa science.

— Et si elle n'était pas enceinte, demande Laura, un peu anxieuse.

— Elle devait quitter la couche du roi et retourner au temple former une fille plus fertile.

L'encens est consumé et un brouillard lourd des parfums d'opium et de gingembre règne dans la pièce.

— Tu aurais dû me former, mon Amour.

Sophie sourit, pour la première fois de l'après-midi.

— Tu en sais bien assez pour jouir et faire jouir, peut-être même trop. Pour accomplir ton destin, il te faut éprouver la douleur, porter un enfant et devenir veuve.

Laura reste un moment interdite devant trop de questions en suspens.

— Est-ce le destin de toute femme, ou le mien propre ?

— Es-tu si différente des autres ?

Laura réfléchit.

— Crois-moi, si jamais tu me rejoins sur ce lit, tu verras si je suis comme les autres.

Elles rient de bon cœur.

— Éprouver la douleur, qu'est-ce que ça signifie dans ton jargon ? L'orgasme est une douleur, t'attendre pendant des années est une douleur, être en face de toi, ligotée comme une momie sans pouvoir te toucher est une douleur. As-tu éprouvé la douleur ?

Sophie reste silencieuse, une larme coule le long de sa joue.

— Pardon, ma Chérie, implore Laura, pardonne-moi, je suis si méchante, parfois, mais je t'aime tant.

Sophie raconte ses errances new-yorkaises, ses tendances morbides, ses jouissances entachées de honte. Laura s'est approchée et l'a entourée de ses bras. Elle sèche les yeux de son amie, émue, pestant après les hommes sordides qui ont profité de sa faiblesse.

— Non, proteste Sophie, ce ne sont pas eux qui sont à blâmer, ils n'ont fait qu'accepter ce que je leur offrais. Au travers de chaque coup de fouet, de chaque morsure, de chaque blessure, de chaque sodomie, de chaque coup-de-poing, j'ai chaque fois trouvé mon plaisir

— Moi aussi, je devrais me faire battre pour accomplir mon destin, demande Laura, un peu écœurée ?

— Surtout pas, la douleur-plaisir n'est pas la vraie douleur. Il faut souffrir pour souffrir, pas pour en tirer un plaisir. Mais tu pourras également essayer ça, parce que toute forme de jouissance est bonne, même la plus sordide. L'amour, ce n'est pas seulement les baisers légers, les caresses langoureuses et les promesses d'éternité, c'est aussi l'érotisme, le sexe, la première marche de l'enfer. Moi, j'ai dévalé tout l'escalier, mais, crois-moi, ma Chérie, je me trouvais très épanouie au fond du trou. C'est l'orgueil et ton souvenir qui m'ont contrainte à remonter.

Laura serre son amie contre elle en un geste affectueux, un geste de sœur. Sophie sèche ses larmes, essuie son visage et range son matériel. La nuit est presque tombée. Seule une lueur rose subsiste à l'horizon. La musique retentit dans les jardins, les enfants poussent des cris, les gens rient. Sophie tire un petit poignard de son sac.

— Tiens ! C'est avec ça que ton mari est censé de déshabiller, du moins, c'est ce qu'utilisait le roi de Babylone. Mais il préférera sûrement des ciseaux.

— J'espère qu'il le fera avec les dents et les ongles.

Elle déposa le couteau et une paire de ciseaux à ongles sur le ventre de la jeune mariée et l'embrassa une dernière fois sur la bouche.

— Garde quand même le poignard. Tu pourras toujours le castrer s'il ne te donne pas satisfaction.

LE SACRIFICE

Sophie a ramassé son sac et tiré la porte. Laura s'est retrouvée seule, emballée comme un cadeau dans l'attente de sa première épreuve d'épouse. L'encens lui tourne un peu la tête. Elle essaye de se détendre, de repenser au fascicule de yoga tantrique trouvé dans la malle-testament. Elle respire pour ouvrir ses chakras et pas uniquement les chakras, si elle a bien tout compris. En fait ses fiançailles de six mois, émaillées de scènes intenses, ont bien un côté tantrique. Ludo a-t-il été abstinent pendant tout ce temps ? Elle penche à le croire, sauf peut-être ce soir. Il n'a sûrement pas résisté à Divine, son double, son incestueuse jumelle perverse. Mais s'il a aimé sa tante, c'est comme s'il l'avait aimé elle et elle n'en tiendra rigueur ni à l'un ni à l'autre. Pauvre Divine ! Tomber sur un amoureux affamé et frustré par six mois de sevrage, la chevauchée a dû être sauvage. Elle respire à fond, se concentre sur son ventre, cherche les leviers permettant de détendre les muscles autour du pubis. Elle a en tête l'illustration les décrivant et aussi les histoires horribles de filles d'Extrême-Orient brisant des noix, ou fumant des cigarettes. Elle trouve un premier muscle, contractant le fessier, puis un second agissant sur la vulve. Celui du vagin est plus difficile à trouver. Quel dommage d'avoir attendu le dernier soir pour s'en préoccuper. Elle essaye néanmoins une gymnastique d'un genre inédit, contractant et décontractant les fibres. Elle découvre

une nouvelle sorte de plaisir et réalise soudain que ses sens se sont éveillés. La pointe de ses seins se dresse au travers des bandelettes et frotte sur le coton brut. Son clitoris s'est déployé, rigide sous son emballage de gaze. Elle ressent le premier stade de l'émoi précédant la phase où plus rien ne se passe, où tous les nerfs se nouent et où le sang afflue vers les points sensibles. Elle perçoit une chaleur dans la nuque, sous les aisselles, au creux des genoux, à la saignée des coudes, dans les reins, autour du cou, derrière les lobes d'oreille, autour de l'anus et un flot de mucus brûlant mouille sa vulve. Elle cesse les contractions et se détend. Tous ses sens restent en alerte et le lubrifiant continue d'irriguer son sexe. Elle commence à sentir l'odeur tenace qui s'en dégage. Elle ralentit les battements de son cœur, ferme les yeux et relâche tous ses muscles. Elle est bien, sereine, attentive. Maintenant, elle est impatiente de voir entrer son mari. Elle regrette même de s'être laissé emballer de la sorte par Sophie. Tout ce temps gâché à défaire ses liens, alors qu'elle ne rêve que d'éprouver la puissance du pénis déchirant ses entrailles et abreuvant l'entité qui y vit.

Sophie chercha Ludo pour l'amener jusqu'à la chambre nuptiale. Mais personne ne savait où il se trouvait. Certains disaient l'avoir vu s'éloigner, avec Laura, dans l'après-midi ; d'autres se souvenaient l'avoir entendu hurler de rage ; d'autres, encore, le soupçonnaient de cuver son champagne dans un coin ; les plus avertis le croyaient volontiers avec une des invitées, déchirant à coup de canif le contrat du matin.

Sophie méprisa les ragots et poursuivit sa quête, persuadée qu'un drame avait éclaté pendant qu'elle préparait la jeune épousée. Peut-être le sort de fidélité qu'elle avait jeté, pendant la cérémonie, avait-il trop bien fonctionné. Elle n'était pas encore trop douée en sortilèges, surtout ceux

conditionnés par un savant dosage mental, un peu trop de cœur, pas assez d'esprit ou de pulsion, à moins que ce ne soit beaucoup trop. Elle s'en voulait d'avoir joué avec cet homme devenu une des pièces essentielles du destin. Elle a contourné le château et trouvé la voiture verte garée dans la cour d'honneur. Il ne s'était donc pas enfui. Soudain, elle le vit, les pans de sa chemise en bataille, son nœud papillon dénoué, sa veste et son pantalon tachés de plâtre, l'œil hagard, la bouche écumante.

— Te voilà enfin, Salope, Sorcière, Créature du Diable... Rends-moi ma virilité ou je t'égorge.

Il a couru vers elle les poings levés, prêt à frapper. Elle a poursuivi son chemin vers lui sans un geste de défense. Ils étaient maintenant à quelques pas seulement l'un de l'autre, lui bouillant de rage, à bout de souffle, elle calme et sereine, le regard doux et apaisant. Il stoppa net devant elle, la main menaçante. Elle lui baisa les lèvres, pas un vrai baiser, juste l'effleurement fraternel de deux bouches. La colère quitta Ludo et il ne ressentit plus qu'amour pour la jeune femme. Il tenta de la saisir pour prolonger la caresse, mais elle le repoussa.

— Ton épouse est prête, je vais te conduire jusqu'à elle.

Il accepta la main qu'elle lui tendait et la suivit docilement les yeux rivés sur le balancement des hanches, sentant à nouveau monter la sève en lui. Une partie de lui-même voulait capturer ce corps féérique, mais sa raison refusait, emplie de crainte. Cette fille lui faisait envie et horreur à la fois ; en lui bouillonnaient trop de sentiments. Lorsque Sophie poussa la porte, un monde d'odeurs envoûtantes assaillit ses narines et il oublia l'énigmatique brune pour ne plus voir que la blonde étendue sur le lit, comme une offrande.

Laura ne semble pas remarquer son amie, tant ses yeux brillent. L'huis se referme lentement pendant que Ludo contourne la couche pour unir ses lèvres à celle de son épouse. Elle reçoit ce baiser comme un gage d'amour et ne souhaite pas y ajouter de tension. Son corps est en feu, maintenant que l'homme est à sa portée, mais elle compte sur la longue scène qui va suivre pour faire entrer en elle encore plus d'impatience. Ludo s'étonne un peu de la présence d'objets tranchants sur l'abdomen de Laura et ses mains explorent la tunique de coton à la recherche de boutons. Il soulève le buste et découvre les lacets qu'il dénoue. Le vêtement devient plus vague et, moyennant quelques efforts, il parvient à extraire le haut du corps. Il comprend enfin l'utilité des minuscules ciseaux : une variation sur le thème de Tantale. Il se sent soudain une immense faim, un appétit d'ogre pour cette chair tendre. Il lèche les tétons dressés au milieu de la gaze, tirant quelques soupirs de sa prisonnière. Il dénoue la ceinture et fait glisser la robe le long des jambes. Au lieu d'une femme nue, il lui reste une momie et son désir est si grand, qu'il songe d'abord ménager une ouverture au bas du ventre et soulager sa verge douloureuse. Il a un peu honte, mais s'estime floué dans cette aventure : une épouse, une tante et une amie liguées contre lui, pour lui faire perdre la raison. Il regrette vraiment de ne pas avoir culbuté la sorcière dans le couloir, tout à l'heure. Elle ne paie rien pour attendre, pense-t-il, dès qu'il en aura fini avec celle-ci, il retourne la chercher. Mais pour l'instant...

— Te voilà bien emmaillottée, Chérie, vous avez joué à Toutankhamon et c'est toi qui as gagné ?

Laura sourit, dévoilant ses incisives de carnassière.

— Dépêche-toi, mon Amour, j'ai envie de toi.

Cette phrase aiguillonne Ludo qui se saisit des ciseaux et commence par les bandelettes à hauteur des épaules. Les outils coupent bien, mais leur petitesse laisse augurer d'une longue bataille avec le tissu rendu spongieux par les ingrédients qui l'imprègnent. Il attaque le col, descendant vers les globes compressés qu'il attend de voir jaillir, mais ses outils s'enlisent dans la gaze et sa position est mal commode, courbé au-dessus de sa femme. Il grimpe sur le lit et s'accroupit à califourchon sur elle, dans l'exacte posture dont il a rêvé toutes les nuits depuis six longs mois. Laura déboutonne la chemise avec une certaine fébrilité et caresse le torse musclé et velu, les paumes bien à plat, les doigts écartés. Elle griffe les mamelons et ressent la crispation des cuisses qui en résulte. Elle masse les épaules, la nuque, le cou, descend le long des côtes. Ludo a cessé son travail de chirurgien dès que les mains sont venues sur son ventre. Elles palpent ses abdominaux, retournent vers les hanches, les deux index sont passés sous la ceinture de chaque côté et reviennent en chœur vers l'avant. Ludo frissonne quand ces doigts imprudents rencontrent le pénis impatient. Les mains desserrent la ceinture, dégrafent le premier bouton, puis le second. Il ressent un peu d'aisance là où l'organe était compressé. Le bout rouge et humide dépasse enfin. Tous les boutons de laiton sont détachés. Son slip est sans doute resté dans la réserve poussiéreuse ou dérobé par la jumelle ; il la soupçonne d'être le genre de femme à conserver des trophées. Le pénis est dressé bien haut, long, large, puissant, légèrement courbé. Laura se souvient d'avoir introduit quatre de ses doigts dans le sexe de Sophie : elle avait hurlé. Là, c'est six, ou plus, elle est sûre que son poignet est plus fin. Le bout violacé lui semble comme un œuf. Elle se demande un instant comment son si petit vagin va pouvoir absorber ce monstre sans

éclater. La fragrance particulière qui imprègne la chemise et domine par instants ses propres sucs et l'odeur acide que dégage l'homme en rut la rassure : Divine a donc obtenu ce qu'elle espérait et si une femme avertie comme sa tante a accepté d'être percée par ce sexe, elle devrait y survivre assez longtemps pour y prendre du plaisir. Le bon ouvrier est retourné à son ouvrage, sciant, découpant, arrachant les bandes glissantes. Les épaules et une partie du buste de la belle sont libres, exhalant une odeur enchanteresse où se mêlent parfums d'Orient et phéromones féminines. Ludo cesse parfois son travail pour humer et déguster la peau humide. Lorsque les seins sont dégagés, un vent de folie s'abat sur lui et une frénésie de caresses et de baisers submerge la jeune femme. Elle est obligée de le calmer et de l'exhorter à finir l'ouvrage.

— Vite, mon Amour, je brûle.

De quelques frôlements sur la hampe distendue, elle l'encourage, juste du bout de ses doigts, autour de la corolle palpitante. Le ventre apparaît, si blanc. Le nombril s'est empli d'huile parfumée que Ludo recueille d'un auriculaire délicat. Il porte sa provende à son nez et hume longuement. Il se déplace un peu pour accéder au Saint des Saints plus facilement. Laura devient fébrile. Elle a repris sa gymnastique érotique, essayant de se conditionner à recevoir le phallus qui pour l'instant s'est éloigné d'elle. Elle ne peut même plus le toucher, seulement l'admirer et le désirer. Les lèvres chaudes se posent sur son abdomen, de plus en plus bas, au fur et à mesure que les lames s'approchent du but. Ludo n'a pas voulu la blesser et choisit de terminer sa quête en attaquant les bandelettes sur les hanches. Il tranche, à droite et à gauche alternativement. Elle se sent libérée au niveau des fesses et du bassin. Les ciseaux sont parvenus en haut des cuisses, mais Ludo a laissé les lambeaux en place

sur le ventre et le pubis, afin certainement de se ménager son propre suspens. Mais Laura perd patience, elle balaye de la main les restes de gazes et fait apparaître son sexe nu.

Ludo lâche son outil et se penche vers le Graal, le but ultime de sa longue quête de six mois. Il écarte les lèvres du bout de la langue, de bas en haut, comme il l'a toujours fait, arrachant une plainte à sa partenaire. Il pose ses doigts de part et d'autre de la vulve et presse doucement. Le sillon saumon s'ouvre. Il le balaye d'un nouveau coup de langue plus appuyé ; petit cri étouffé de la jeune épousée. Il lèche, maintenant à grands traits, joignant sa salive au mucus acidulé comme un bonbon. Il sent contre sa bouche le clitoris dressé aussi dur qu'un pénis. « Une autre hermaphrodite, pense-t-il, un phénomène rarissime vu deux fois dans la même soirée, quelle chance pour un anatomiste ! ». Il saisit entre ses lèvres cet objet de plaisir et amène Laura au bord de l'extase. C'est le moment pour lui de porter l'estocade. Son sexe est raide, douloureux. Entre deux hoquets, Laura prend le temps de le prévenir.

— Aime-moi doucement, mon Amour, je suis vierge.

Après tout ce qu'elle lui a fait endurer, il a un peu de peine à la croire. Vierge, la fille qui s'est offerte dès leur première entrevue ; vierge, la fille qui se déshabille plus vite qu'une stripteaseuse ; vierge, la fille au sexe rasé de pornstar ; vierge, la fille qui l'a rendu fou d'un seul baiser. Il cherche du bout du doigt l'entrée du vagin et pèse dessus : l'hymen est bien présent, petit croissant de chair intact. Il n'ignore pas que certains chirurgiens se sont spécialisés dans la restauration du précieux opercule pour les cas où l'honneur et les traditions l'imposent, mais il lui accorde le bénéfice du doute. Cela complique un peu sa tâche. Il n'a connu qu'une seule vierge dans sa vie, en seconde, certes il était très jeune et très maladroit, mais le souvenir des

gémissements et des larmes de la fille l'avait dissuadé pour un certain temps de renouveler l'expérience. La deuxième fois, la demoiselle était plus âgée que lui et les cris d'une toute autre nature. Ensuite, les maîtresses s'étaient succédé, l'une souvent envoyée par la précédente, mais jamais plus il n'avait dévergondé de pucelle. Il figurait dans le carnet d'adresses de nombreuses femmes et son nom circulait comme peut le faire celui d'un excellent coiffeur ou d'une voyante renommée. Il ne se formalisait pas d'être devenu un produit de consommation courante. Parfois, une de ses conquêtes s'accrochait à lui quelques jours ou quelques semaines et la grande scène de l'adieu se déroulait toujours dans un lit. Jamais il ne s'était enflammé pour une de ces dames en mal de sensations fortes. Laura, malgré sa perversité, lui semble la femme idéale.

Son pénis lui apparaît un instant trop volumineux pour le minuscule sexe de son épouse, bien qu'il connaisse l'extensibilité de l'orifice. Il glisse un coussin sous les fesses rebondies, comme indiqué dans tous les ouvrages traitant de défloration, écarte un peu plus les cuisses laiteuses, partiellement recouvertes de bandelettes, et redouble d'ardeur pour les caresses buccales. Le clitoris pédonculé y trouve son plaisir et Laura acclame les mouvements de la langue avec une intensité sans cesse croissante. La jeune fille sent les efforts de son partenaire pour la préparer, mais elle ne veut plus être ménagée, elle veut jouir enfin comme une femme et non plus comme une gamine. Elle tire Ludo par les épaules, le couchant contre elle. Le torse écrase délicieusement ses seins tendus, le ventre musclé frôle son ventre plat et le pénis vient cogner contre sa vulve, à la recherche du passage. Laura capture le membre et le retient à deux mains pendant qu'elle se prépare à l'accueillir. Le bout humide pèse sur l'entrée qui s'élargit lentement, Ludo

la laisse faire, passif, mais attentif, prêt à se retirer au moindre signe de trop grande souffrance. Un petit cri de douleur ; l'opercule est rompu ; une sensation de brûlure saisit Laura qui n'ose plus aller plus loin. Mais son appétit vient de croître en proportion du mal. Son vagin se dilate maintenant de lui-même, elle ouvre les mains relâchant le pénis et remonte brutalement les hanches. Une chaleur à la fois éprouvante et bienfaisante traverse son ventre. La zone sensible dissimulée au fond d'elle, à peine excitée, jusqu'à présent, par le bout de l'index de Sophie, prend une dimension infiniment plus grande. Elle reçoit le phallus tout entier en un lent mouvement du bassin et revient en arrière jusqu'à se trouver libérée de sa présence. Elle a l'impression que son sexe est béant, ouvert à jamais. Ludo veut la pénétrer à nouveau, mais elle capture fermement la hampe rendue glissante par ses propres sucs. Elle espère que l'orifice va se refermer doucement afin d'éprouver une fois encore le déchirement ardent. L'homme s'impatiente au-dessus d'elle, elle le sent aux spasmes convulsifs des mains sur sa peau. Il soulève le buste pour lui mordiller les seins. Une nouvelle vague de désir la surprend, elle ne peut plus attendre. Elle relâche le volumineux appendice qui cette fois entre plus durement. Elle exhale un gémissement teinté de satisfaction. Ludo, toujours dans la crainte, se fait plus doux, laissant l'amplitude du mouvement prendre le pas sur la vitesse. Chaque fois que le gland se fraye un passage dans les débris de l'hymen, Laura a un petit spasme de douleur, rapidement remplacé par un sourire de contentement. Il a pris la mesure de son épouse et évite de trop pousser au fond du vagin. La position qu'ils ont adoptée n'a rien d'érotique, mais est sûrement la plus appropriée pour une première expérience. Il sent le clitoris raidi, longer le pénis puis se nicher dans ses poils rêches.

Laura soupire chaque fois que cela se produit. Les yeux de la jeune femme, grands ouverts perdent à chaque instant un peu de couleur, laissant la pupille envahir l'œil. Lorsqu'il ne subsiste plus qu'une infime corolle, Ludo accélère ses mouvements, se dressant sur la pointe des pieds afin de mieux guider ses pulsions. Le gémissement de Laura se mue en feulement sourd, puis remonte la gamme chromatique vers les aigus. Le bleu de l'iris a complètement disparu. La plainte de Laura s'interrompt brutalement, elle clôt les paupières, bloque sa respiration et serre les mâchoires. Ludo cesse de se contrôler et laisse exploser le hurlement qui lui écrase la poitrine. Le cri jaillit comme un coup de clairon quand une vague brûlante déferle, envahissant ses entrailles de plusieurs jets ardents. Elle retombe inerte et referme ses bras sur le corps haletant de son mari. Elle se sent heureuse et voudrait prolonger cette étreinte pour l'éternité. Le feu d'artifice éclate à cet instant dans le jardin, salué par les hourras des invités.

Sophie a éprouvé, dans la même seconde, au fond de son ventre, le spasme libérateur de Ludo et l'orgasme de Laura. Elle est restée dans le silence de la cour depuis qu'elle a quitté le couple, ressentant chaque secousse, chaque irritation, chaque excitation, modérant la libido de l'homme, augmentant celle de la femme jusqu'à ce qu'ils atteignent ensemble un point de non-retour. Elle s'est exercée à cette gymnastique mentale depuis des mois, mais c'est sa première union, la première fois qu'elle perçoit les réactions des deux sexes. Elle a éprouvé un peu de difficultés à se savoir avec un pénis planté dans le corps de son aimée. Elle a dû paralyser la jeune fille au dernier moment pour contrôler les ardeurs du mari et synchroniser à la perfection l'un et l'autre. Quand elle a libéré Laura, il lui a suffi d'une poussée mentale pour contraindre Ludo à s'extérioriser au

même instant que son épouse. Elle est, somme toute, assez fière d'elle. Laura a franchi le cap et est devenue femme sans la frustration de la douleur ; elle n'en a laissé filtrer qu'une infime partie, juste de quoi l'aiguillonner et lui faire prendre confiance en elle. Dorénavant, elle n'aura plus peur de se livrer à son mari, car le destin prévoit une aliénation consentie, une volonté de le séduire et de le combler. Laura possède maintenant les ressources pour aller jusqu'au bout du sort fixé : aimer, être aimée, souffrir, enfanter et survivre.

Sophie a glissé une lettre sous la porte agrémentée de Cupidons joufflus avant de partir. La quiétude s'est emparée de ses deux protégés. Sa tâche est achevée. Elle jette son sac sur son épaule, empoigne sa malle et s'éloigne sans se retourner.

LA VIE QUOTIDIENNE

Laura fut un peu dépitée lorsqu'elle constata que sa *douce amie* l'avait quittée sans un baiser, ne lui laissant en guise d'adieu qu'une lettre énigmatique où il était question de destin, d'accomplissement, de pouvoir et où leurs retrouvailles n'étaient évoquées qu'au terme d'épreuves. Elle tenta vainement d'interpréter cette missive à plusieurs niveaux, mais renonça à percer totalement les mystères contenus entre les lignes. Ludo s'étonna de la perplexité de sa femme et eu sa première parole malheureuse ;

— De toute façon, c'est une malade ta copine. Elle devrait se trouver un mec, ça lui éviterait les montées d'hormones.

Laura enfila un kimono d'apparat sur son corps nu et s'enfuit en pleurant, le traitant de « Pauvre type ! Pauvre obsédé ! » Elle sonna James et se fit conduire chez elle où elle rangea précieusement la lettre dans sa malle au trésor. Il fallut moins d'une demi-heure à Ludo pour la retrouver. Lorsqu'elle entendit le grondement du cabriolet, elle referma le coffre et resta assise dans son fauteuil surplombant la campagne, observant son mari affolé.

— Laura, mon Amour, pardonne-moi, je suis un mufle ! Ne m'en veux pas !

Un léger sourire passa dans les yeux bleus pétillants. Elle croisa ses jambes encore gainées de gaze, très haut, et s'empara d'une paire de ciseaux de couturière. Ludo s'époumona un long moment au rez-de-chaussée avant de gravir l'escalier.

Il poussa la porte d'un salon sobrement garni, celle d'un bureau, celle d'une pièce vide, celle d'un dressing, celle d'une chambre peinte de nuances pastel et remplie de peluches, trouvant enfin le boudoir confortable, débordant de féminité, tapissé de toile chaude, meublé de fauteuils moelleux et d'un vaste lit, autour duquel triomphaient trois posters érotiques, richement encadrés. Au centre, « *Les trois sexes dressés* » faisait plus qu'intriguer. Il se jeta aux pieds de sa femme et lui baisa les mains en s'excusant à nouveau. Elle lui tendit les ciseaux affûtés.

— Termine ton ouvrage, tu étais tellement impatient, hier soir, que j'ai dû passer la nuit comme ça.

Il ouvrit grand le kimono et posa longuement ses lèvres brûlantes sur le pubis, jusqu'à ce que le clitoris vienne à sa rencontre. Le peu de colère qui subsistait en Laura s'évanouit pour faire place à un désir puissant, ardent. Elle laissa tomber les ciseaux sur le sol pour saisir la tête de son mari à deux mains et la presser contre son sexe avide. Elle jouit bruyamment, en solitaire, sans s'inquiéter de son partenaire comme elle l'avait fait maintes fois avec Bruno ; un orgasme bouillonnant, purement physique, fait pour endormir ses pulsions charnelles. Elle resta un long instant prostrée et ne reprit vie que lorsque Ludo la pria instamment de lui rendre sa caresse. Laura dut ouvrir largement la bouche pour accepter l'offrande de son mari et utilisa les méthodes apprises de manière empirique avec un pauvre garçon sans défense, puis complétées par l'enseignement d'un professeur génial. Quand elle referma ses incisives tranchantes sur la tendre collerette, Ludo craignit un moment d'avoir un peu présumé de sa domination. Mais la langue souple et agile et la main ferme le rassurèrent délicieusement. Lorsqu'il s'abandonna dans sa bouche, elle resserra à nouveau sa mâchoire, obtenant un cri supplémentaire qui exacerba sa

libido. Elle amena la verge toujours raide, poisseuse de sperme et de salive, entre ses cuisses et noua ses jambes autour de la nuque de son mari en ayant une pensée pour Divine : « Si ça doit lui ajouter deux centimètres, il va me traverser de part en part ». Ludo trouva, dans ce contact inédit, les ressources nécessaires pour la pénétrer et en tirer des gémissements qui lui firent gagner en vigueur. Lorsqu'ils se désunirent, leurs corps emmêlés avaient roulé sur la moquette de haute laine et Laura pompa longtemps encore pour prolonger son plaisir. Après seulement, il la libéra de ses entraves et elle l'entraîna dans la vasque ovale où ils reprirent le combat dans l'eau bouillonnante. L'un et l'autre semblaient infatigables et dans l'euphorie des heures qui suivirent, ils ne comptèrent plus leurs étreintes ni leurs jouissances. La vierge et l'abstinente avaient comblé leurs retards de sexe et leurs êtres enfin assouvis purent s'accorder un peu de repos dans le grand lit sommé de la photo ostentatoire. Ludo eut quand même la force de demander :

- Qui était le gentleman en jaune ?
 - Un pédé, mon amour.
 - J'aurais dû m'en douter.
- Ils s'endormirent pour longtemps.

Pendant les deux années qui suivirent, ils furent un couple exemplaire. Ils sortaient le week-end avec des amis, louaient un chalet l'hiver, un appartement en bord de mer l'été. Laura avait gardé de leur voyage de noces en Afrique « sur les traces du grand docteur blanc, disait-elle » un émerveillement et une passion pour ce continent, qu'elle faisait partager à son entourage. Elle avait englouti une notable partie de son héritage dans cette escapade d'un mois dans des pays encore fragiles politiquement et économiquement.

La jeune femme avait séduit toutes les équipes médicales par sa beauté, son esprit, sa joie de vivre. Ludo était très fier d'elle et n'hésitait pas à la présenter à tous. Au retour, elle avait réussi, sans trop de mal, à le convaincre d'adopter les Trois Cèdres comme résidence. Elle lui avait libéré un peu d'espace dans le dressing pour sa maigre garde-robe et un bout d'étagère dans la salle de bain pour ses produits de toilette. Elle lui avait fait cadeau de la pièce vide pour y aménager un bureau. Le cabriolet vert et la berline rouge avaient trouvé place dans la grange à droite de l'entrée, à côté de la réserve à bois et des reliques de la famille dont aucun antiquaire n'avait voulu. Ils faisaient l'amour tous les jours, souvent plusieurs fois, dans le calme et la sérénité. À la grande débauche des premiers jours avait succédé une routine agréable. Laura avait quitté son poste de demoiselle de compagnie auprès de sa tante, mais pas celui de modèle, offrant aux élèves sa plastique irréprochable. La comtesse lui savait gré de ne pas l'avoir privé de ce service et ne doutait pas qu'une partie des bourgeoises n'assistait à ses cours que pour contempler et essayer de reproduire la beauté troublante de sa petite-nièce. Elle-même, malgré son invariable hétérosexualité, était tombée sous le charme, sans vraiment vouloir se l'avouer.

Aux Trois Cèdres, chaque samedi, venaient quantité d'amis, hommes, femmes, célibataires ou en couples. Souvent la table de réception était pleine et l'on dressait des tréteaux de jardin. Chacun avait une histoire à conter, une idée à développer. On parlait littérature, cinéma et, parfois, lorsque le ciel s'assombrissait, il était question d'amour, d'érotisme, de sexe et nombreux étaient ceux qui se tournaient vers Laura. Elle offrait ses conseils aux femmes et se métamorphosait en idole flamboyante pour les hommes. Alors, il arrivait à la Belle d'invoquer les anciennes déesses dont Sophie s'était

fait l'ambassadrice et l'une des invitées se levait et devenait le jouet d'une illusion. Tous les convives cessaient leurs conversations et entouraient la possédée qui se livrait à leurs regards ou plus rarement à leurs mains. Qu'elle soit jeune ou plus âgée, belle ou quelconque, n'avait aucune importance quand elle était imprégnée par les arcanes de l'Amour et du Désir. Certains matins surprenaient des couples enlacés dans le vaste living, autour de l'élue terrassée par l'extase. Une seule fois, Laura fut investie et toutes les femmes présentes furent ses amantes, sans qu'aucun mâle ne songe à se jeter dans la mêlée tant la cérémonie sembla pure et magique. Aucune de ces envoûtées ne sortit indemne de l'expérience, mais aucun de leurs maris ou amants ne s'en plaignit. Laura expliquait qu'elle les avaitensemencées d'Amour, comme Sophie l'avait fait le jour de son mariage. Ludo adorait ces réunions, même quand certains amis serraient son épouse de trop près. L'excitation ambiante mettait la belle dans un tel état que l'union qui suivait la soirée n'en était que plus intense. Hormis ces moments, leurs étreintes étaient sages, tendres, sans grande fantaisie. Ils atteignaient tous deux l'orgasme, invariablement. Ludo utilisait parfois les ressources du clitoris magique et Laura usait occasionnellement des baisers affolants. Par contre Ludo hésitait à lui réclamer une fellation, de crainte de voir les dents tranchantes le priver de sa virilité et il tremblait chaque fois qu'elle lui prodiguait cette caresse. Les préliminaires, qui avaient constitué tout son univers amoureux de jeune fille, étaient réduits à la portion congrue et, même si la puissance du pénis suffisait à l'amener au bout de son plaisir, elle regrettait que Ludo fasse si peu cas de ses phantasmes.

Dans la deuxième semaine d'août, elle téléphona à Zig pour lui demander un service. Le vieux jouisseur fut un peu étonné par la commande, mais promit qu'il s'occuperait de

tout. Laura apprêta la maison pour le deuxième anniversaire de mariage, une table pour douze personnes, une bassine de punch et une liste de victuailles. La journée fut particulièrement ensoleillée et les jeux préparés dans le jardin se poursuivirent fort tard. À onze heures, Laura mit tout le monde dehors.

La dernière voiture franchit bruyamment le portail, le traiteur range la vaisselle dans un conteneur et salue les hôtes en leur souhaitant une bonne nuit. Le camion rouge et blanc s'éloigne à son tour et l'éclairage automatique s'éteint dans la cour.

— Enfin seul, soupire Ludo. J'ai cru qu'ils ne partiraient jamais.

Il s'approche de sa femme, dépose un baiser sur son front et l'enlace tendrement. Laura frissonne. La bête s'est réveillée au fond de ses entrailles, le contact des bras active son désir. Elle attend avec fébrilité le prochain geste. Ludo unit ses lèvres à celles de son épouse et frappe du bout de la langue la barrière des dents. Laura se laisse faire, pendant qu'il caresse son dos et descend lentement. Une chaleur l'envahit. Elle rompt l'étreinte avant de succomber.

— Il te reste un cadeau à ouvrir. Je l'ai déposé sur le lit.

— Viens ! Allons l'ouvrir ensemble.

Il la serre à nouveau et fait courir ses doigts au bas du ventre.

— Non, je préfère que tu y ailles d'abord, je te suis.

Ludo l'embrasse tendrement et la quitte. Laura attend au milieu du living, hésitante. Il escalade l'escalier vivement. Laura abandonne ses vêtements et monte à son tour. Ludo pousse un juron. Il est devant le lit. Laura arrive dans son dos, l'enlace et se colle à lui, les deux mains crispées sur son érection naissante.

— Qui êtes-vous ? demande-t-il.

— Je m'appelle Cassandra et je suis votre cadeau d'anniversaire.

La fille est belle, jeune et nue. Laura l'a voulue bien en chair, rousse, avec des fesses et une poitrine abondantes. Elle est assise en tailleur sur le lit et Zig a trouvé la perle rare : une chevelure flamboyante, luxuriante et ondulée, une peau lisse et transparente, des seins généreux, une taille fine, des cuisses rondes et des hanches fabuleuses.

Elle a déplié ses longues jambes et s'est dressée devant Ludo. Laura remarque que la mince ligne de poils n'est pas aussi claire que les cheveux, mais basta, c'est l'intention qui compte et puis les hanches à elles seules valent le déplacement. Laura, toujours collée, prend les mains de son époux et les pose sur la taille étroite de la fille. Ludo laisse glisser les doigts sur la chair rebondie des fesses, attire Cassandra jusqu'à lui et l'embrasse à pleine bouche. Laura dégrafe les boutons du pantalon. Ses doigts agiles extraient le pénis et le conduisent au contact du pubis. La rousse frissonne en sentant cette masse peser sur son ventre. Elle s'agenouille et saisit le bout violacé qui frémit. Laura poursuit le déshabillage de son époux, pendant que la fille engloutit la verge et caresse les testicules. Le bruit de succion excite Laura, elle rejoint rapidement la rousse et partage le butin. Ludo émet des grognements et guide les têtes jointes pour leur indiquer les mouvements, puis, brusquement, il ne peut plus tenir, face à ces femelles torrides, il se dégage et se jette sur la rousse. La mince ligne de poil est franchie et la fille pousse des petits cris ravis lorsqu'il la lèche ; Laura dévore la bouche de Cassandra, employant la technique de Zig. La professionnelle ne sait plus qui va la faire jouir en premier, quand soudain elle se sent envahie. L'homme est en elle, puissant, violent. Elle ressent chaque

mouvement jusque dans son dos. La blonde ajoute à son ardeur en caressant ses seins comme nul ne l'a jamais fait : la langue rose tourne autour des mamelons sans jamais les toucher et lorsque les dents se referment doucement, elle reçoit un choc qui se propage au fond d'elle en ondes délicieuses. La professionnelle est transportée dans une autre dimension : d'habitude, c'est elle qui fait jouir ses clients et elle se contente de simuler, mais là, elle est subjuguée, au bord de la défaillance. La femme vient d'investir sa bouche à nouveau, l'homme accélère, elle a l'impression d'être secouée de l'intérieur, elle ne résiste plus. Elle reprend son souffle et module un seul cri, long, puissant. L'homme s'est retiré, mais elle a déjà atteint le paroxysme et la langue de la femme au fond de sa vulve tuméfiée l'achève. Laura tourne la tête pour recueillir la semence chaude dans sa bouche ouverte. La rousse, éteinte, ne fait pas un geste quand les deux amants la hissent sur le lit.

La call-girl resta toute la nuit et c'est un fantôme épuisé qui monta dans la voiture de louage qui l'avait amenée. Elle avait joui trois fois, vidé Ludo quatre fois et entendu crier Laura six fois sans bien savoir qui d'elle ou du mari pouvait lui tirer de tels gémissements. C'est la femme qui l'avait payée en liquide : dix mille francs en petites coupures. Elle en reverserait deux mille à Zig en le remerciant pour cette soirée inoubliable.

Ludo et Laura se remirent au lit après son départ et firent l'amour avec tendresse. Les soupirs de Laura furent si doux que Ludo, épuisé, s'endormit, bercé par la merveilleuse musique de la passion.

LES PORTES DE L'ENFER

Cette nuit d'anniversaire marqua un tournant dans leur relation. De soumise, Laura devint insoumise. Au début, Ludo accepta de bonne grâce de se plier aux lubies de sa femme. Leur terrain de joutes amoureuses, jusque-là cantonné dans la chambre, le living et le salon s'étendit au jardin d'hiver, puis à la véranda tout entière avant de déborder sur la terrasse couverte et dans le parc entier. Laura repéra vite le reflet mouvant du soleil dans les jumelles de leur voisin, ce qui eut pour résultat d'exacerber ses tendances exhibitionnistes. Ludo, médecin connu et respecté, hésita longuement à suivre sa femme dans ses délires, et elle dut user de chantages immoraux pour le convaincre. Ludo attribua ces changements au brusque retour de Sophie au premier plan des préoccupations de son épouse. La brune avait toujours écrit à son amie des lettres épisodiques postées de tout le Moyen-Orient, lues et relues avant d'être rangées. Parfois, aussi, parvenaient des enveloppes matelassées empruntant les sentiers tortueux de la diplomatie. Laura acheminait ces envois vers sa tante. Puis, quelques jours plus tard, un album de moleskine arrivait, gravé au nom du Studio Greta Schmidt. Ludo en avait ouvert un et y avait découvert une jeune fille dans tous les états d'habillement de la nudité au costume d'apparat, des poses naturelles, mais à l'ambiance ambiguë et, à la fin, quelques poses d'un couple enlacé. Il s'était longuement interrogé sur l'origine et la signification

de ces photos. Il s'était aussi demandé s'il n'existait pas un album recelant sa femme et, peut-être, des clichés de leur première nuit. Laura rangeait les reliures dans la malle du salon après y avoir jeté un bref coup d'œil et refermait soigneusement le couvercle à double tour. Il ignorait où elle cachait la clef, mais soupçonnait que des choses inavouables sommeillaient derrière les lattes de chêne ciré. Le débit des lettres s'accéléra peu avant leur deuxième anniversaire, toujours à l'encre violette sur du mauvais papier. Laura devenait fébrile chaque fois qu'elle reconnaissait l'écriture, ouvrait la missive séance tenante et la lisait à plusieurs reprises comme si elle désirait l'apprendre par cœur, puis elle s'asseyait, rêveuse, le courrier pressé sur sa poitrine, de longues minutes. Elle se faisait alors câline, réclamant des caresses, exigeant que l'on s'occupât d'elle avec frénésie. L'étreinte était toujours frustrante pour Ludo, tant il percevait n'être qu'un exutoire, un pâle substitut. Parfois, un orgasme violent saisissait Laura aussitôt qu'il la touchait. Plus tard, elle s'offrait à lui, repentante, et les cris qu'elle poussait étaient autant de mots d'amour.

Ensuite virent les colis discrets venus du Danemark puis de Hongrie, dont elle étalait le contenu partout dans la maison : des martinets, des colliers cloutés, des cravaches, des préservatifs spéciaux annelés ou hérissés, des menottes, des baumes, des filtres, des sous-vêtements ; toute une théorie de produits issus de la vente coquine par correspondance. Quand elle décora le living de chaînes et de fouets et qu'elle posa une collection de phallus sur une étagère du vaisselier, le nombre des amis se restreignit à trois couples et une femme seule. Les réunions du samedi se firent plus feutrées, on y parla moins de littérature, moins de cinéma, moins de philosophie, ou, plus exactement, ces sujets furent abordés sur un mode plus étroit.

Les livres commentés n'entreraient jamais à la Pléiade, les vidéos passées sur le grand écran n'étaient plus des chefs-d'œuvre du septième art et l'on invoquait plus souvent Sade ou Casanova que Lacan ou Kant. Certaines soirées finissaient en bacchanales et l'inventive Charlotte n'était plus solitaire, le vaste lit ayant enfin trouvé son utilité. La ville s'emplit rapidement d'une rumeur sur les mœurs dépravées des Trois Cèdres et une partie de la clientèle bouda le Docteur Carloni. Seules les patientes atteintes de problèmes gynécologiques récurrents se montrèrent plus nombreuses. Un nouveau pas fut franchi lorsque les accessoires passèrent de décoratifs à usuels. Deux couples désertèrent dès le premier soir. Il ne resta donc que le dernier carré de cinq personnes pour fouetter, enchaîner et utiliser les artefacts de bois précieux ou de caoutchouc. Laura s'arrogea le grade de Grande Prêtresse des ébats, intouchable et intouchée, assignant les tâches de chacun dans ce jeu de rôles pervers qui dura plus d'un an. Ensuite, Laura cessa d'inviter sa petite cour, vécut une histoire torride avec Charlotte, dont elle se lassa rapidement, pour revenir dans les bras accueillants de Ludo.

Et la foudre tomba.

La maison est déserte, plongée dans le noir. La porte de la cuisine n'est pas verrouillée, comme d'habitude, et la véranda ouverte à tous les vents. Ludo appelle. Il n'est pas vraiment inquiet, lorsque Laura décide de ne pas répondre, rien ne peut l'y contraindre. Il est seulement intrigué et agacé, fatigué aussi par une longue journée de visites à tenter d'endiguer une épidémie de grippe. Une de ses patientes est au plus mal et, dans ces cas-là, les jeux puérils de son épouse l'exaspèrent. Il inonde le living de lumière et jette un œil sur le jardin d'hiver où achèvent de dépérir

les plantations de l'été : personne dans les transats blancs, personne dans la salle de musculation qu'il s'est aménagée. Il laisse les lampadaires allumés et monte l'escalier. L'étage aussi est plongé dans la pénombre. Il pousse la porte de la chambre : une tache claire au milieu du lit, immobile.

— Ça va, Chérie, tu te sens bien ?

Un grognement sourd lui répond. Il actionne le variateur et la pièce devient un peu plus lumineuse. Laura est couchée sur le ventre, le visage enfoui dans l'oreiller, bras et jambes écartés, retenus au sommier par des liens de soie blanche. Il se demande qui a pu la ligoter ainsi, puis comprend : elle s'est lestée, elle-même, avec les quatre petits haltères qu'elle utilise pour muscler son dos. Un martinet de cuir repose sur ses fesses, le manche au dessin évocateur entre ses cuisses ouvertes. Il ramasse l'instrument et le jette au fond de la pièce.

— Non, proteste Laura, tu dois t'en servir. Je suis ton esclave.

— Trop tard, mon Amour, je viens de t'affranchir. Dès que j'aurai coupé tes ficelles, tu seras une femme libre.

Laura rugit de rage.

— Si tu coupes mes liens, tu peux foutre le camp, pauvre imbécile, je trouverai bien un vrai mec pour me baiser comme je le veux. Pauvre mauviette ! Frappe-moi ou dégage !

Le ton est haineux, Ludo ne s'y trompe pas. S'il s'incline, qui sait ce qu'elle inventera demain, mais s'il refuse... Elle est capable de tout, cette fille est malade. Il a épousé une folle.

— Désolé, Chérie, je ne peux pas. J'ai fait serment de guérir et de m'abstenir du tout mal.

Il ramasse le fouet et le remet en place doucement, les lanières bien rangées en éventail sur les fesses et la taille,

le manche à quelques millimètres de l'entrejambe. La jeune femme fulmine, hurle des obscénités. Il l'embrasse au creux des reins et quitte la pièce sous les quolibets en éteignant la lumière. La tache pâle n'a pas bougé, seules les insultes trahissent une présence. Le silence revient instantanément dès que la porte se referme. Ludo descend l'escalier, marche après marche, ému, mortifié, trop bouleversé pour prendre une décision claire. Il se jette dans un fauteuil face à la cheminée et rumine ses griefs. Il attend le son que feront les haltères quand elle coupera ses liens. Les minutes passent lentement. Nul bruit ne résonne dans la maison, hormis le cartel futuriste qui égrène les secondes du bout de son balancier d'acier poli : tic... tac... tic... tac... Qui craquera de la fureur ou de la colère ? Toujours replié, il prend conscience du temps : une heure, peut-être ; la lune éclaire la véranda, jetant une lumière grise sur les plantes vieillissantes.

Il se lève, s'étire et se prépare pour le second round : il va couper les liens, lui mettre une bonne fessée et après, ils pourront repartir sur des bases saines. Non, pas la fessée, ce serait entrer dans son jeu pervers. Il doit la raisonner, lui faire comprendre que l'amour n'est pas uniquement le sexe ou la recherche permanente de sensations ; l'amour c'est la douceur, la tendresse. L'amour, c'est aussi se regarder dans les yeux, se prendre par la main, se gourmander du bout des lèvres. Il monte lentement, en évitant de faire craquer les marches et franchit en silence les quelques mètres qui le séparent de la chambre. Elle n'a pas bougé, son souffle est calme, régulier.

— Enfin ! Vas-y ! Bats-moi, frappe-moi et défonce-moi. Je veux avoir mal. Je veux sentir ta grosse queue déchirer mon cul.

— Ne compte pas sur moi pour ça, fulmine Ludo, je t'aime, moi, jamais je n'accepterai de te martyriser.

Le hurlement qu'elle pousse lui glace le sang, aucune femme ne devrait receler en elle autant de fureur.

— Va te faire foutre, pauvre impuissant ! Je connais des pédés plus efficaces que toi. Fous le camp de chez moi ! Je passe un coup de fil et je me fais sauter toute la nuit par des mecs qui me feront du bien... Dégage !

Ludo hésite, il ne sait plus comment se comporter pour regagner ses bonnes grâces et retrouver une épouse aimante à la place de cette harpie vindicative. En plus, le corps blanc immobile, offert, l'excite. Il sent en lui les prémises de l'envie. Même les paroles odieuses ont un goût érotique. Il voudrait résister, s'enfuir à nouveau de cette chambre et retourner méditer dans la quiétude du rez-de-chaussée, y allumer un feu de bûches et plonger son regard dans la mouvance des flammes pour oublier à quel point elle le tient prisonnier. Il avance calmement sa main vers le corps blanc qui luit dans un rayon de lune, effleure la peau du bout des doigts. Laura frissonne.

— Baise-moi... Prends-moi... Arrache-moi les tripes...

Il longe lentement la colonne vertébrale avec l'index du creux des reins jusqu'à la nuque. Laura continue à hurler ses désirs, de plus en plus fort, utilisant les mots les plus orduriers de son vocabulaire. Ludo peine à croire qu'une jeune femme de bonne famille puisse connaître de tels mots et les employer avec tant de conviction.

— Baise-moi... Remplis-moi le cul avec ton foutre pourri, charogne... Fourre-moi avec ta queue jusqu'à la garde...

Ludo redescend la ligne avec son doigt, traçant un mince sillon rougeâtre avec son ongle. Lorsqu'il arrive au creux des reins, il n'arrête pas son mouvement ; le vallon est chaud, légèrement humide ; il enfonce durement son index dans le premier orifice qu'il rencontre.

— Ouais ! mugit Laura, encule-moi, mets-y ta bite.

Ludo s'écarte précipitamment, un peu penaud d'avoir encouragé son épouse. Il flatte doucement le derrière du plat de la main, englobe les hanches dans sa caresse. Le flot d'injures ne se tarit pas et son pénis s'est déployé douloureusement. Laura entend le bruit de la ceinture, du zip et du tissu. Elle exulte.

— Enfin tu te décides... c'est pas trop tôt... Donne-moi ta bite molle que je la rallume au fond de ma bouche...

— Elle n'est pas molle, salope, et tu vas la sentir passer.

Laura rit et son rire est un défi, un défi pour tous les hommes, un rire qui prend les tripes et les déchire plus durement qu'avec les dents. Ludo est blessé par ce rire qui semble mettre en doute sa virilité et sa capacité à la satisfaire.

— Baiser une fille attachée... tous les mecs en rêvent... dominer une nana sans défense... pauvre type...

Elle a employé le ton condescendant qui manquait pour déclencher une saine colère chez son époux. Il saisit le martinet et en frappe violemment le lit. Une des lanières laisse une trace rouge sur le flanc de la belle. Elle a poussé un petit cri, mais rit à nouveau, cruellement. La volée de cuir suivante s'abat sur les fesses et les cuisses. Des stries parallèles fleurissent sur l'épiderme ; nouvel impact, sur le dos, cette fois ; quelques gouttes de sang. Ludo jette le fouet et utilise ses mains, bien à plat sur les fesses rondes, les cuisses charnues, les hanches pleines. Le rire est acéré, hystérique, rageur, un rire où l'on trouve le triomphe, la moquerie, l'excitation. Ludo se sent vide, impuissant face à cette hilarité qu'il voudrait annihiler, alors, il cesse ses coups et enserre la nuque, ses doigts se posent sur le cou délicat et se raidissent. Son érection est devenue souffrance, il soulève le bassin de sa femme et se fraye un passage en

elle, il se couche de tout son poids, cherchant à assouvir son plaisir par de brusques mouvements, il a refermé ses mains autour du cou fragile. Une quinte étouffée le ramène à la réalité. Il s'arrache d'elle. Il la sent respirer difficilement et se précipite vers son bureau. Il revient avec la trousse d'urgence, repentant, conscient du viol qu'il vient de commettre. Jamais plus, il ne pourra la regarder en face et lui dire qu'il l'aime. Il tranche les liens de soie et la tourne sur le côté pour faciliter la respiration. Il a allumé la lampe de chevet. Les empreintes violacées des pouces sur la nuque et des doigts sur la glotte sont bien visibles. Laura peine à reprendre son souffle, ses poignets et ses chevilles sont entamés, son dos et son derrière tuméfiés et surtout, Ludo voit les stigmates qu'il a toujours détestés pendant son internat : les ecchymoses en haut des cuisses et autour de la vulve, les traces évidentes de sévices sexuels. Il utilise une solution antiseptique pour réparer les plaies et contusions qu'il a occasionnées. Laura, apaisée, ronronne et geint en même temps. Ludo n'ose croire qu'elle se satisfasse de la correction, et pourtant les mimiques enamourées semblent le confirmer. Quand il tamponne doucement le pubis rougi, elle l'embrasse tendrement et lorsqu'il sent les doigts de son épouse sur sa verge déclinante, il craint de ne pouvoir se soumettre tant il est mortifié. Elle l'allonge contre elle et bascule sur lui. Elle conduit elle-même l'érection grandissante vers son vagin éprouvé. À peine la chaleur s'est-elle refermée sur le gland qu'il éclate et c'est autour d'un sexe vide qu'elle s'ouvre. Un mélange de douleur et de félicité se peint sur son visage pendant qu'une plainte s'échappe de sa gorge. Il enlace la taille fine et accompagne les mouvements en cherchant à prolonger la rigidité de son pénis. Lorsque le cri jaillit, il vit l'orgasme de Laura comme sa propre jouissance : il crie avec elle.

Elle se détacha de lui rapidement et hurla dans le flot bouillonnant de la baignoire

— C'était pas mal... La prochaine fois, baise-moi sans faire d'histoire...

Il ne fit qu'un bond jusqu'au fouet abandonné et chargea, la haine dans le cœur, la honte au fond du ventre, un voile pourpre devant les yeux. L'unique cri qu'elle poussa ne contenait aucune douleur. Il abattit son bras jusqu'à ce que disparaisse le sourire de triomphe.

Et elle connut la vraie souffrance, sans le plaisir.

LE RETOUR DE SOPHIE

Le lendemain, Ludo brûla les fouets, cravaches, martinets et autres cordelettes et jeta les menottes, godemichés, chaînes et colliers cloutés, déclenchant la fureur de Laura. Il ne garda que ses mains et ses poings pour répondre aux agressions de son épouse. La guerre dura un mois. Un long mois de cris, de coups et de vociférations. Ludo chercha à s'échapper, se réfugiant chez sa mère, mais revenant chaque fois soumis par le chantage exercé par Laura. Après chaque échauffourée, ils s'unissaient brutalement dans la douleur, se déchirant un peu plus et trouvant dans la brièveté de l'acte une intensité qui en était absente. Chacun des orgasmes de Laura, arrachés à la souffrance, était comme un coup de poignard pour Ludo qui s'en voulait encore plus lorsque le sperme libérateur jaillissait de lui, révélant un rapport plus mécanique que sensuel. Il supplia son épouse de se laisser aimer dans la quiétude, mais ne s'attira que foudre et lazzis, déclenchant une nouvelle fureur qui l'amenait au bord d'un phantasme écoeurant. À la fin, de ce long cauchemar, le corps de Laura était couvert d'ecchymoses, de plaies et de griffures. Seul son visage était intact surmontant le cou où des doigts vengeurs imprimaient leurs empreintes violacées. Dans les brefs moments d'accalmie, Ludo redevenait médecin et soignait les blessures, utilisant son trop-plein de tendresse pour ajouter de la douceur dans les gestes du praticien. Laura lui était reconnaissante et lui montrait un peu d'amour dans l'odeur entêtante des antiseptiques.

Une lettre, postée en Irak, mit un terme à cet épisode haletant. Laura lut plusieurs fois le texte, durant des heures, lovée dans un fauteuil face à la cheminée où le bois sifflait et craquait. Ludo respecta son silence, attentif aux mimiques sur le visage angélique. Lorsqu'elle se déplia pour se lever, il admira son corps souple et fut pris d'un violent désir de la posséder, maintenant, dans la chaleur du foyer. Elle se tourna vers lui et il vit, dans ses yeux clairs, un message d'amour qui arrêta son élan animal. Sans un mot elle quitta le living, légère et aérienne. Il la suivit du regard dans l'escalier. Jamais, il ne s'était senti aussi avide d'elle et pourtant, il ne bougea pas d'un millimètre en entendant couler le bain au-dessus de lui. Il resta attentif aux bruits d'eau et d'éclaboussures. Elle redescendit, et il sut que l'obscur période était close. Il la vit nimbée de lumière dans une robe blanche, longue et diaphane, ondulant à chaque marche, dans le silence des pieds exceptionnellement nus. Elle s'approcha lentement de lui et s'agenouilla. Lorsque les cheveux soyeux touchèrent son bras, il déposa un chaste baiser sur le front et caressa amoureusement la nuque et les épaules en murmurant des mots de tendresse qu'elle répétait après lui. Ils restèrent ainsi, lui assis, elle blottie à ses pieds, jusqu'à ce que le ciel s'assombrisse et qu'il ne distingue plus qu'une tache pâle. Elle se leva, il la suivit, muet, en gardant les yeux fixés sur cette lueur indécise. Dans la chambre, elle alluma la minuscule applique au-dessus de la baignoire, ferma soigneusement la porte et tira les lourds doubles rideaux de velours ocre. Ludo trouva inhabituel ce cérémonial. Il n'intervint pas quand elle entreprit de lui ôter sa tenue de week-end : le sweater aux armes d'une université américaine, le pantalon de toile aux poches multiples. Lorsqu'elle fit glisser le caleçon sur les jambes, elle prit garde de ne pas effleurer la peau. Le

calme et le silence de Laura l'impressionnaient. Elle recula de quelques pas sans qu'il la retienne et pour la première fois de leur déjà longue relation, elle put apercevoir le sexe de son mari au repos. Elle laissa passer un long moment, immobile, les bras le long du corps, ses yeux clairs dans le regard sombre, un sourire de Madone sur ses lèvres rouges. Ludo escomptait un signal, tendu, cherchant à le deviner sur le visage et au fond des iris étincelants. Très lentement, mais sans aucun effet érotique, elle fit glisser les bretelles de sa chemise. Le tissu fin resta un instant accroché à la poitrine, puis s'en détacha doucement pour dénuder délicatement le buste crémeux. Elle avança alors, posément, vers son mari et s'immobilisa contre lui. Dans la chaleur de la peau soyeuse, le pénis s'anima et Ludo attendit la fin de l'ascension avant de serrer contre lui ce corps tellement espéré. Ils s'allongèrent, comme au ralenti, sur le lit sans se désunir et demeurèrent ainsi jusqu'à ce que leurs sens s'apaisent à nouveau. Ils prirent tout leur temps, cette nuit-là, explorant mutuellement leurs épidermes du bout des lèvres, pendant que montait la fringale, puis s'étreignant doucement en aspirant à un nouveau calme. Enfin, aux premières lueurs de l'aube, ils décidèrent de se livrer l'un à l'autre. Ce fut sans aucune violence et dans un flot de tendresse qu'ils se laissèrent submerger par un orgasme si profond et si intense qu'il leur sembla durer l'éternité. C'est Laura qui le supplia de répandre en elle la semence salvatrice avant de contracter tous ses muscles pour conserver au fond d'elle la verge vide. Lorsqu'elle se relâcha, longtemps après, c'est un pénis encore dur qui la quitta, comme à regret. Elle sut, dès cet instant, qu'une chimie immémoriale s'était mise en route dans son ventre. Ils restèrent soudés l'un à l'autre jusqu'à ce que le soleil soit haut et perce les épais rideaux et refirent l'amour avec autant de douceur et

d'intensité jusqu'au soir. Laura prit un bain ensuite, pour chasser d'elle le stress trop longtemps accumulé, pendant que Ludo la contemplait comme une femme pour la première fois, sentant au fond de lui-même, mais sans pouvoir se l'expliquer, qu'un changement s'était produit. Laura était devenue différente pendant ces heures hors du temps et de l'espace. Il fit même taire en lui la faim qui venait, espérant qu'un nouveau miracle de tendresse allait se manifester. Elle sortit de l'onde ruisselante, aussi belle qu'une Vénus antique et se glissa sous les draps à ses côtés. Ils s'endormirent calmement.

Cette période d'amour-tendresse perdura, malgré les missives, de plus en plus fréquentes ; ou peut-être grâce à elles, car chacune ajoutait un degré supplémentaire dans la plénitude et l'intensité de leurs unions, comme si, dans chaque enveloppe, la magicienne semait un peu de sérénité. Ludo, du fond de son nirvana, la remerciait même longuement, chaque fois que Laura fondait dans ses bras.

Les échos des rumeurs s'étant tus, le groupe d'amis d'antan revint timidement aux Trois Cèdres et le living retentit à nouveau des conversations élitistes et des rires de sympathie. Ce fut à cette époque que Laura prétextait des courses à Paris pour consulter sa gynécologue en compagnie de sa tante. Le verdict de la praticienne ne fit que conforter son intuition : neuf semaines. C'était exactement le délai écoulé depuis qu'elle avait quitté ses habits de souffrance pour ceux de la tendresse. L'avant-dernière étape était franchie. Elle fêta sa joie dans l'estaminet de l'île Saint-Louis avec Divine, Zig et un nouveau Puce, encore plus beau que les précédents. Si elle ne séduisit pas celui-ci, elle fit tout pour le jeter dans les bras accueillants de Divine et passer la nuit avec Zig. Ce dernier ne fut pas dupe, mais n'en laissa rien paraître, regardant partir son jeune amant

avec la tante, pendant qu'il acceptait le baiser insidieux de la nièce. L'appartement du Marais sembla encore plus agréable à Laura qu'il ne l'était dans sa mémoire et le lit encore plus moelleux. Cette fois, elle n'eut pas à supplier Zig, ni à s'offrir honteusement. Ce fut lui qui demanda à la prendre. Laura retrouva ses instincts de chatte en chaleur et toutes ses envies de femelle au contact de l'homme. Quand il fut sur elle, pesant de tout son poids, elle lui cria son désir et croisa ses chevilles autour de la taille massive. Elle l'accueillit avec une plainte basse qui ne cessa que lorsque le soupir ultime lui succéda. Ils firent l'amour longuement, sauvagement, à plusieurs reprises. Zig semblait inépuisable et elle aimait sa vigueur. Elle n'osa pas lui demander de la prendre comme un garçon et en garda une petite frustration. Elle le quitta au matin pour rejoindre l'appartement au-dessus de la galerie et conter sa folle nuit à Divine. Aux confidences, succédèrent les caresses et Laura redevint la jeune fille ardente pour quelques heures soutirant quelques soupirs à la jeune femme subjuguée. Divine la regarda disparaître avec une boule dans la gorge, comme chaque fois. Le lendemain, Sophie, surgie de nulle part, sonna à la porte, enveloppée dans un vaste manteau noir à capuche avec son sac de cuir et une grande malle.

Ludo lui ouvre et cherche des yeux la trace du taxi qui l'a menée jusque-là. Il n'ose pas la questionner, certain de n'obtenir aucune réponse, et la prie d'entrer. Laura dévale les marches et court à sa rencontre, le visage épanoui. Ludo est jaloux du long baiser qu'elles échangent, plein de passion et de tendresse, un baiser qui lui donne envie de Laura. Il se retire mortifié parce qu'il se sait exclu de ces retrouvailles. Il traîne difficilement la lourde malle jusqu'à la chambre d'ami, puis se ravise, traverse le couloir et pose

l'objet dans la chambre conjugale, conscient que la belle et douce intimité des derniers jours est brisée pour toute la durée du séjour de la sorcière. En bas, les deux jeunes femmes s'étreignent toujours au milieu de la cuisine dans un rayon de soleil complice. Ludo ramasse ses affaires et sort.

— À plus tard, les filles, je dormirai chez maman pour vous laisser papoter.

Ni Laura, ni Sophie ne réagissent et la porte se ferme lentement. Les minutes passent en silence sans que les deux silhouettes, étroitement enlacées, ne se désunissent. Puis, Laura entraîne son amie vers l'étage et la quiétude de la chambre. Le soleil généreux entre à flots par les deux baies et inonde la pièce. La blonde s'est déjà dénudée et arrache, plus qu'elle ne défait, le manteau, puis la longue chasuble de la brune et elle prend possession du corps aux chaudes couleurs d'ambre et de cannelle, offrant en échange la crème de sa peau. Sophie ne demande pas d'où proviennent les petites cicatrices qui la déparent, elle a lu dans les yeux de son amante l'histoire des derniers mois. Elle n'ignore pas non plus qu'il ne reste qu'une unique étape à franchir et c'est pour cela qu'elle est venue, afin que Laura ne soit pas seule, le jour où le destin sera accompli. Les deux jeunes femmes se sont étendues sur le vaste lit et attendent dans une fébrilité croissante de renouveler l'acte qui va renforcer leur amour. Sophie cherche le point, sur la nuque de Laura, qui la libérera de toutes les tensions. Elle masse cet endroit et voit son amie se relâcher peu à peu jusqu'à devenir parfaitement calme et réceptive, alors seulement Sophie utilise ses secrets pour amener son amante vers le plus haut sommet et l'y rejoindre graduellement. Laura s'est trouvée plongée dans un tourbillon d'émotions merveilleuses, consciente de participer à son désir et à celui

de Sophie qui l'accompagne, la devance parfois, puis la tire vers elle. Elle a perdu la notion du temps. Le soleil a tourné quand elles reprennent pied dans la vie réelle.

— As-tu senti ta fille ? demande Sophie.

— Il y avait une présence auprès de nous, mais je ne savais pas qui c'était.

— Nous l'appellerons Aasifa, la tempête, parce qu'elle balayera tous les préjugés.

— Et nous appellerons la tienne Anenourr, la lumière, parce qu'elle éclairera la voie qui conduit vers l'amour.

— Tu as donc compris mes poèmes ? s'étonne Sophie.

— Ils étaient écrits dans la langue de l'amour.

Laura pose ses lèvres sur la bouche chaude, juste pour sentir le souffle.

— Es-tu enceinte, toi aussi ? demande-t-elle en flattant d'une main caressante le ventre souple.

— Pas encore ! Mais tu sais comment y parvenir. Je serai pleinement fertile à partir de demain soir, il te suffira de m'amener l'étalon.

La blonde dirige ses doigts vers le pubis rasé ; la brune soupire.

— Je t'ai déjà donné ma semence une fois, je suis prête à recommencer. Mais comment être sûr que ce sera une fille ?

Sophie capture la main câline entre ses cuisses serrées.

— Parce que nous sommes des filles, mon Amour.

Laura explora la chaleur humide, à la recherche d'un point sensible. La grande prêtresse ferma ses yeux mauves en retenant son souffle et s'abandonna aux caresses païennes de son amante.

LE BANQUET

Elles s'éveillèrent tard dans la matinée, leurs corps inondés de lumière, repues d'amour et de tendresse, puis s'enveloppèrent d'eau pour renaître à la vie. Le ventre de Laura était à peine convexe, mais elle sentait les prémices de cette nouvelle existence croître en elle et cela la rendait heureuse. Le destin était presque achevé et la dernière épreuve se préparait déjà dans sa tête. Une fois sèches, elles choisirent les mets qui constitueraient le repas de la cérémonie. Il fallait des plats exceptionnels, riches et parfumés. Elles compulsèrent en riant les trois livres de cuisine dont disposait Laura. Elles hésitèrent longtemps sur les hors-d'œuvre entre caviar, terrines, foie gras ; elles optèrent pour des cailles farcies aux truffes. Pour suivre, elles pensèrent que des langoustines grillées seraient parfaites. La viande fut un autre problème. Il y avait bien sûr la côte de bœuf ou les tournedos ; ce fut Sophie qui trouva une recette de géline au miel. Elles complétèrent leur menu d'un sorbet au gingembre, ce qui les fit rire abondamment, et de profiteroles au chocolat. Laura fit l'inventaire de ses provisions et dressa la liste des ingrédients indispensables. Fort heureusement, il existait tout près une épicerie fine où elles pourraient quérir les éléments rares. Le doux soleil de juin était tentant, Laura choisit une jupe courte et un bustier de soie écarlate. Sophie n'avait dans sa malle que des habits de cérémonie : longues chasubles, robes brodées d'argent

ou capes d'apparat. La blonde fouilla dans ses tiroirs et y dénicha de quoi vêtir la brune. L'occasion était trop belle d'épouvanter les bourgeoises et de ravir les bourgeois. Elle lui noua un grand foulard autour des hanches et en drapa un autre autour de la poitrine. Les épaules, la taille et une notable partie des jambes restaient nues. Le foulard du bas s'ouvrait sur la cuisse au gré des pas et celui du haut flottait large sur le ventre. Sophie tourna devant les miroirs et enfila ses sandales. Laura opta pour une robe un peu plus courte et ne ferma que deux boutons de son bustier. Le cabriolet vert traversa la ville, à grand bruit, emportant les deux filles, cheveux au vent, chaque ralentissement apportant son lot d'admirateurs.

Le traiteur fut heureux de vendre les produits les plus coûteux de sa boutique à ses ravissantes clientes, ne sachant plus où poser ses yeux. Il leur conseilla aussi les vins : un Sauternes capiteux, un Tokay soyeux et un Graves charpenté de 73 « Comme nous, s'exclama Laura ». Il leur fit cadeau du champagne, se trompa trois fois dans son addition et leur proposa, finalement, d'envoyer la facture. Laura le remercia d'un baiser léger sur la joue et Sophie s'inclina profondément lui offrant une vision qu'il n'avait pas osé espérer. Ce fut un homme comblé qui les regarda traverser la place et grimper dans leur bolide. Elles passèrent le reste de l'après-midi à cuisiner et à dresser une table de fête, côte à côte, unies dans la même intime chaleur, échangeant de petits baisers, de furtives caresses qui renouvelaient leur émotion, attisant la flamme qui les brûlait et retardant sans cesse le moment de laisser leurs corps s'exprimer.

Vers cinq heures, tout était prêt, les volailles au four, les sauces préparées, les langoustines apprêtées, les choux des profiteroles ayant rejoint les sorbets au congélateur. Une nappe de Damas et des chandelles décoraient la table

et les couverts de gala étincelaient. Elles se remémorèrent leur premier repas d'amoureuses, les cœurs dessinés, les bougies multicolores et les victuailles dans le panier d'osier. Elles se servirent un verre de sauternes frappé en l'honneur de ce souvenir et échangèrent un baiser au goût de raisin sucré. Puis Laura appela son mari qui ne se fit pas prier pour accepter l'invitation vers vingt heures. Lorsqu'elle raccrocha, elle renonça à lutter plus longtemps contre ses désirs et se jeta sur son amante. Sophie l'accueillit dans ses bras et elles se couchèrent sur le plus moelleux des fauteuils, regrettant l'absence de feu dans la cheminée. Elles s'aimèrent ainsi jusqu'à l'heure du dîner.

Ludo entre dans une maison odorante où les parfums d'épices et de viandes dominent la senteur enivrante des encens précieux qui brûlent aux quatre coins du living. Laura a revêtu une robe de soirée courte et décolletée, mais sans ostentation. Sophie est sobre dans une chasuble sombre rehaussée de fils d'argent. Un collier d'or entoure son cou. Elle est pieds nus et, à chaque pas, de minces chaînes tintent sur ses chevilles. Les deux femmes sont serrées l'une contre l'autre et un besoin fou saisit Ludo, le même émoi qui l'a déchiré le jour de son mariage. La sève monte en lui et son pantalon gonfle sous l'œil intéressé de Laura. Sophie ne bronche pas, ne tourne surtout pas son regard vers l'érection naissante. Elle pose sa main sur le bras de son amie et murmure une courte phrase à son oreille. Laura sourit et un soleil semble illuminer son visage qui devient encore plus doux, encore plus pur, mais infiniment plus ardent. Ludo comprend que ce n'est pas à lui qu'est destiné ce sourire. L'horloge du four tinte trois fois.

— À table, c'est prêt, scande Laura.

Ludo s'assied, dos au mur, en face de Sophie qui se déride. Le masque n'est pas le même que celui de sa femme, mais calme et aimant, comme une grande sœur attentionnée. Elle lui prend la main et la porte à ses lèvres. Il n'a pas sursauté, ce geste lui a semblé si naturel qu'il lui caresse la joue en retour. C'est comme un serment ou une promesse. Leurs regards restent rivés un instant. Laura pose le plat de cailles odorantes et sert chacun des convives.

— Bon appétit, souhaite Ludo.

Ses hôtes sont assises, serrées à se toucher sur le banc, face à lui. Elles mangent silencieusement sans le quitter des yeux ; le met est somptueux et délicat et le sauternes bienvenu pour en enrichir le fumet. Il félicite les cuisinières, un peu mal à l'aise de se sentir comme l'oie que l'on gave avant de la déguster. Sophie, attentive, remplit son verre à mesure qu'il le vide. Nouvelle sonnerie. Laura dresse les langoustines sur un lit d'oseille fondant. Sophie débouche le Tokay frappé et le fait goûter à son hôte. Le froid annihile un peu les parfums qui attendent d'être en fond de gorge pour s'éveiller. Il fait un geste de la main pour signifier son assentiment et permettre à la brune de le servir. Les crustacés sont eux aussi à point et la verdure crémeuse comme il se doit. Tous mangent de bon appétit, même Sophie dont le visage impénétrable dissimule le plaisir. Laura est heureuse, couvant l'un et l'autre de ses yeux clairs où des paillettes scintillent. La cuisine n'affadit pas le rouge de ses lèvres pleines qu'elle tamponne du coin de sa serviette. Entre chaque plat, la brune lui sourit avec chaleur et chaque fois, Ludo se sent fondre. Troisième sonnerie. Laura découpe la volaille, l'entoure de petits légumes craquants et déglace la sauce avec un alcool blanc. Un parfum de poire s'ajoute à celui du miel et de la chair tendre. Sophie, magnifique sommelière,

sert le Graves dans un ballon ventru. Ludo hume le vin, le tourne, puis le goûte. Il ne s'étonne pas de le trouver parfait comme tout ce qu'il a avalé ce soir. Sophie fait basculer la bouteille et comble le verre. La volaille est fondante, légèrement plus sucrée que salée, mais judicieusement assortie au vin charpenté, aux arômes de bois brûlé. Ludo est un peu béat, étourdi par les encens et ses ardeurs excitées puis refoulées par la magicienne brune. Le sorbet accompagné de champagne glacé le rafraîchit un peu sans parvenir à lui redonner les idées claires. La chaude odeur de chocolat le refait tomber dans la douce torpeur où il se complaît à présent. La dernière goutte échoit dans son verre et il ne proteste pas quand Sophie lui sert une solide rasade de vieil armagnac pour pousser le tout. Il est un peu guilleret lorsqu'il voit Laura se déshabiller avant de lui prodiguer la même charité. L'érection noyée sous l'alcool et la bonne chère a un peu de mal à se manifester, mais Laura est experte dans l'art d'éveiller les tourments chez un homme. Il se laisse docilement coucher sur la table desservie, encadré de deux candélabres fumants. Son ivresse lui fait voir la vie en rose et les caresses de son épouse le mettent en joie. Il rit de bon cœur, protestant qu'elle le chatouille, pouffe quand elle grimpe sur la table pour le chevaucher, ses seins drus oscillant au-dessus de lui. Il reprend un peu de sérieux lorsqu'il découvre le corps sculptural de Sophie pour la première fois révélé à son regard. L'envie latente qu'il avait d'elle se précise et il se sent revenir à la vie. Laura quitte sa place et il n'est nullement étonné de voir Sophie s'accroupir et enfourner son pénis plus raide qu'il ne l'a jamais été. Laura est derrière elle, collée à elle, entourant le corps bronzé de ses bras blancs. Il ne regarde rien des splendeurs dévoilées, seulement les deux yeux mauves, à l'éclat irréel. La blonde courbe la brune, se fond en elle.

Les mamelons violacés entrent en contact avec le torse velu, électrisent Ludo qui pousse un cri involontaire. Aucune des deux femmes n'a eu d'orgasme et pourtant elles rayonnent. Sophie remercie l'homme qui vient de l'ensemencer. Lorsqu'elle se lève, Laura presse ses mains sur le pubis de la brune et baise ses lèvres avec passion. Les deux femmes s'éloignent, serrées l'une contre l'autre laissant leur étalon, seul sur l'autel de l'amour. Ivre, grisé, épuisé. Il se tourne sur le côté et s'endort paisiblement dans les parfums d'encens, d'alcool et de victuailles.

Pendant trois jours, elles l'invitèrent à dîner chaque soir, les mets n'étaient plus aussi raffinés, ni les vins aussi capiteux, mais la chère était bonne et les repas couronnés du même cérémonial sensuel : d'abord la blonde pour l'exciter puis la brune pour recevoir sa semence, toujours en silence et toujours sans jouissance féminine. Excepté la dernière fois, où Laura nue et grave resta assise face à eux alors que Sophie se couchait sur la table pour s'offrir à lui. Leur étreinte fut longue, intense et, lorsque la fille se libéra enfin, frissonnante et suffocante, il fut incapable de se retenir une fraction de seconde supplémentaire. Laura le bouscula pour couvrir son amante de son corps pendant que Sophie hurlait des mots d'amour au cours d'un interminable orgasme convulsif. Ce furent elles qui restèrent blotties sur la table et lui qui s'éloigna. Le lendemain, Sophie disparut de nouveau et la vie reprit son cours.

Fin juillet, le ventre de Laura s'arrondit trop pour qu'elle puisse cacher son état et tous ses amis la félicitèrent ainsi que Ludo. Il se demanda si cet enfant avait été conçu dans la douleur ou la tendresse et en tira des augures déroutants. Laura avait choisi de faire confiance à une gynécologue parisienne plutôt qu'à lui ou un de ses confrères locaux. Il

en fut mortifié, dans un premier temps, puis soulagé. On avait tant jasé sur leur compte à certaines époques que les rumeurs de paternité incertaine allaient bon train. Laura s'en moqua et prit le parti de vivre comme si elle était encore la petite jeune fille du château, pâle et innocente.

La Comtesse fut aux anges en apprenant la nouvelle, concoctant déjà un baptême à la hauteur du mariage, s'inquiétant des invités et s'enquérant des disponibilités de l'indispensable Archevêque. Elle n'osa demander à sa petite-nièce si Safireh, sa non moins indispensable Grande Prêtresse, serait de la fête, mais l'espéra fortement. Elle fit de rapides calculs et constata que le petit enfant naîtrait en hiver. Elle se prit même à l'imaginer la nuit de Noël, bercé par les cloches de la cathédrale appelant les fidèles pour la messe de minuit, ou pour l'Épiphanie, avec les Rois apportant les cadeaux. On pourrait baptiser cette merveille à Pâques, dans les premiers bourgeons du printemps. Il faudrait calfeutrer la partie centrale du château pour y accueillir les invités, ou louer un de ces chapiteaux chauffés qui abritent la Grande Foire de Saint-Nicolas. Tous ces préparatifs hantaient, avec bonheur, l'esprit de la vieille aristocrate.

LA DERNIÈRE NUIT

Depuis l'évidence de sa grossesse, Laura était moins demandeuse de caresses et Ludo comprenait ses réticences. S'ils faisaient moins souvent l'amour, leurs étreintes étaient maintenant emplies de tendresse et de douceur. Début août, une lettre violette arriva d'Égypte. Ludo n'aperçut qu'une unique ligne suivie d'une signature faite de boucles emmêlées. Laura ne lut le texte qu'une seule fois, sauta de joie et embrassa promptement son mari.

— Tu vas être papa, c'est merveilleux.

Ludo ne comprit pas cet engouement soudain pour sa prochaine paternité au bout de tant de mois de grossesse. Il mit cette allégresse sur le compte de la missive orientale qui déclenchait toujours des réactions étranges de la part de son épouse. La lettre rejoignit ses semblables dans le coffre secret et Laura conserva son air guilleret. Au cinquième mois, Ludo confisqua les clefs du cabriolet qu'il jugeait trop dangereux pour la santé de la mère et de l'enfant. Il lui offrit une petite citadine, plus confortable et plus apte à recevoir son embonpoint. Elle accepta cet excès de sollicitude avec bonne humeur. Ludo trouvait la vie belle, l'avenir était radieux et son optimisme croissait au même rythme que le ventre de sa femme.

Il a vu la lettre en rentrant déjeuner, deux feuillets couverts d'encre violette, écrits serré et clos du paraphe

bouclé. Il n'a pas osé lire le texte au-delà de « Toi, mon unique amour... » Laura est songeuse, absente. Elle pose rapidement une assiette de crudités et de charcuterie devant son mari et retourne à la lettre. Ludo a des rendez-vous en début d'après-midi. Il pense les annuler pour rester auprès de son épouse, mais quand elle abandonne les feuilles sur le guéridon, elle est redevenue gaie et enjouée. Elle l'embrasse longuement et lui demande de rentrer tôt. « Les derniers jours d'août sont caniculaires, lui dit-elle et il fait bon, le soir venu, se prélasser dans les fauteuils du jardin. »

Elle retourna à sa lettre, anxieuse, irritée. Elle lut et relut le même passage plusieurs fois en se mordant les lèvres. Puis elle se prépara pour le dernier acte, silencieuse, vérifiant chaque détail. Elle fit un ultime tour de la maison puis s'abîma dans un court sommeil dont elle sortit ragaillardie. Elle prit un long bain qui lui vida la tête de toute appréhension et se sentit enfin assez forte pour aller au bout. Lorsqu'elle entendit la voiture arriver au coin de la rue, elle se mit en place, déterminée.

Laura est devant le plan de travail, perchée sur des chaussures disproportionnées, empruntées à un ami de Zig, qui la grandissent de vingt centimètres. Elle porte pour tout vêtement un tablier de soubrette dont le ruban flotte sur son derrière tendu. Elle épluche des légumes, légèrement courbée sur le marbre. Ludo, bien qu'habitué aux fantaisies érotiques de son épouse, est un peu surpris par ce cadeau d'anniversaire inédit. Il s'approche et l'enserme tendrement pour déposer un long baiser sur la nuque. Le four à micro-ondes sonne. Elle tend le bras et en sort un ramequin rempli de beurre fondant.

— Prends-moi !

La voix est rauque, la demande est une prière, le ton est singulier. Il n'y décèle aucune domination ou perversion. Elle pousse le beurre tiède vers lui sans se retourner. S'il n'a pas la culture éclectique de sa femme, il connaît le film auquel elle se réfère, bien que Marlon Brando n'ait pas pris le soin de faire réchauffer le produit avant de s'en servir. Ludo est un amant expérimenté riche d'une longue liste de partenaires avec lesquelles il a pratiqué l'amour sous toutes les formes. Même si la sodomie ne fait pas partie de ses spécialités habituelles, il lui est arrivé de s'y livrer avec certaines dévergondées et d'en tirer un plaisir au goût particulier. Mais le Tartuffe qui sommeille en chaque homme a toujours considéré que ce que l'on réserve à une maîtresse n'a rien de commun avec ce que l'on attend d'une épouse.

— Mon amour, je risque de te faire mal. Et ce n'est pas bien... pas... décent ! Et dans ton état...

Laura ne proteste pas, ne crie pas, elle supplie.

— Prends-moi ! Je te veux en moi ! Là ! Comme ça !

Les fesses proéminentes se tendent encore plus et se font insistantes. Ludo sent le désir s'emparer de sa raison. Même si la part rationnelle renâcle en lui, sa part animale se délecte d'avance de cette incursion en territoire inconnu. Sa verge est douloureuse, il desserre sa ceinture, laisse les jeans glisser le long de ses cuisses, se débarrasse de son caleçon, le bout violacé est déjà poisseux. Il plonge ses doigts dans le beurre figé. Laura se cambre un peu plus et écarte les cuisses. L'apport de ses chaussures inhabituelles la met à la bonne hauteur, elle le sait, elle l'a soigneusement mesuré. Si elle n'avait pas disposé de telles échasses, elle aurait improvisé une estrade. Elle a choisi cette position parce qu'elle la trouve esthétique et moins avilissante qu'accroupie ou à quatre pattes. Les doigts de Ludo étalent le beurre poisseux autour de l'orifice interdit. Elle aime ce cérémonial, voudrait

même y participer, mais ce serait gâcher l'instant. L'effet est excitant pour lui, chaque fois qu'il effleure ce qu'il va déflorer il sent son appétit croître. Il ne reste presque plus rien dans le ramequin, il utilise le fond pour s'enduire et cette éphémère masturbation l'amène au bord du plaisir. Il pose sa verge contre l'anus et pousse lentement. Les chairs s'écartent doucement ; Laura croit même un instant que ce sera facile, mais le sexe que son mari est vraiment trop important. À mesure qu'il s'avance, la douleur devient plus forte. Elle essaye de se détendre, de puiser un peu de volupté dans le déchirement. Cette pensée la conforte et la stimule. Elle remue les hanches, se cambre encore plus et pousse elle aussi. Le passage s'écarte et l'extrémité est en elle. Ludo halète derrière elle ; lui souffre également, mais le plaisir est là. Il se rétracte légèrement et entre à nouveau. Il saisit la taille alourdie par la grossesse et s'accroche à elle. Elle gémit à chaque progression. Il se retire et prend son élan. Le han de bûcheron qu'il profère se noie dans le hurlement d'agonie de Laura. Maintenant, la verge est bien en elle, elle la sent qui racle l'orifice déchiré qui recule et avance plus loin, lui arrachant chaque fois un nouveau cri. Elle saisit les mains qui lui broient la taille et les pose à plat sur son pubis. Le clitoris raide et gonflé n'attend qu'une caresse pour la libérer. La dernière pénétration est presque jouissive tant le plaisir s'exaspère. Enfin deux doigts se sont refermés autour de son délicat appendice. Elle entend Ludo hoqueter contre son oreille et elle-même trouve les ressources nécessaires pour se mettre au diapason. Ludo s'est retiré et elle sent du liquide couler entre ses cuisses, très lentement. Elle plaque ses mains sur celles de son mari et enserre le clitoris dans cette prison de chair. Elle se libère enfin pendant que la douleur reflue, terrassée par le plaisir. Elle laisse la tension retomber avant de se redresser.

— Merci, mon amour.

Ludo a failli répondre « Il n’y a pas de quoi, tout le plaisir est pour moi », ce qui le fait sourire béatement. Laura s’enfuit vers l’escalier et il la rejoint pour une douche bien venue. Dans le secret de leur chambre, il l’aide à se soigner et use de douceur, mortifié des dégâts qu’il a occasionnés. Elle le pardonne de baisers et de mots tendres qui le rassurent, mais n’effacent pas sa détresse.

— Maintenant, mangeons ! Après tu me feras l’amour.

Elle se lève, épanouie, et descend, nue et superbe. Il hésite un instant puis la suit dans le même appareil. Le repas se déroule en silence, ponctué de sourires. Laura s’est assise doucement, au bord de la chaise, un peu grimaçante. La table de verre et d’acier, dont il n’avait jamais envisagé cet usage, lui permet d’observer sa femme dans toute sa splendeur, le ventre rond, cachant en partie le pubis, domine les cuisses légèrement ouvertes et les genoux lisses. Les jambes sont tendues, enserrant les chevilles de son mari. Le pied effleure parfois le mollet musclé et la caresse le fait sursauter. Elle a préparé une meringue pour dessert et arrose le gâteau de chantilly. Ils finissent en silence le repas.

Laura a saisi la bombe et l’agite, distraitement. Ludo suit ses gestes, intrigué, essayant d’imaginer le scénario concocté derrière les yeux clairs et innocents. Ça y est, il vient de comprendre. La crème est froide et la sensation n’est pas aussi agréable que la bouche qui lèche la mousse blanche qui couvre le haut de ses cuisses. Il sent le désir revenir. Nouvelle giclée glacée ; nouvelle chaleur des lèvres. Il ne voit que les cheveux blonds sous le verre épais et ressent au fond de lui les bruits de succion, comme autant d’appels. Elle se relève et ajuste la canule de la bombe sur sa vulve. La mousse jaillit, inondant le

ventre et l'entre-jambes. Au frisson qui la traverse, il comprend qu'une partie est à l'intérieur. Il s'emploie à la nettoyer dans les soupirs de volupté. Mais déjà elle s'enfuit, franchit la baie vitrée et court vers le jardin où elle a déposé en pile les coussins bleus à rayures blanches. Il la suit, la bascule et termine son ouvrage. Le ciel est encore clair et, au fond, luisent les jumelles indiscretes du voisin. Laura se sauve à nouveau, son rire sonore retentit lorsqu'elle se glisse sous les branches du saule auprès du bassin. Là aussi elle a préparé un lit de fortune avec des oreillers. Elle laisse son mari se placer sur elle et la caresser, mais se dégage au moment où il va triompher. Elle court vers la maison et s'assied sur le siège face au banc de musculation.

— Allonge-toi ici, intime-t-elle à son époux, j'ai trop mal où tu sais pour rester sur le dos.

Il s'installe docilement sur l'étroite couche de cuir, les pieds à plat par terre, la tête sous le râtelier des haltères, le sexe brandi et les bras accueillants. Laura l'enjambe. Sa course un peu folle l'a excitée, elle reçoit la verge comme une délivrance, reprend son souffle et s'active : relever le bassin, s'incliner vers l'avant, revenir en position droite, se rasseoir lentement.

— Tu vois, mon cœur, moi aussi je fais de la musculation.

Ludo sourit et tente d'accrocher le rythme : soulever les hanches, se cambrer, redescendre. Ils halètent bientôt en cadence, douce mélodie de l'amour, les poids de fonte tintent entre eux à chaque poussée. Laura a accéléré, les inspirations sont plus sonores, un bruit de gorge enfle, elle se cabre, la nuque ployée en arrière, sa poitrine dilatée pointée vers le ciel, elle ajoute un déhanchement à son mouvement vertical, obligeant son mari à compenser sous

peine de chute, heurtant parfois les montants du râtelier. Elle sent Ludo qui vient en elle, amplifie le tempo ; elle est prête. Elle module son cri pour quémander la délivrance ; c'est la fonte qui lui répond d'un choc mou. Le corps de l'homme s'est arqué brutalement ; Laura hurle de douleur. Le lourd engin s'est décroché du deuxième taquet ; la barre transversale a frappé la gorge le Ludo et un bruit de branche cassée a fait écho à celui de l'acier sur le dallage. Le deuxième mouvement involontaire de Ludo est encore plus violent et un jet puissant pulse à l'intérieur de Laura, suivi de répliques tout aussi intenses. Sa jouissance est sublime. Elle défaille, s'abat sur le corps sans vie, puis glisse sur le côté. Du sang poisse les débris de carrelage et les pieds du banc.

Laura reprend ses esprits lentement. Elle se relève et regarde un instant celui qui était son époux ; la tempe gauche est défoncée, le cou écrasé et la tête s'incline sinistrement en dehors de la planche. L'haltère a roulé au loin. Elle se détourne et traverse à pas lents la véranda. Le téléphone est sur le bar. Elle prend une longue respiration.

— Le SAMU... vite... au secours... mon mari saigne... il va mourir... venez vite...

— Ne vous affolez pas Madame, dites-nous qui vous êtes...

— Oui... chez le Docteur Carloni... les Trois Cèdres...

— Laura... c'est Claude... que s'est-il passé ?

Laura reconnaît la voix du régulateur, un des fidèles.

— Vite Claude... vite, il va mourir...

— On arrive... tiens bon...

Dans la nuit calme, elle entend au loin la sirène qui s'approche. Elle jette une chemise sur sa nudité. Une longue traînée de sperme se fige le long de sa cuisse.

La dernière partie du destin est accomplie. Elle s'assied au bord du fauteuil et laisse de vraies larmes se frayer un chemin sur ses joues.

Les pompiers ne purent que constater ce que Laura savait déjà. Un inspecteur de police et son adjoint, un peu endormis, posèrent des questions, le plus jeune ne quittant pas des yeux le haut des cuisses blanches dévoilées par la trop courte nuisette, tendue sur le ventre rond. Ils se retirèrent rapidement, se confondant en condoléances, pendant que deux infirmiers emportaient le corps en se disant à mi-voix :

« Sacré Ludo, tu as eu une belle mort ! ».

Au milieu de ce brouhaha dans les éclairs bleus et les éclats de voix des voisins attirés par l'odeur du sang, Sophie entra, calme, sereine, et serra Laura dans ses bras. Un agent, chargé d'écarter les curieux, déposa sans un mot une lourde malle et un volumineux sac de cuir près de la porte. Tous saluèrent la merveilleuse apparition, prirent congé de la jeune veuve et se retirèrent en silence.

Laura put enfin savourer la réalisation de son destin, dans les bras de son amante.

ÉPILOGUE

Les époux [épouses] se doivent mutuellement fidélité, secours, assistance.

Les époux [épouses] assurent ensemble la direction morale et matérielle de la famille composée ou recomposée. Ils [elles] pourvoient en commun à l'éducation des enfants et préparent leur avenir.

Si les conventions matrimoniales ne règlent pas la contribution des époux [épouses] aux charges du mariage, ils [elles] y contribuent à proportion de leurs facultés respectives.

Si l'un [l'une] des époux [épouses] ne remplit pas ses obligations, il [elle] peut y être contraint [contrainte] par l'autre dans les formes prévues au code de procédure civile.

Les époux [épouses] s'obligent mutuellement à une communauté de vie.

La résidence de la famille est au lieu qu'ils [elles] choisissent d'un commun accord.

Les époux [épouses] ne peuvent l'un [l'une] sans l'autre disposer des droits par lesquels est assuré le logement de la famille composée ou recomposée, ni des meubles meublants dont il est garni. Celui [celle] des deux qui n'a pas donné son consentement à l'acte peut en demander l'annulation : l'action en nullité lui est ouverte dans l'année à partir du jour où il [elle] a eu connaissance de l'acte, sans pouvoir jamais être intentée plus d'un an après que le régime matrimonial s'est dissous.

Code civil (article 212 à 215)

SOPHIE...

Sportive et flamboyante, Sophie –Safireh pour l'état civil– est ce qu'on appelle communément une belle plante. Son prénom exotique lui vient de son père, diplomate syrien, et ses yeux étranges de sa mère, passionaria irlandaise, pensionnaire à mi-temps des geôles de Sa Gracieuse Majesté.

Un peu plus d'un mètre quatre-vingt on ne remarque de prime abord que les deux extrémités : ses jambes interminables et son visage. Les jambes : une envolée de courbes gracieuses, des chevilles fines, des mollets longs et fuselés et des cuisses rondes aux muscles lisses, qu'elle met en valeur l'hiver par de hautes bottes souples et l'été par des sandales aux talons plats lacées très haut. Toujours une minijupe ou un short tellement échancré qu'on découvre avec bonheur la base de ses fesses dures et si bas de ceinture qu'on voit nettement l'attache du string de dentelle et les deux fossettes soulignant sa taille étroite. Un nombril orné d'un croissant d'or s'enfonce dans un ventre de danseuse orientale enchâssé dans des hanches bien galbées. En remontant, on ne peut ignorer ce qui tend son caraco de soie brillante dont elle ne peut fermer qu'un bouton sur trois. Elle avoue, qu'à l'origine, elle ne présentait qu'un confortable 90 C nécessitant un soutien, qu'une opportune rencontre avec un ami de son père, chirurgien de renom et quelques câlineries « pas plus, s'insurge-t-elle » a transformé en un magnifique 95 D ferme à souhait

qui pourrait lui autoriser toutes les audaces vestimentaires. Puis viennent un cou long et gracile et le visage. Composé autour d'un nez droit, délicatement retouché lui aussi par l'ami de papa, des joues aux pommettes hautes et saillantes, une bouche pulpeuse, un menton arrondi et, éclairant le tout, des yeux pervenche, profonds, brillants et aguicheurs rehaussés d'un fard à paupières pourpre et d'un trait de khôl. Tout autour de ce visage et tombant sur ses épaules musclées, une abondante chevelure noire et bouclée.

Depuis son exposition « Orientales sans voiles » et le succès en librairie du sulfureux album qui en est extrait, Sophie est devenue une photographe reconnue, à l'égal de Greta Schmidt, avec le côté reporter en plus. Malgré les rumeurs de *fatwa*, elle a, dans ses cartons, des centaines de clichés en réserve et les distille au gré de sa fantaisie, alternant les images de son passé et celles de son présent encore plus empreintes d'amour.

LAURA...

Beaucoup moins grande que son amie, pas tout à fait un mètre soixante-dix, elle compense en portant en permanence « même au lit, dit-elle » des talons vertigineux qui lui donnent une démarche ondulante. Ses pieds sont petits et attachés aux mollets ronds par des chevilles minuscules soulignées de chaînes d'argent. Au-dessus de genoux lisses, les cuisses longues vont en s'évasant vers des hanches à peine esquissées. La cambrure exagérée de ses reins accentue ses fesses fermes et rebondies, généralement remarquées par les mâles, qui lui font se plaindre d'avoir un cul de négresse et à Sophie dire qu'il est un hymne à la sodomie « bien que Laura proteste qu'elle est presque vierge de ce côté-là ». Le bassin s'étrécit en une taille mince et le ventre est parfaitement plat. Ensuite, le corps s'épanouit à nouveau vers deux seins plantés très haut, ronds comme des pommes aux mamelons pointus. Les épaules graciles, aux clavicules légèrement saillantes, portent des bras fins et souples de danseuse, aux mains longues, aux doigts dépourvus de tout bijou, excepté un étroit jonc d'or. Le cou mince et flexible est surmonté d'un visage de poupée, ovale, illuminé par d'immenses yeux bleus pétillants et étonnés, et encadré par des cheveux blond clair courts et ébouriffés découvrant des oreilles minuscules dont une seule est percée d'un clou de diamant.

Ce physique de jeune fille sage, démenti par sa grande bouche sensuelle peinte de rouge vif, cache un tempérament fougueux et des désirs intenses.

Autour de sa taille s'enroule son plus précieux bijou : une guirlande de quinze boutons de rose pâle prenant naissance près du nombril, courant bas sur la hanche gauche, se poursuivant dans le creux au-dessus des fesses, inclinant sa course sur la hanche droite et finissant par une rose rouge épanouie, gravée au ras du pubis. C'est le cadeau qu'elle a tenu à offrir en secret à son seul amour. Les 16 fleurs représentent sa vie : quinze années de solitude et la seizième où elle connut l'Amour absolu.

Sa plastique, toujours irréprochable, lui a permis de conquérir le monde fermé des modèles. Égérie de peintres et de photographes de renom, elle est néanmoins restée fidèle à l'atelier de sa grand-tante et accorde la majeure partie de son temps à l'unique artiste qui sait la magnifier : Sophie.

AASIFA ET LUCILLE

Elles sont sœurs presque jumelles, nées le même jour, la même heure, presque à la même minute. Aussi ressemblantes et aussi dissemblables que peuvent l'être de véritables sœurs. Toutes deux châtaines, avec des reflets dorés pour Aasifa et auburn pour Lucille ; toutes deux à la peau mate, cannelle pour l'une, ocre pour l'autre ; toutes deux aux yeux gris, gris-bleu pour la plus pâle, gris-vert pour la plus sombre ; toutes deux frêles, sur une charpente longiligne. Lucille n'a gardé de sa naissance prématurée qu'un léger retard de croissance qui la fait paraître un peu plus petite que sa sœur. Elles se savent du même père, mais se moquent de distinguer de quelle mère. Elles appellent maman les deux femmes et leur prodiguent le même indéfectible amour. Elles semblent aussi avoir mélangé leurs prénoms pour mieux perdre leurs origines et parlent entre elles un sabir ou se mêlent des langues d'Orient et d'Occident. Elles ont hérité de leurs mères un sentiment de domination qui éloigne les importuns et les isole du reste du monde. Elles ont grandi dans un cocon familial exceptionnel où elles n'ont connu qu'affection et tendresse et si leurs camarades de jeux se moquent d'elles, elles ont des armes pour se défendre et ont appris à s'en servir. Les quolibets ou les insultes envers leurs mères sont devenus ciment de leur union. Elles s'aiment, aiment les deux femmes et aiment par-dessus tout la chaleur du foyer, retranchées derrière les

murs de pierre, à l'abri des grands arbres au sein du vaste parc où jamais personne ne pourra les atteindre.

Sophie et Laura sont fières d'elles. Elles aussi les aiment du même amour oubliant laquelle de ces enfants est sortie de l'une ou de l'autre. Et la vie coule comme du miel aux Trois Cèdres, pendant que frémit le vent qui poussera les petites filles vers leur destin.

LA FIN ET LE COMMENCEMENT

Un cordon de police contient la foule des grands jours qui s'est rassemblée autour de la place de la Liberté. Le boulevard Victor Hugo et l'avenue Anatole France sont interdits à la circulation. Un peloton de CRS surveille les porteurs de banderoles relégués dans les faubourgs.

Quatre cars de télévision, antennes déployées, sont garés en bataille sur le parvis de l'hôtel de ville. À l'intérieur, les photographes et les cameramen jouent des coudes pour s'arrogger le meilleur angle. Sous un buste de Marianne, Madame le Maire, en tailleur-pantalon bleu marine, écharpe tricolore en bandoulière, tente vainement de maintenir un peu d'ordre avec l'aide de la directrice des services municipaux et d'un appariteur musclé.

Devant le vénérable bureau de chêne cêrusé, Sophie dans sa tunique d'apparat blanche brodée d'or, coiffée de sa tiare de bronze, tient bien serrée la main de Laura sobrement vêtue de l'habit des novices, sans aucun ornement, ses boucles blondes ceintes d'un diadème en filigrane d'argent. Le couple est encadré par Lucille et Aasifa, les petites demoiselles d'honneur, en jupe et corsage de dentelle rose, qui assument leur rôle avec toute la gravité dont sont capables les adolescentes. Au second plan se trouvent Maureen O'Kelly, la soixantaine flamboyante, dans une robe aussi verte que le trèfle irlandais, sa magnifique crinière rousse agitée de tremblements à chaque

mouvement ; le docteur Shiran, impassible dans son frac noir ; la comtesse Eugénie dans son fourreau de lamé blanc et Divine accoutrée d'un remarquable ensemble court et translucide sous lequel elle ne porte que le strict nécessaire. Le vicomte Christophe est accompagné de son secrétaire particulier. Tous deux arborent le même costume trois-pièces bleu pastel qui ne dépare pas l'in vraisemblable tenue de Zig dans un camaïeu de mauve violacé, étrangement seul, sans aucun Puce à l'horizon.

Madame le Maire a récupéré et imprimé in extremis les éléments de la loi, fraîchement remaniée, sur le site du Ministère de l'Intérieur.

— Mesdames, Messieurs, je vais vous faire lecture des articles 212, 213, 214 et 215 du Code Civil.

Une forêt de micro est tendue vers elle.

— Article 212 : *Les époux... pardonnez-moi... Les... épouses... se doivent mutuellement fidélité, secours et assistance.*

La salle est chauffée à blanc. Le lapsus de la première magistrate ne sera pas oublié. Il fera l'objet de nombreuses rediffusions et servira, sans doute, d'illustrations à de futures émissions consacrées au *Mariage pour tous...*

— Article 213 : *Les... épouses... assurent ensemble la direction morale et matérielle de la famille composée ou recomposée. Elles pourvoient en commun à l'éducation des enfants et préparent leur avenir...*

Personne n'écoute réellement ni les formules administratives, ni le petit discours qui suit. Tous et toutes se souviennent de quelle façon a tourné la dernière cérémonie, aussi guettent-ils un mot, un geste de la grande prêtresse ou de son acolyte. Mais ni la brune Sophie, ni la blonde Laura ne se départissent de leur sérénité.

L'heure n'est pas aux rodomontades ni aux fanfaronnades.

Cette formalité tant attendue, tant espérée, inspire respect et sérieux. Les journalistes semblent quelque peu dépités, mais se contentent des images pures, presque sacramentelles, de ces visages rayonnants et apaisés et de ces mains entrelacées qui ne se dénouent pas.

Vient le clou de la séance. Sophie et Laura signent, ensemble, le registre d'état civil.

— Je vais demander aux témoins de s'approcher...

Divine et Zig s'avancent dans un éblouissement de flashes. Aucun photographe ne voudrait rater les transparences de l'une et l'extravagance de l'autre. L'affaire s'éternise un peu sous l'œil agacé de Madame le Maire qui souhaite ardemment quitter ce cirque et rentrer tranquillement chez elle pour déguster le rôti dominical mijoté par son mari.

— Vous pouvez embrasser la... euh... Vous pouvez vous embrasser.

Le baiser qu'échangent les épouses n'a rien à voir avec le bisou protocolaire qui sied dans un lieu public. Les cameramen et les photographes ne s'y trompent pas. Même si cette union a été célébrée et consommée maintes et maintes fois, cet élan de tendresse sensuelle clôt des années d'attente et d'espérance. Leur union a enfin une réalité que nul ne pourra leur contester, désormais.

Les journalistes se bousculent pour occuper le meilleur angle en bas du perron. Le couple et la famille quittent enfin la salle des mariages pour recevoir le riz, les confettis et les petits cœurs d'organdi rose. Les badauds applaudissent. Les invités de la noce courent vers leurs voitures. James ouvre les portes de la limousine pour Madame la Comtesse, Monsieur le Vicomte et son secrétaire, Monsieur l'Ambassadeur et sa Pasionaria. Zig entraîne Divine et les

deux adolescentes vers son auto. Laura et Sophie, toujours main dans la main, sautent dans le cabriolet vert et le convoi s'ébranle dans un concert de klaxons et de boîtes de conserve vers le château.

Le destin est accompli.

Laumurru etxea, janvier 2013

À DÉCOUVRIR ÉGALEMENT :

LA NIÈCE DE... (SUZY LE BLANC — 2006)
LIZY LA DAME DE MONTMARTRE (SUZY LE BLANC — 2007)
L'AMOUR ENVERS (SUZY LE BLANC — 2007)
NÉREÏAH (RÉMY DE BORES — 2008)
LE SEPTIÈME JOUR (SUZY LE BLANC — 2009)
LE 4X4 AU BOUT DE LA RUE (GÉRARD COPPENS — 2009)
MEURTRE À HAROUÉ (RÉMY DE BORES — 2009)
2047 LES LARMES DES ANGES (RÉMY DE BORES — 2010)
PETITS BONHEURS EN CHEMIN (SUZY LE BLANC — 2010)
AU NOM DU PÈRE, DE LA FILLE... (RÉMY & ELVIRE DE BORES — 2010)
PARANOSCOPIE (RÉMY DE BORES — 2011)
L'ÉVEIL DES SOLDATS D'ARGILE (GÉRARD COPPENS — 2011)
CIEL DE BENNES (CHARLES ANCÉ — 2011)
LES PRISONNIERS DU BURREN (GÉRARD COPPENS — 2012)
CLANDESTINE (JEAN-PIERRE VANÇON - 2012)
LA DISPARUE DE PALENQUE (GÉRARD COPPENS — 2012)
MEURTRE AU HOHNECK (RÉMY DE BORES — 2012)
LA VEUVE ET LE RAT DE KARNI MATA (GÉRARD COPPENS — 2013)
LE SANG DES POMMES (CHARLES ANCÉ — 2013)

—

SUIVEZ L'ACTUALITÉ DE NÉREÏAH ÉDITIONS SUR :

www.nereiah.com

COMPOSITION & MISE EN PAGE :
RdB-com
www.rdb-com.eu/rdbcom

—
ACHEVÉ D'IMPRIMER :
EN FÉVRIER 2013
sur les presses de SOBOOK
www.sobook.fr

—
POUR :
NÉREÏAH ÉDITIONS
À HAROUÉ
www.nereiah.com

—
DÉPÔT LÉGAL :
1^{er} TRIMESTRE 2013



NÉREÏAH Éditions

...et la machine à écrire
devient machine à rêver...

Né à Versailles, à l'ombre du château, en 1947, il est devenu Lorrain de souche par la vertu des petits pâtés et de la mirabelle. Retraité à l'ombre d'un autre château, il occupe son temps entre écriture, photographie et randonnées. Fondateur de Néréïah Éditions, romancier, poète, philosophe, auteur dramatique, il dit écrire des histoires, juste pour en connaître la fin, mais aussi dans le but avoué d'égratigner la société, chaque fois qu'il en voit l'occasion.



**Sophie aime passionnément Laura...
Laura aime follement Sophie...**

Le livre pourrait se résumer à ces quelques mots, sans doute, puisque leur amour est si grand, si unique, si pur, si intense qu'il représente la quintessence de leur bonheur.

Mais justement ! Cet amour hors-norme et si particulier est-il suffisant pour assurer tous les plaisirs de ces dames ?

ROMAN



ISBN 978-2-9540030-5-4



9 782954 003054

PRIX TTC : 18,00 €

Bédies.com